ROCK&FOLK

JACCO GARDNER

NOUVEAU GUERRIER PSYCHEDELIQUE

par Basile Farkas

DISCOGRAPHIE ACIDE EN 60 ALBUMS

JIMI HENDRIX
RIDE
THE VACCINES
KURT COBAIN
FESTIVAL BURGERAMA
FRANZ FERDINAND & SPARKS
TODD RUNDGREN
MARTIN GORE
CIRCA WAVES

MES DISQUES A MOI
DEDO

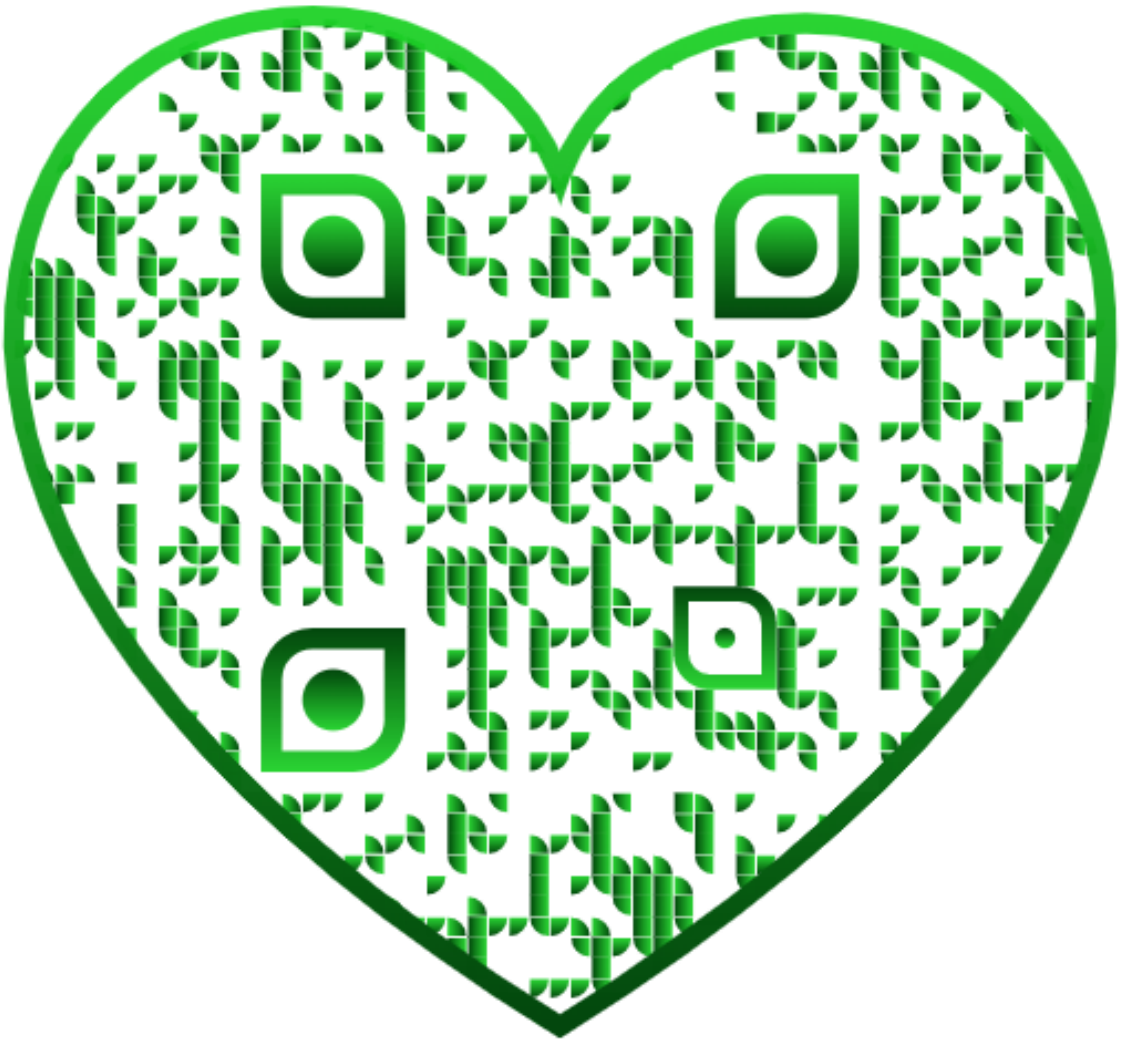
ROCK&FOLK N°574 ★ JUIN 2015 ★ JACCO GARDNER

JUIN 2015
N°574 / 6,30 € / MENSUEL

BEL 6,90 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 6,90 € / PORTUGAL CONT 7,20 €
CAN 10,99 $ CAN / ITA 7,20 €
INDE 13,40 € / DOM 6,90 €
N CAL (A) 1650 XPF / N CAL (S) 950 XPF
POL (A) 1900 XPF / POL (S) 1040 XPF
GRE 7,20 € / MAR 76 DN / TUN 9,80 TND
ESPAGNE 7,20 € / ILE MAURICE 7,20 €

L 19766 - 574 - F: 6,30 € - RD

Editions Larrivière



Passer inaperçu, pourquoi faire ? En coupé ou en cabriolet, la Cox Club s'affiche toujours fièrement avec sa couleur exclusive Orange Habanero*, ses jantes alliage 17" Ravenna et sa sellerie spécifique Club. Profitez aussi pleinement de la route grâce à son système audio avec écran couleur tactile, sa climatisation et son aide au stationnement avant/arrière. En 2015, il va y avoir de l'orange dans l'air.

volkswagen.fr

COLLECTION
COCCINELLE 2015

SÉRIE SPÉCIALE CLUB
La plus trendy des Cox

Das Auto.

Volkswagen recommande **Castrol EDGE Professional** - Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

Modèle présenté : Coccinelle Cabriolet série spéciale Club 1.2 TSI 105 BVM6 *avec option peinture métallisée Orange Habanero.
Trendy : Tendance. Das Auto. : La Voiture. Cycle mixte (l/100 km) : 5,6. Rejets de CO_2 (g/km) : 129.

Out There

c'est un bureau

*Là-bas
Lunettes depuis 1956

LA NEW CHAMPION

re

avec vue.

CARRERA

EYEWEAR SINCE 1956

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

3 | 4 | 5 JUILLET 2015 | ARRAS

MAINSQUARE

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

MUSE | LENNY KRAVITZ
PHARRELL WILLIAMS
SHAKA PONK | SKIP THE USE | SAM SMITH
MUMFORD & SONS | IAM | ROYAL BLOOD
HOZIER | THE SCRIPT | GEORGE EZRA
LILLY WOOD & THE PRICK | LINDSEY STIRLING
MADEON | FAKEAR | THE AVENER | RONE | ...

WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

MAINSQUAREFESTIVAL @MAINSQUAREFEST

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1055051 & 3-1055234 5 / RCS LILLE 488 013 965 00010 / ©PHOTOS : JÉRÔME POUILLE / ALL RIGHTS RESERVED.

Edito

Nouvelles vagues psychédéliques

Je vous avais préparé un méga éditorial politisé avec poutres apparentes, un truc rugueux, sculpté en ronce de menhir, et puis soudain le sujet du numéro m'a interpellé, et voilà que grâce ou à cause de notre couverture Jacco Gardner, on va reparler du psyché.
Bizarrement, ce mot survit.
Difficile aujourd'hui de dénicher du LSD 25, on en conviendra, les dealers et leurs clients sont passés à autre chose. En revanche il n'est pas de jour où n'arrive à la rédaction un nouveau disque d'un artiste dont le communiqué de presse revendique le *psychédélique*.
Qu'un trio écossais incapable de trousser un refrain sorte un single avec une intro au sitar : voilà, *"c'est psyché"*.
Qu'un obscur combo du Nord de l'Irlande roule un pétard et sature une fuzz, voilà, *"c'est psyché"*.
Résultat : Le mot *psychédélique* (et son abréviation *psyché*) sont sans doute les plus galvaudés à l'heure actuelle.
Patrick Eudeline nous explique assez bien ce que nous pensons de ces bricoleurs.
Et puis il y a le cas Jacco Gardner.
Lui aussi revendique des racines psychédéliques, mais avec raison.
Dans un monde de truqueurs, Jacco serait l'article authentique.
Basile Farkas a entendu la magnifique musique du Hollandais Volant qu'il a suivi chez lui, dans son studio, et en concert à Paris.
En ces heures de mai 2015, Jacco Gardner est à la croisée du proverbial crossroads, moment surexcitant.
De toute évidence, ça bouge. Alabama Shakes numéro un des ventes aux Etats-Unis, c'est classe. Et ça nous change de Kanye West, le roi de la rodomontade.
Dans l'Hexagone, Rock&Folk, sympathisant des mouvements de jeunesse comme chaque fois depuis 1966, constate une nouvelle vague de groupes de rock français, certains totalement excellents.
Chaque mois, nous scruterons ces Prospects en fonction de critères de choix surréalistes et abracadabrantesques.
Et ici au bureau, on commence à recevoir des disques gonflés, au rock bien tranché. Des noms ? Limiñanas, Twin Arrows, Eyes Shaker, Chinese Army, Hoboken Division, mais aussi, The Hook, Cachemire. Tous ces groupes ne forment aucun mouvement. Ils sont jeunes et jouent du rock à leur façon.
Ils se foutent assez totalement du reste.
Ils sont là, maintenant. Rock&Folk est leur maison.
Avec ce numéro, nous ouvrons grand le coffre aux trésors psychédéliques.
Nous allons passer un bel été.
Et la bande-son, c'est notre nouveau copain Jacco qui la fournira.
Car c'est lui que nous avons envie de suivre, dans la paix magnétique du rock.

PHILIPPE MANŒUVRE

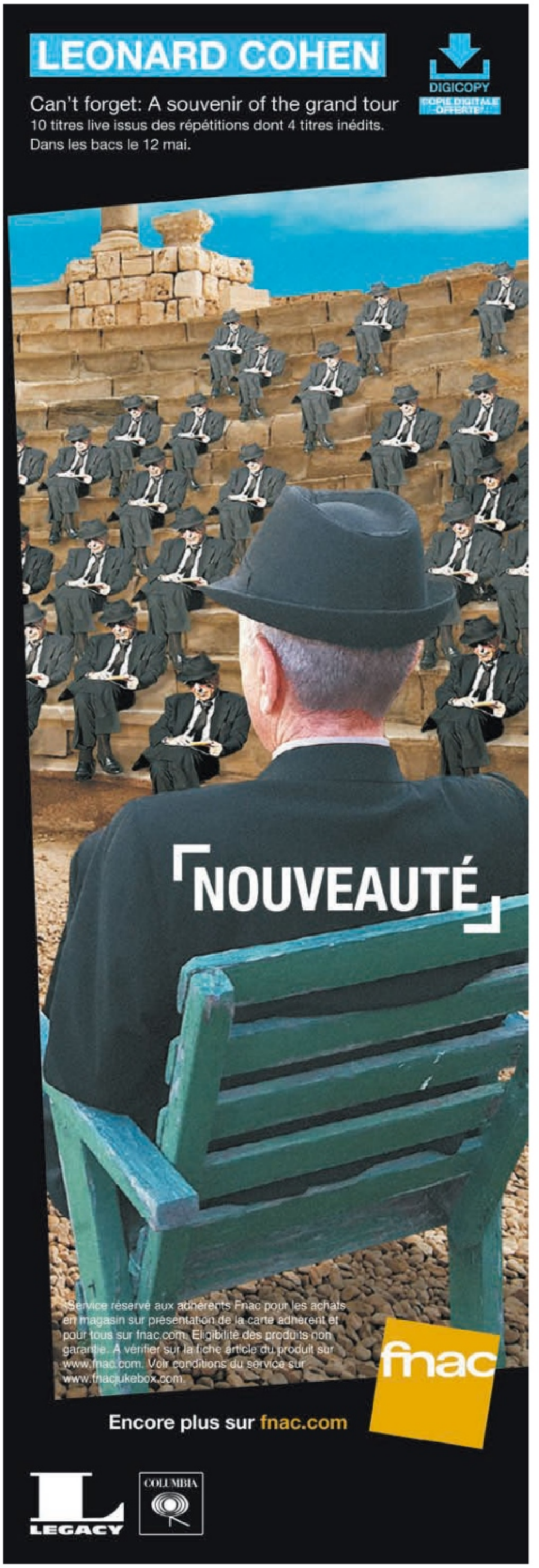


Photo DR

THE VACCINES

Photo David Edward-DR

FFS

JACCO GARDNER

Sommaire 574

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

16 **DEDO** Isabelle Chelley

TETE D'AFFICHE

20 **TWIN ARROWS** Philippe Manœuvre
22 **THE DARKNESS** Jonathan Hume
24 **MARTIN GORE** Yannick Blay
26 **TOMMY BOLIN** Jérôme Soligny
28 **TODD RUNDGREN** Jean-Emmanuel Deluxe
30 **CIRCA WAVES** Busty

EN VEDETTE

32 **RIDE** Christophe Basterra
36 **THE VACCINES** Basile Farkas
40 **FFS** Jérôme Soligny
44 **KURT COBAIN** Jonathan Hume
48 **FESTIVAL BURGERAMA** Jonathan Witt
54 **JIMI HENDRIX** Philippe Manœuvre

EN COUVERTURE

58 **JACCO GARDNER** Basile Farkas

LA VIE EN ROCK

74 **WILLIAM BURROUGHS** Patrick Eudeline

Ce numéro comprend trois programmes festival déposés sur la totalité de la diffusion ainsi qu'un encart abonnement déposé sur une partie de la diffusion.

COUVERTURE : WIILIAM BEAUCARDET
GRAPHISME : FRANK LORIOU

www.rocknfolk.com

RUBRIQUES EDITO 007 COURRIER 010 TELEGRAMMES 014 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 097 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon
Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35)
Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)
Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny
PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Lætitia Alzieu (56 95)
ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 €
Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas
IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2015. Printed in France/ Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

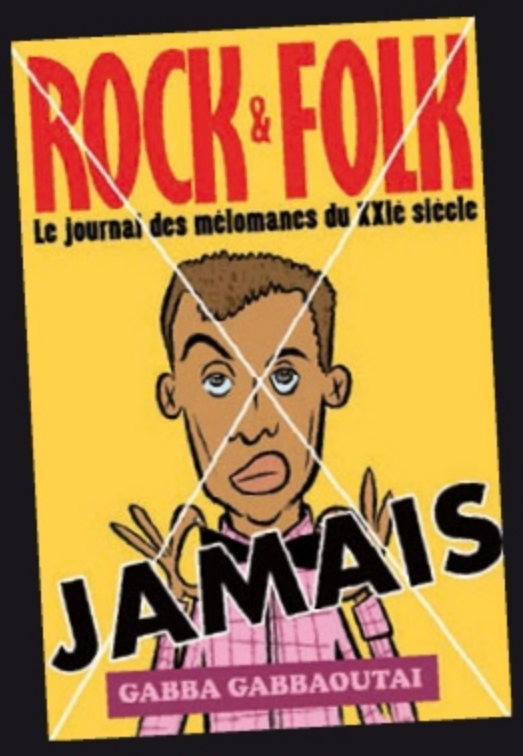
NEVER HIDE*

AVIATOR BRONZE
Toujours gagnant.
"LA VICTOIRE EST PARTOUT" #Campaign4Change by Mingyu.
ray-ban.com *NE TE CACHE PAS - MOD. RB3025 COL. 167/2K
Ray-Ban
GENUINE SINCE 1937

Courrier des lecteurs

Au diable les grincheux

Illustrations : Jampur Fraize



Lettre du siècle

Bonjour, voilà ci-dessous une réaction à un article paru dans le dernier Rock&Folk : *"La numérisation constituerait donc le plus gros doigt d'honneur fait à la création musicale depuis des décennies. C'est ce que résume, grossièrement, votre article sur l'évolution de la musique et la disparition progressive du CD."*
En tant qu'employé dans une boîte de streaming, c'est avec plaisir et curiosité que je souhaite rebondir sur cet article qui pour moi pose les bonnes questions sur ce que nous voulons en tant que mélomanes du 21e siècle. Certes, le numérique a complètement déplacé les revenus de la consommation et oui, c'est vrai, la qualité du mp3 et des formats streaming frôle la limite du grotesque. Mais la numérisation, le streaming et toutes ces *"conneries de profiteurs cyniques"* comme vous l'écrivez, c'est avant tout une innovation qui ne place plus les artistes au rang de dieux multimilliardaires.
Et j'ai le ressenti que c'est avant tout ça qui gêne. En effet, fini le culte de la rock star qui baigne dans le champagne et la drogue. Mais les futurs icônes existent toujours. Certes, ce ne sont plus des bad boys en santiags, mais ce sont des personnalités qui parlent à la majeure partie de notre société. Les Rihanna, Stromae et autres produits made in Twitter sont aujourd'hui célèbres car ils arrivent à prendre en considération les usages de 2015.
Tout comme le mouvement punk l'avait compris dans les années 70, tout comme le mouvement rap l'avait compris dans les années 90 : ils s'appuient sur leur propre société pour créer et transmettre leur musique.
Alors effectivement, on est loin des Clash et de NWA, mais la musique reste toujours ce qu'elle devra toujours être : *"un truc important"*. Merci.
ACHILLE NANOPOULOS *(courriel)*
Réponse : Le problème posé par notre collaborateur était simplement de demander quand vos sociétés de streaming vont arrêter d'escroquer tout le monde.

Princier

"Ça va ou quoi ? Dans ce genre de salle j'ai toujours l'impression de baiser une morte"... Puis, sur la fin : *"Ah bah voilà, elle n'était pas morte, elle faisait semblant de dormir"*... Jean-Louis Murat au Palace, le 13 avril 2015.
NICOLAS MAGENTIES
– 94300 Vincennes

Et puis merde

Et puis merde, on est sur Terre 80/ 90 ans, si tout va bien ! On est là pour s'éclater. Au diable les querelles de chapelle. Je travaille chez Emmaüs et les compagnons ne se font pas chier. Cet après-midi, le compagnon aux CD/ DVD nous a mis du Dean Martin, du Sheila, du Licence IV, du Robbie Williams... Pendant que passait sur la TV un concert de Bob Marley. Il a enchaîné par les "Bidasses En Folie" en cassette vidéo. Et alors ?
On s'éclate. Il n'y a pas de honte. C'est cela aussi la pop culture, c'est cela aussi la France ! On prend le plaisir où il est, sans se poser de question. Un bon steak frites salade le samedi midi, de la bonne musique l'après-midi, un café et des gâteaux. La France profonde des petites gens, des laissés-pour-compte. Eh bien j'en suis fier et heureux de vivre parmi ce monde réel et sincère. Continuez, je vous le dis, de tout mon cœur.
SOEN ROBWEEY *(courriel)*

Province

Fan depuis des années de votre revue mais un peu remonté contre l'industrie du disque et ses distributeurs... Vous consacrez chaque mois un article aux rééditions vinyles, bonne initiative. J'habite la province (Rouen, la ville des Dogs), à des lieues de la capitale, j'imagine... il y a plusieurs disquaires... mais pour trouver les objets chroniqués dans Rock&Folk, je pense qu'il faudrait posséder un engin pour traverser l'espace-temps, ou être pote avec Bill Gates ou simplement millionnaire pour s'autoriser quelques achats dispendieux sur eBay car, malheureusement, les fameux vinyles du mois ne parviennent jamais jusqu'à chez nous. Autant dire qu'à Besançon, ce doit être encore plus dur. Bref, il ne faut pas trop aimer le rock and roll en dehors de Paris et surtout sous forme plastifiée... Existe-t-il encore des endroits pour acheter ces disques à des prix raisonnables ? Comment éviter les spécialistes de l'inflation ? Ça pourrait faire l'objet d'un article à venir, les lieux pour satisfaire ces plaisirs, les prix justes et pointer du doigt les voleurs qui desservent les intérêts des musiciens et de leurs éventuels clients. Un petit mot aux majors et labels gourmands : la mode du moment, éphémère, certainement, a de nouveau enflammé les tarifs... Comme pour le format précédent (compact-disc), ces tarifs prohibitifs vont finir par éloigner les derniers consommateurs et jeter tout le monde dans le piratage (mp3). En imposant les prix actuels à un marché largement rentabilisé et marginal, quoi qu'on en dise, vous vous tirez encore une fois une balle dans le pied. La politique du moment semble être, *"prends la maille et tire-toi..."* Biz à l'œil.
YEAH 1956 2004 *(courriel)*
Réponse : Allons donc ! Il doit bien exister quelques bons disquaires en Normandie...

Ça fait rêver

Pourriez-vous dire à Mr Chassol qu'à raison d'un peu moins de 300 000 kilomètres par seconde, la lumière du Soleil parcourt la distance qui nous sépare de lui en environ 8 minutes et 20 secondes et non pas en 100 000 ans, 1 mois et 8 jours. Et ça fait rêver malgré tout ! Merci.
PATRICK BOIDIN *(courriel)*
Réponse : Nous transmettrons...

0%
TAEG
FIXE(1)

LA VOIE EST LIBRE, PLUS D'EXCUSE.

OFFRE EXCEPTIONNELLE
> STREET 750 <
Valable du 23 mars
au 30 mai 2015

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ.
VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

(1) Exemple de financement hors assurance facultative : pour l'achat d'une STREET 750 au prix de 7 950,00 € ou en crédit lié à une vente après un apport minimum de 20% soit 1590,00 €. Montant total du crédit : 6 360,00 € remboursable en 24 mensualités de 265,00 €. Mensualités hors assurance facultative. Taux Annuel Effectif Global (TAEG) fixe hors assurance facultative : 0,00 %. Taux débiteur fixe : 0,00 %. Perceptions forfaitaires : 0,00 €. Le coût total du crédit est pris en charge par Harley-Davidson France. Coût total du crédit : 0,00 €. Montant total dû par l'emprunteur: 6 360,00 €. Première échéance à 30 jours. Durée effective du crédit : 24 mois. Vous disposez d'un droit de rétractation. Taux Annuel Effectif de l'Assurance (TAEA) hors garantie perte d'emploi : 4,16 % soit un coût mensuel de l'assurance de 11,45 € en sus de la mensualité indiquée plus haut et inclus dans l'échéance de remboursement. Le coût total de l'assurance sur toute la durée du prêt s'élève à 274,80 €. Contrat d'assurance facultative n°5013 (Décès, Perte Totale et Irréversible d'Autonomie, Incapacité Temporaire Totale de travail, Perte d'Emploi) souscrit par FINANCO auprès des sociétés SURAVENIR et SURAVENIR ASSURANCES, entreprises régies par le Code des assurances.

Offre valable du 23/03/2015 au 30/05/2015 sur l'ensemble des modèles STREET 750 neufs pour des crédits d'un montant minimum de 2 000 € et dont la durée de remboursement est de 24 mois. Sous réserve d'acceptation par Harley-Davidson Finance, département commercial de Financo, filiale du Crédit Mutuel Arkéa - SA au capital de 58 000 000 € - RCS Brest B 338 138 795. Siège social : 335 rue Antoine de Saint-Exupéry 29490 Guipavas - Société de courtage d'assurances, n° ORIAS 07 019 193 (vérifiable sur www.orias.fr). Cette publicité est conçue par Harley-Davidson France (SAS au capital de 40 000 €, RCS B 393 918 743, située 12, rue Eugène Dupuis 94043 Créteil Cedex) qui n'est pas intermédiaire en opérations de banque et service de paiement. Cette publicité est diffusée par Harley-Davidson® dont les concessionnaires agissent en qualité d'intermédiaires de crédit non exclusif de Financo. Ces intermédiaires apportent leur concours à la réalisation d'opérations de crédit à la consommation sans agir en qualité de Prêteur. Ces intermédiaires de crédit peuvent également être soumis au statut d'Intermédiaire en Opérations de Banque et Service de Paiement (IOBSP) dans ce cas leurs numéros d'immatriculation à l'ORIAS (consultable sur www.orias.fr) est affiché à l'accueil.

HARLEY-DAVIDSON MOTOR CYCLES

SCREW IT LET'S RIDE.*

*Libérez-vous. Roulez ! © H-D 2015. Harley, H-D, Harley-Davidson et le logo Bar & Shield sont des marques commerciales de H-D U.S.A., LLC.

Little Big Boss

Je viens à l'instant de recevoir le nouveau Rock&Folk, quelle grande et belle surprise, vous avez enfin décidé de parcourir une infime partie (en photos) de l'immense carrière de Mr Little Bob. A six reprises, j'ai eu le bonheur de le voir live, quel bonheur ! Les gars, ne cherchez pas ou plus, le rock made in France c'est lui et depuis un moment déjà.

VINCENT – 22440 Ploufragan

Grincheux

Cher, très cher (pas pour le prix !) Rock&Folk. Encore un beau numéro de mai. Au diable les grincheux, vous n'êtes pas Télérama, ni les Inrocks. Le rock est devenu classe, eh bien tant mieux. Il est devenu beau et bon. Comme moi, à 56 ans, on se bonifie avec l'âge ! Tiens, me dis-je, ce n'est pas Mr Ungemuth qui a fait l'entretien avec Paul Weller ? Tant pis ! Et on s'en tape, que Mr Eudeline soit un petit intello qui s'est pris pour un dur. Il écrit bien. Et Mr Manœuvre était quand même de l'aventure Métal Hurlant dans les eighties, merde ! Vivement le 27 avril, pour le Blur et le 18 mai pour le Weller. So long Mr Rock & Floyd, continuez comme ça.

JEAN-FRANÇOIS MILLET *(courriel)*

Ma platine

La chronique de Monsieur Ungemuth à propos de la réédition des Box Tops m'a soudain donné envie de réécouter mon superbe exemplaire de "The Letter/ Neon Rainbow" (édition anglaise de 1967), eh oui j'ai de la chance. Je pourrais écrire mille mots (de bout) mais deux suffisent (en bout)... Classique, parfait... Sur ma lancée, j'installe le EP "Alex Chilton" des Replacements (édition RSD). Ma platine me demande si elle peut faire autre chose pour moi. *"Bah non, ma chérie, merci beaucoup."* Je pourrais ajouter une allusion caféino-clooneysque mais j'en resterai là.

DIAZ *(courriel)*

De chair et de sang

Samedi 18 avril... Il est 10 heures lorsque je donne, comme chaque année, les dernières consignes avant que les ventes de vinyles ne débutent pour le compte de cette édition 2015 du Disquaire Day : *"Pas plus d'un exemplaire du même titre par personne"*, dis-je. Et tout de suite, c'est la ruée. Environ quarante passionnés sont là (ils devaient être quatre la première édition 2011...). Certains jouent en force, d'autres, très méthodiques (et même imperturbables), passent avec un geste sûr toutes les références au peigne fin. Les plus affûtés s'arment de leur téléphone pour harmoniser à distance leur sélection avec un interlocuteur qui a fait le pied de grue simultanément dans une autre boutique. A l'écart de cette *meute*, certains font déjà les beaux avec leurs 45 tours de Bowie, leurs 30 cm des Stooges, leurs coffrets des Small Faces (et ils ont raison !). Ce qui est exceptionnel à mon avis en ce samedi 18 avril, c'est que l'on puisse regrouper sur la même plateforme des jeunes clients comme des vieux, des adeptes des nouvelles technologies, rompus d'ordinaire à l'iPad, à l'exercice du streaming et du téléchargement à la carte, des frénétiques de la souris et autres *nomades* se mettant eux aussi en quête du fétiche, de l'objet. On dira ce que l'on veut mais c'est quand même autre chose que d'y parvenir en un clic... N'est-il pas merveilleux que tous tendent au final vers le même but ? (La rareté, l'exclusivité.) Le but ultime là-dedans étant de se reconnecter, au fond, avec le temps, les émotions, les autres, soi-même, les choses et nos sens... Bref, avec notre humanité (dont ces disques sont le prolongement). A l'instar de Philman avec Rock&Folk, si cet événement est si cher à mes yeux, c'est parce que l'on ne sait pas si, d'une manière générale, les disquaires seront encore là l'année qui suivra... Le Disquaire Day, c'est quelque part l'occasion de renouer par procuration avec cet âge étranger à la notion même de nostalgie, cette époque où, gamin, je fouillais dans la discothèque du salon parental et que la découverte décisive d'un 45 tours, celui de "A Whiter Shade Of Pale" de Procol Harum me procurait visuellement (avec sa rivière de sang au pied d'une forteresse dans un paysage au manteau blanc) un effet aussi indélébile que le son des orgues en grande pompe du morceau lui-même ! Alors, si vous me demandiez : *"pourquoi le Disquaire Day ?"*, la réponse s'imposerait naturellement je pense : parce que nous pouvons redevenir, disquaires faits de chair et de sang, nos propres héros... *"Just for one day"* (comme dirait David).

EDDY DUROSIER, disquaire à Saint-Lô *(courriel)*

Réponse : Rendez-vous donc l'année prochaine pour votre rapport annuel !

Formats imbitables

On peut faire confiance à Patrick Eudeline pour sa culture rock. Pour le numérique il devrait quelque peu réviser... Unix a été créé en 1969, dans les volutes de fumée de Woodstock. Linux est un Unix pour PC et n'est donc logiquement apparu que bien plus tard, en 1991. Microsoft et Apple n'ont jamais fait fortune en vendant des Unix — Patrick, qui t'a vendu cette info ? Microsoft a brassé les milliards grâce à Windows, Word et Excel. Apple en vendant des Macintosh puis massivement des iMac, iPhone, iPad, etc. Eudeline toujours en plein cyber trip – ou c'est la typo ? – invente le format 48-bit 196 Hertz ! Le format commercial avec la résolution la plus élevée c'est actuellement le 24-bit échantillonné à 192 kilohertz, dit *"studio master"*. En clair : une information musicale analogique codée sur 24-bit (16777216 valeurs possibles) et captée 192 000 fois par seconde. C'est ce que l'on peut trouver sur les plates-formes en ligne de type HDTracks ou Qobuz. A comparer au format CD : un codage 16-bit (65536 valeurs possibles) échantillonné en 44 kilohertz soit 44000 fois par seconde. Et cela s'entend très distinctement même avec une carte-son à 100 euros. En studio on peut éventuellement travailler l'audio sur des formats supérieurs, essentiellement pour le traitement du son ou pour l'archivage. D'autres technologies reposent sur des algorithmes différents : tel le DSD — c'est le format utilisé par les SACD — que certains jugent meilleurs en terme de musicalité. Le master studio peut être en DSD puis converti ensuite en 24-bit/ 192 kilohertz. Par exemple : pour une publication au format Blu-ray Audio. Ces vérités rétablies, venons-en au fond du débat. Sentimentalement on peut comprendre le plaisir de dénicher un EP original des Creation ou des Primitives, si possible à un tarif abordable. Mais soyons honnête : cela arrive-t-il ? A peu près la même chance que de gagner au super Loto. Ou bien en payant le prix (très) fort. Internet permet de découvrir (redécouvrir) des albums/ artistes fabuleux à un tarif raisonnable. En vrac, en ce qui me concerne : Chris Bell (ex-Box Tops se prenant pour le Cosmos), Nicky *The Thin Man* Hopkins, The Idle Race (avec Jeff Lynne en pré-ELO), Bobby Charles en come-back seventies après avoir *salué l'alligator*, David Ruffin (la voix d'or sixties des Temptations), la période soul-blues de Bobby Blue Bland, les compilations Studio One, The Roots *les maîtres du Philadelphia Hip Hop*, les jazzmen sur Blue Note, etc. Internet, cause de tous les malheurs ? Internet n'a fait qu'accélérer le déclin qui était déjà — artistiquement parlant tout au moins — largement amorcé. L'industrie musicale a creusé sa propre tombe en surexploitant un filon de plus en plus vide de créativité. Il reste aujourd'hui à trouver d'autres artistes, d'autres modes d'expression, d'autres formats. Et peut-être d'autres causes. Numériquement vôtre.

OLIVIER CLAVE *(courriel)*

Réponse : Vous pouvez également aller aux puces ou dans le moindre vide-grenier et dénicher un Bobby Charles pour quelques euros !

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK EN SEINE

28
29 AOÛT 2015
30

THE CHEMICAL BROTHERS • THE LIBERTINES
KASABIAN • FFS (FRANZ FERDINAND & SPARKS)
ALT-J • THE OFFSPRING • TAME IMPALA • HOT CHIP
ETIENNE DAHO • FAUVE • INTERPOL • GRAMATIK
HANDBRAEKES (BOYS NOIZE & MR OIZO) • JUNGLE
RAPHAEL SAADIQ • JOHN BUTLER TRIO • SON LUX
RODRIGO Y GABRIELA • BENJAMIN CLEMENTINE
MARK LANEGAN BAND • MARINA AND THE DIAMONDS
BEN HOWARD • JAMIE XX • RUN THE JEWELS • FUZZ
THE MACCABEES • MY MORNING JACKET • POND...

LOCATION SUR **ROCKENSEINE.COM**
AUX PORTES DE PARIS · **MÉTRO** ⑩ BOULOGNE PONT DE SAINT-CLOUD

LICENCES N°2 - 1033127 - N°3 - 1033128 - CRÉATION ET ILLUSTRATION : RAMEL

RATP · KONDINI · SFR · îledeFrance · Kronenbourg SAS · SNCF · 20 minutes · 4 · CULTUREBOX francetélévisions · Spotify · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · Crédit Mutuel · France Inter

Télégrammes

PAR BUSTY & BASILE FARKAS

“Parfois j’ai l’impression que mon passage chez les Birds, les Faces et Jeff Beck n’était qu’une longue audition pour intégrer les Stones” RON WOOD

ALAN WASS
Collaborateur et ami de longue date de Peter Doherty, leader notamment du groupe Left Hand à qui on doit la chanson “Hired Gun”, le chanteur/ guitariste anglais Alan Wass est décédé à l’âge de 33 ans.

BOB DYLAN
En tournée européenne cet été, le natif de Duluth effectuera un court passage en France : le 12 juillet à Albi (Festival Pause Guitare), le 13 à Saint-Malô-du-Bois (Festival Poupet).

BROD & ROCK
Une exposition rock d’un genre inédit à la Maroquinerie (Paris) : une dizaine d’artistes brodeurs présenteront chacun entre cinq et dix œuvres autour du rock (1er au 28 juin).

CITY SOUNDS
La nouvelle édition du festival aura lieu les 17 et 18 juillet à la Cigale, avec une programmation new-yorkaise : The Thurston Moore Band, Heavy Trash, The Men, White Hills, Mystery Lights.

CRYSTAL CASTLES
Le groupe qu’on pensait séparé après le départ de sa chanteuse Alice Glass sort une nouvelle chanson, intitulée “Frail”.

EXILE ON BOOK STREET
Du 29 au 31 mai, Troyes accueille un salon littéraire entièrement dédié au rock (Chapelle Argence). Au programme : rencontres, notamment avec Philippe Manœuvre, Bob Gruen, Pierre Mikaïloff ou Michka Assayas, expositions, concerts, puces musicales...

HELLFEST
Le site du festival metal nantais a été vandalisé par des groupuscules catholiques vendéens. Ceux-ci ont dégradé le site et apposé quelques graffitis surréalistes (*Vade Retro Satan*). La dixième édition prévue pour le 19 juin n’est pas menacée.

JACK WHITE
Après une tournée acoustique américaine, l’auteur de “Hotel Yorba” a décidé de faire un long break.

JARVIS COCKER
Chaque année la galerie parisienne 12 Mail-Red Bull Space invite un artiste en résidence pour un projet d’exposition dont la bande-son est éditée en vinyle pour l’occasion. Après Trevor Jackson en 2014, c’est l’ex-leader de Pulp qui exposera “20 Golden Greats”, soit des disques d’or imaginaires (17 juin au 28 août).

JEANNE ADDED
La chanteuse et violoncelliste est lauréate du prix des pros Deezer Adami. Autres artistes distingués : Georgio (prix du public) et La Fine Equipe (prix des VIP).

JOHN LENNON
En vente dès le 8 juin, un coffret vinyle regroupera 8 albums solo remasterisés (de “Plastic Ono Band” à “Milk And Honey”) du défunt Beatles.

KURT COBAIN
Le travail sur les archives du gaucher pour le film “Montage Of Heck” a donné des idées à ses ayants droit : un album composé de démos et enregistrements divers paraîtra cet été.

LE SABLE, LES MOUETTES ET LES GUITARES ELECTRIQUES
Au programme de la première édition du festival qui se tiendra à Trouville-sur-Mer (jusqu’au 4 octobre) : exposition (Psychédélisme, l’affiche musicale des sixties à nos jours), conférences, concerts à l’occasion de la Fête de la Musique, projection du documentaire “We Are A One Man Band” et le premier salon du disque de Trouville-sur-Mer (23 mai).

MAC DEMARCO
Le bricoleur de Colombie britannique sort un nouveau disque le 7 août : “Another One”.

MAIN SQUARE
Au programme de la 11e édition du festival d’Arras (3 au 5 juillet) : Lenny Kravitz, Muse, Pharrell Williams, Royal Blood, Shaka Ponk, Skip The Use, Mumford & Sons, IAM...

MATMATAH
Les rockers français fêtent leurs vingt ans de carrière avec un coffret en édition limitée incluant leurs quatre albums studio en vinyle. La sortie d’un best of est également prévue plus tard dans l’année.

MESHELL NDEGEOCELLO
La chanteuse américaine en tournée française : elle se produira notamment au festival Europavox (Clermont-Ferrand) le 21 mai.

NASHVILLE PUSSY
A l’occasion de la sortie du best of “Ten Years Of Pussy”, les Américains annoncent une tournée européenne qui passera notamment par Paris (le 21 mai), Nancy (le 24) et Marseille (le 28).

NO ONE IS INNOCENT
Plus de vingt ans après son premier opus, le groupe français sortira en juin un sixième album intitulé “Propaganda”.

PATTI SMITH
Après “Just Kids”, la poétesse poursuit son entreprise autobiographique : la suite, intitulée “M Train”, sera dans les librairies en octobre.

RORY GALLAGHER
Soirée hommage au guitariste irlandais disparu il y a vingt ans, le 6 juin, à Tremblay, scène Odéon Espace Jean-Roger Caussimon, avec le groupe Band Of Friends de Gerry McAvoy, expo photos et concerts.

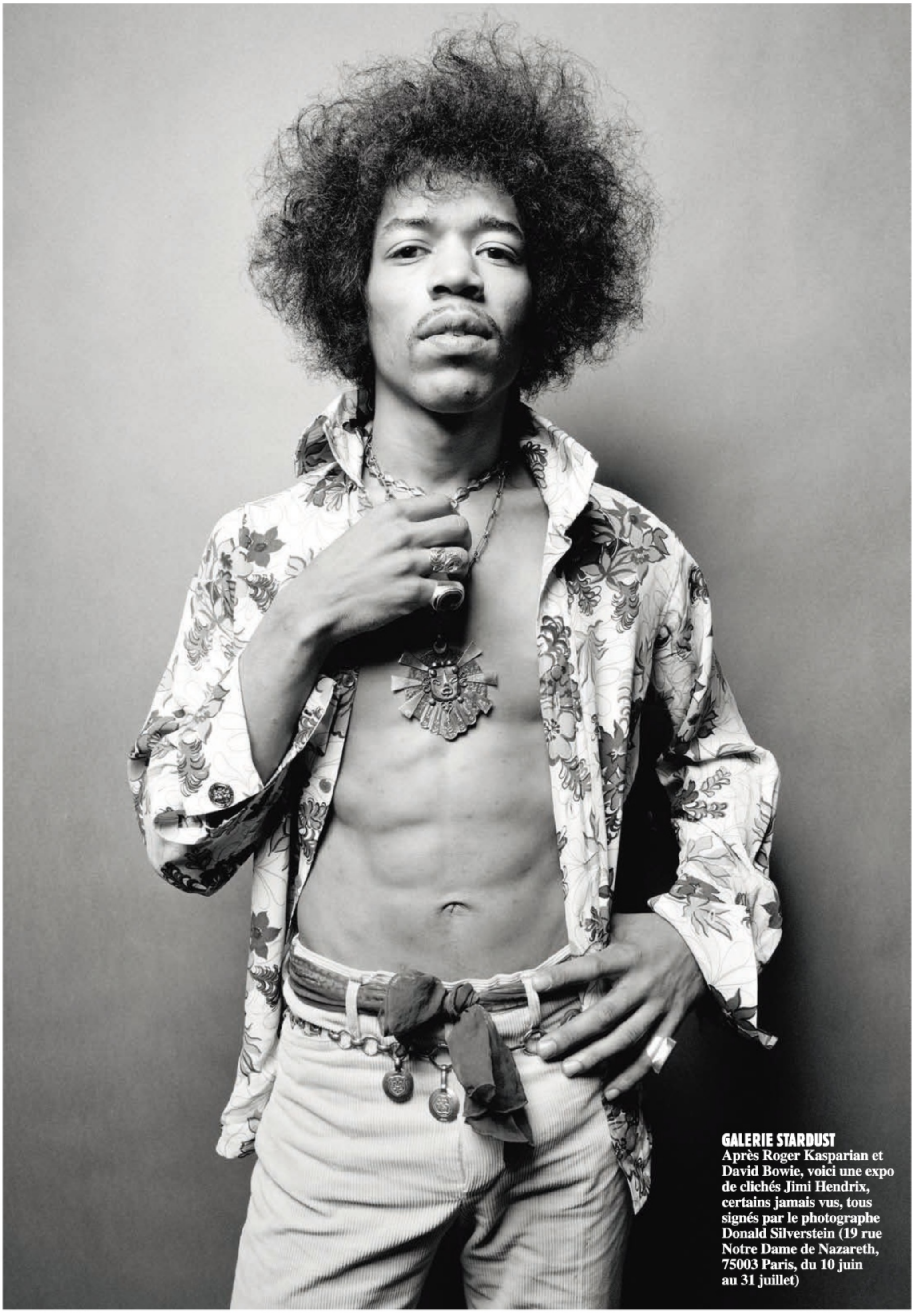
SALON DU DISQUE DES PUCES
Sise au marché Dauphine des fameuses puces de Saint-Ouen les 23 et 24 mai, cette cinquième édition proposera également des dédicaces d’auteurs bien connus de ce journal : Hugues Cornière, Christian Eudeline et Philippe Manœuvre.

TAME IMPALA
Trois chansons de “Currents” ont déjà été dévoilées. Le troisième album de Kevin Parker, aussi électronique que planant, sortira en juillet.

TESS PARKS & ANTON NEWCOMBE
Cette chanteuse canadienne joint ses forces au leader du Brian Jonestown Massacre sur l’album “I Declare Nothing”. Le premier single s’appelle “Cocaine Cat”...

THE 13TH FLOOR ELEVATORS
Le légendaire groupe de Roky Erickson s’est reformé lors du festival Levitation d’Austin avec quatre de ses membres originaux dont Terry, joueur de la fameuse cruche électrique.

Condoléances
BEN E KING, **PATACHOU**, **PERCY SLEDGE**, **REMI KOLPA-KOPOUL** (journaliste), **RUTH RENDELL** (romancière)



GALERIE STARDUST
Après Roger Kasparian et David Bowie, voici une expo de clichés Jimi Hendrix, certains jamais vus, tous signés par le photographe Donald Silverstein (19 rue Notre Dame de Nazareth, 75003 Paris, du 10 juin au 31 juillet)

BOUFFES PARISIENS
FRANCIS HUSTER
BRONX
CHAZZ PALMINTERI
STEVE SUSSA

“Chez les comiques on n’a pas d’Elliott Smith”

DÉDO

S’il arrive souvent que des groupes de rock dévoilent sans le vouloir un potentiel comique certain, ce Français féru de Cure et de Pantera exerce l’activité rare d’humoriste *metal*.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

C’est l’histoire d’un mec qui rêve de faire du stand-up depuis qu’il a vu en vidéo un spectacle de Richard Pryor et qui, à 19 ans, passe ses premières auditions. Un jour, dans un théâtre qu’on ne nommera pas, le mec arrive, fait ses cinq minutes de stand-up et le directeur lui dit : “*C’est bien, mais t’as pas des sketches ?*” Le mec explique qu’il est plus attiré par l’humour anglo-saxon, qu’il est fan des Monty Python. Et le directeur du théâtre lui répond : “*Les qui ?*” Ce jour-là, Dédo a tourné les talons. Et s’est accroché, a pris des cours, joué dans des pièces, écrit un premier spectacle, “Pélican Et Tronçonneuse”, filmé par un copain en école de réalisation, et galéré aussi. Jusqu’en juillet 2005, lorsqu’il croise Kader Aoun, producteur de Jamel Debbouze, à qui il envoie une bande-annonce du spectacle. La suite, ce sont les débuts du Jamel Comedy Club à la télévision, une émission de radio, les séries “Nous Ne Sommes Pas Des Saints” (dans le rôle de Jésus) et “Bref”. Et deux spectacles, dont le dernier, “Killing Joke, Part 1” est un régal en matière d’absurde et d’humour noir, avec une prédilection pour les thèmes inattendus, de l’origine du langage à l’écho du cri du canard, du cinéma d’horreur à une garde à vue. Étonnant, non ?

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Dédo : C’est un doublon, “The Top” et “Faith” de Cure. Quand j’avais 14 ans, ça a été ma révélation musicale, qui m’a drivé sur d’autres univers musicaux. En 1989, “Disintegration” a réussi à fédérer les gens qui aimaient le côté coldwave de Cure et ses aspects pop. Je me demande comment “Lullaby”, un titre hyper sombre, pas du tout pop, a pu rassembler tout le monde... Cure a eu cette puissance-là, ce qui en fait un groupe particulier à mes yeux. C’est aussi celui que j’ai vu le plus de fois en concert, genre douze fois. Je reste fan mais on vit sur les vestiges, Robert Smith a arrêté le studio depuis un moment. C’est une amie qui m’a fait vraiment découvrir Cure, au-delà de “Boys Don’t Cry”. Elle était ultra fan et m’a transmis ça. J’ai commencé en écoutant “Mixed Up”. Vu que c’étaient des titres remixés, c’était étrange, mais déjà attirant, j’adorais les longues plages musicales que j’ai découvertes par la suite. “Faith” ou “A Forest” peuvent durer trois jours en concert, ça me ravit. Et c’est trippant de voir les gens taper dans leurs mains pendant deux heures, sans rien lâcher. C’est comme Depeche Mode, un autre groupe que j’aime, qui a réussi à instaurer des chorés en live.

R&F : Et avant Cure ?

Dédo : Je suis hyper fan de ciné et je suis arrivé à la musique à travers des chansons que j’entendais petit dans des films. J’ai été élevé par mes grands-parents qui me laissaient voir beaucoup de films

sur leur magnétoscope. Tant que je restais sage, ils étaient contents. J'ai bouffé des tas de films, pas toujours de mon âge, dont "Comme Un Chien Enragé", avec la chanson de Madonna, "Live To Tell". Ça m'avait scotché et j'ai voulu savoir qui c'était... Je n'étais pas fan, mais j'aimais bien. On ne se rend pas compte que Madonna, au-delà de l'icône pop qu'elle a pu être, crachait de vrais, très bons titres. Elle a mis un coup de pied dans la fourmilière. C'est toujours marrant de revoir le clip de "Justify My Love" et de penser que tout le monde trouvait ça sulfureux à l'époque, alors que c'est hyper esthétisant. Et puis, elle s'est mise à faire du roller en fringues moulantes sur un sample d'Abba. C'est comme si Bowie se mettait à faire du hip-hop d'un coup.

R&F : On écoutait quoi à la maison ?

Dédo : Mes grands-parents étaient italiens, ils écoutaient du folklore, pas très sexy. Adriano Celentano, c'était trop tendance pour eux. Ma mère, que je voyais le week-end, avait des 45 tours. Elle aimait bien Barry White. Elle écoutait un peu de funk et, petit, j'ai tendu l'oreille sur ce genre de truc. Hier, je regardais un spectacle de Richard Pryor et il entrait sur un titre de SOS Band, "Just Be Good To Me". On se rend compte à quel point la funk a de la puissance. Comme le metal et la musique classique. Les instrumentations étaient hyper épaisses, c'est costaud. J'ai aussi découvert le classique par le biais des films. J'étais obsédé par la bande-son de John Barry du "Jeu De La Mort" avec Bruce Lee. Barry m'a amené à m'intéresser aux BO de films : John Williams pour "Star Wars", Alan Silvestri et "Retour Vers Le Futur", Morricone. Je me souviens de la BO de "Out Of Africa". C'est très mélancolique et ça a peut-être joué sur mon goût pour les musiques dark, Cure, Dead Can Dance, Virgin Prunes, etc. Après ça, l'ouverture vers le metal était logique. A travers l'imagerie d'abord. Un de mes cousins avait l'affiche de "The Number Of The Beast" d'Iron Maiden. Quand j'ai su que c'était un groupe, je me suis dit : *Non, ce n'est pas possible, ils ont le droit ?* Petit, déjà, j'étais attiré par les films d'horreur que je matais en cachette. Et dans les BO, il y avait souvent du metal. "Phenomena" de Dario Argento, c'est un bon exemple. Du coup, ça m'a amené au metal. D'autant qu'ado, on va chercher des choses qu'on n'a pas l'habitude d'entendre.

Vannes sur les chaises

R&F : Et l'après-Cure ?

Dédo : J'ai voulu creuser très vite, connaître les références plus anciennes dans la coldwave. Donc forcément Joy Division. Après, difficile d'aller plus bas. "Closer" quand on l'écoute, on se dit : *Ah, ce n'est pas très joyeux...* J'étais attiré par cette mélancolie. Ado, on est habité par une sorte de mal-être, on se cherche, tout est nul, personne ne te comprend. Ce côté triste avait quelque chose de sexy. Et ça permet d'échapper à la culture mainstream. J'étais au lycée dans le 93, le hip hop était très fort, il y avait un petit courant heavy metal et on était quatre *Curistes*. Tout en noir, les cheveux un peu crêpés, on nous regardait d'un drôle d'air. Mais cette appartenance à un groupe fait qu'on se trouve une place. C'est pour ça que la musique est aussi fédératrice à cet âge-là.

R&F : C'était aussi l'époque de Nirvana...

Dédo : Je respecte le groupe pour ce qu'il a apporté, pour avoir tout cassé. Encore plus que la musique, le personnage de Kurt Cobain est

fascinant, ce côté comète, qui a explosé très vite... Mais j'ai préféré Pearl Jam. "Vs" m'a foutu une claque monumentale. Je suis dingue d'Alice In Chains aussi. Musicalement, c'est à tomber. Le MTV Unplugged est le meilleur de toute cette série. Layne Staley n'est quasiment plus là. Mais ce qui est fou, c'est qu'il n'en met pas une à côté. J'ai l'impression qu'il y a pas mal de mecs bien torturés dans la musique. Chez les comiques, on n'a pas d'Elliott Smith.

R&F : D'où vient le titre du spectacle, "Killing Joke, part 1" ?

Dédo : Il y a plusieurs raisons. J'adore Killing Joke, déjà. C'est une référence cachée au cinéma de genre avec les longues sagas. Et il y a une allusion à la BD puisque c'est le titre d'une histoire de Batman d'Alan Moore où on apprend que le Joker faisait du stand-up avant.

R&F : Récemment on a beaucoup parlé de liberté d'expression et de ses limites. Des vannes interdites ?

Dédo : Non. Ou alors c'est inconscient. Je pars du principe que, si c'est marrant et intéressant, on doit pouvoir parler de tout. Si un jour, j'ai une maladie grave, j'espère faire des vannes à ce sujet. C'est intéressant de rendre plus léger certaines thématiques. Ce serait trop facile de ne faire que des vannes sur les chaises. Et dès qu'on pratique l'humour noir, ça ne plaît pas à tout le monde — d'ailleurs, on apprend dans "Wayne's World" que seul Led Zep est universel. Mais le but du jeu n'est pas de plaire, c'est de raconter des choses et d'espérer que les gens s'y retrouvent. Je ne suis pas non plus là pour choquer, je ne suis ni dans un rapport de force, ni dans la séduction avec le public.

Le prochain grand boum

R&F : Des héros en musique ?

Dédo : Il y a toujours eu Cure, et Pantera dans le metal, parce que pour moi, Dimebag Darrell et Phil Anselmo, c'est Page et Plant... Et Nine Inch Nails qui est devenu mon groupe préféré, parce qu'ado, l'indus ça scotche, on n'a jamais entendu ça. J'ai commencé avec Einstürzende Neubauten, c'est bizarre, inquiétant, mais j'aime bien. Après, je suis passé à Ministry, avec "The Land Of Rape And Honey" et "Psalm 69 : The Way To Succeed And The Way To Suck Eggs". C'est fou, ça sonnait à la fois très metal et pas tellement, il y avait cette forme syncopée, brute, pas du tout mélodique, mais ça me scotchait. Et puis, j'ai découvert Nine Inch Nails un peu sur le tard avec "The Downward Spiral" ou "Broken" ou "Pretty Hate Machine". Et sur "Downward" il y a des morceaux d'une violence et d'une puissance et très intéressants au plan mélodique. Reznor est l'alliage parfait de la mélodie et la barbarie. Sans parler de la puissance live. Il a arrêté la drogue et l'alcool, il lui fallait un exutoire, il s'est mis à soulever de la fonte et il s'est très vite *hulkisé*. Et ça fonctionne. Et n'oublions pas Manson ! Un mec très doué artistiquement, même si ça devient moins bien. "The Pale Emperor" est pour moi un disque de Brian Warner, on perd son personnage et on le découvre sous une autre facette. Quand John 5, qui était un peu l'âme du groupe, s'est barré, ça a décliné. Ce gars était un putain de tueur et

“On en est encore à diaboliser le metal comme un truc dangereux et violent”

de compositeur, et une chanson, c’est un riff aussi. Mais j’aime l’imagerie de Manson qui n’est pas qu’un artifice. Les médias ont dit que c’était une sorte de dictateur, de gourou, qu’il faisait l’apologie du fascisme. C’est triste que les gens y croient. C’est la même chose tous les ans au Hellfest : on joue la musique du diable, ils tuent des chèvres et des enfants/ chèvres... On en est encore à diaboliser les choses comme à Salem, on fait passer le metal pour un truc dangereux et violent, mais c’est un public gentil, très détendu. Et j’oubliais Depeche Mode, je suis très fan. J’ai l’impression que ce groupe polarise tous les courants musicaux. Même dans le hip hop ou le metal, les gens les aiment. Et on est obligé de respecter Dave Gahan en tant que frontman. C’est le chanteur le plus impressionnant que j’aie vu en concert. Il bouffe l’espace, vocalement, il est imbattable. Tout le monde devrait avoir “Songs Of Faith And Devotion” dans sa discothèque.

R&F : Des titres inattendus sur l’iPod ?
Dédo : Oui, il y a du A-ha. C’est de la bonne pop, j’aime beaucoup “Hunting High And Low”. Ce n’était pas qu’un boy band, c’était un vrai groupe, avec des hymnes forts. J’écoutais ça au Top 50, ça doit être une madeleine de Proust. Et j’adore Prince, “Purple Rain” et “Graffiti Bridge” sont des albums incroyables.
R&F : Les derniers coups de cœur en musique ?
Dédo : J’aime beaucoup Perry Blake. Il y a un côté Bowie dans sa voix, mais il ne fait pas grand-chose depuis un moment. Pourquoi il n’a pas plus explosé ? Et j’aime Rufus Bellefleur. Au-delà du fait que je bosse avec lui, le groupe mériterait d’être plus connu. C’est un projet très hybride qui mêle plein de courants musicaux, hip hop, rock, pop, metal. Du coup, soit ça fédère, soit ça fait peur. C’est compliqué à vendre. Souvent, je me demande quel sera le prochain grand boum musical. J’ai peur qu’il n’y ait personne pour remplacer certains gros groupes quand ils disparaîtront. Le R&B et le hip hop prennent beaucoup de place. Est-ce qu’il va rester des groupes de rock pouvant continuer à créer ? Un jour, les maisons de disques leur diront que ça ne vend pas... Et c’est flippant. Est-ce que dans le rock, il restera des groupes qui auront une carrière de 40 piges ? ★

Spectacle “Killing Joke, Part 1” (Les Feux de la Rampe, Paris)

PB 78
F CP

"On a pris la route"

TWIN ARROWS

rock Dur au mal et emmené par une remarquable chanteuse, le groupe parisien continue de bâtir, avec un solide deuxième album.

Disquaire Day 2015 : tels des *walking dead*, les hordes de zombies du vinyle prennent d'assaut le magasin Gibert, sur le boulevard Saint-Michel. Très vite les vendeurs sont débordés. On s'arrache les pictures, on s'empoigne les split-singles. Simples curieux ou vrais complétistes, beaucoup deviennent des goules affamées de rock. "*Mais où est la cassette de Metallica ?*" hurle un métallo. Du haut d'une petite estrade, la chanteuse de Twin Arrows contemple la petite foule avec une satisfaction goguenarde avant d'autoriser ses troupes à enfoncer le clou sur "Chevrotine", extrait de leur deuxième album, "Hell And Back".

Par hasard

Twin Arrows c'est donc cette fille, Eléonore, chanteuse et chef de bande, gouailleuse, Perfecto et blague aux lèvres. Elle rencontre le reste du groupe bœuffant par hasard sur les quais de la Seine, en 2010. Elle chante avec eux (peur de rien, jamais) avant de disparaître dans la nuit. Rentrés dans leur banlieue, les garçons fantasment sur cette furieuse hurleuse surgie sous la lune, un soir de fête à Paris. Son téléphone ne répond plus ? Ils localisent l'impudente bougresse et lui laissent un ultimatum sur post-it : *Tu dois rejoindre le groupe.*

Eléonore : "*Alors on l'a fait* (rires). *Twin Arrows, c'est une petite bourgade sur la Route 66 avec deux énormes flèches plantées dans le sol. On allait faire notre premier concert, il fallait qu'on trouve un nom, ça sonnait bien ! Ensuite on a déniché un local prêté par une asso punk en banlieue, mais disponible uniquement la nuit. On arrivait comme des fantômes vers 23 heures pour jouer toute la nuit, on rentrait avec le premier RER, contents. En 2012 on décide de faire un premier album qu'on a enregistré chez Jimmy, dans un garage. Et ensuite on a pris la route.*"

Prenant la parole à tour de rôle, tous racontent. Polyvalents, capables d'échanger lead et rythmique, Alex et Aurélien, les guitaristes, ne sont jamais à court d'anecdotes : "*On a fait une centaine de concerts depuis notre première fête au Bus Palladium. On est parti sur les routes dans notre Trafic, Angleterre, Allemagne, Berlin puis les Balkans, Croatie, Slovénie… Là bas, en Slovénie, ils sont très rock'n'roll punk. On a joué dans de bons squats. L'accueil était monstrueux. Ces gars n'ont rien, ils te donnent tout.*"

Eléonore : "*Les pures anecdotes, c'est en Angleterre ! On arrive en plein hiver, dans notre camion, glacés. On se retrouve à dormir chez les ingé-sons qui vivaient dans un squat de junkies, dormant avec leurs chiens. Un peu dur* (rires). *Là-dessus on joue dans un bar de bikers à Gloucester… Les gars nous regardaient d'un air méchant, comme des petits Français de shit, et l'impression générale était qu'ils allaient nous tuer, mais non, au fur et à mesure du concert, ils ont quitté leur bar pour s'approcher de la scène et tout s'est terminé à la satisfaction générale.*"

Eléonore, attaquant une nouvelle mousse : "*Pour ce deuxième album, on s'est enfermés dans une petite baraque en forêt. On branche un groupe électrogène, on s'enferme et on travaille en autarcie. Ensuite on a maquetté dans un petit studio et on a décidé de se payer le vrai truc, dix jours au studio Contrepoint à Orléans. Avec une super grosse console. On a joué live. On voulait un gros son artisanal.*"

Jean-Marc, bassiste, joue de la cinq-cordes, non sans humour : "*J'adore le rock, mais il y a d'autres styles et tellement à en tirer. Je travaille le son, oui. Cette cinquième corde, elle fait trembler la scène. On est à l'époque du hip hop, mec.*" Pierre, le batteur, n'envisage pas de double grosse caisse.

Ça prend du temps

Twin Arrows se définit comme "*une démocratie bordélique qui fonctionne*". En tournée Eléonore n'a pas le permis. Ce qui lui permet de picoler plus que les autres et de dormir aussi, à part ça, elle se sent "*mec*". Comme les mecs, elle sait qu'on termine toutes les tournées pareil, "*crades, puants et fatigués*".

Et pourtant ils ont tous envie de repartir au plus vite. "*Mais on a des boulots de merde pour vivre à côté. Tout ce que gagne le groupe est réinvesti dans le groupe.*" Le jour de notre rencontre, ils ont pour projet de tourner un clip pendant le week-end. Le tournage se fera. Sous la pluie, dans la boue. "*On aime ces conditions extrêmes*", reconnaît Eléonore. "*On a envie de tourner un maximum. On a envie de tourner aux USA, de faire Glastonbury, on sait que ce ne sera pas demain. Ça prend du temps tout ça*", conclut la chanteuse. Mais c'est leur but et, comme ils s'amusent tout le long du chemin, si les dieux du rock leur trouvent un tourneur, ils risquent d'y parvenir. ★

PHILIPPE MANŒUVRE

Album "*Hell And Back*" (*Modulor*)

Femmes de métal

Si le hard rock a une imagerie macho qui lui colle à la peau, il a permis à quelques hurleuses sublimes de s'imposer. Les Runaways ont fait figure de pionnières avec, en vedettes, Joan Jett et Cherie Currie. On a eu le grunge au féminin avec les très bruyantes L7, et en Suède le groupe Crucified Barbara qui a chanté contre le viol ("To Kill A Man"). Detroit a les Gore Gore Girls et, en France, Fabienne Shine tint son rang avec le groupe Shakin' Street. En 2013, l'émission de téléréalité America's Got Talent a révélé Aaralyn, qui chantait une composition hard rock originale, "Zombie Skin". Détail : cette chanteuse à la voix destroy avait six ans. Hard.

Photo Pierre-Maris Croquet-DR

"Difficile"

THE DARKNESS

Après avoir mené une existence de rock star millionnaire à ses débuts, le quartette du Suffolk a dû réduire son train de vie drastiquement. Sans pour autant arrêter de marteler son rock de stade.

hard rock

Alors que certains grands espoirs jettent l'éponge du jour au lendemain, le rock compte également son lot de survivants inattendus et The Darkness fait partie de ces heureuses anomalies. Il y a douze ans, ce combo rétro sous influence Queen/ Thin Lizzy signait un tube : "I Believe In A Thing Called Love". Si le carton fut immédiat, la suite sera moins glorieuse. Bouffé par la pression ou simplement plongé dans les excès de la vie de rock stars, le groupe de Justin et Dan Hawkins loupe le coche sur un deuxième album, qui faillit bien être le second. Après un long hiatus, The Darkness ressurgit en 2012 mais paraît condamné à rester celui qui a brillé le temps d'un hit, et c'est tout. Un cas typique de *one hit wonder*. Pourtant si le succès du groupe s'est effectivement construit sur ce morceau, sa discographie déborde de titres sincères, enthousiasmants et totalement décomplexés. Son nouvel album, "Last Of Our Kind", livre lui aussi son lot de pépites aux guitares rugissantes et au chant théâtral. Et qu'importe si le grand public a décidé de l'ignorer, cet album s'écoute jusqu'à se rendre sourd. Pour en parler, on retrouve le guitariste et compositeur en chef Dan Hawkins dans l'ambiance coquine et kitsch d'un hôtel de Pigalle.

En tournée avec Lady Gaga

ROCK&FOLK : "Last Of Our Kind" marque les quinze ans d'existence de The Darkness, si on compte votre hiatus avant "Hot Cakes" en 2012. Et le moins qu'on puisse dire c'est que la route a été semée d'embûches…
Dan Hawkins : Un paquet, ouais.

R&F : Et pourtant vous tenez encore debout, en 2015, et vous continuez à jouer du rock…
Dan Hawkins : Sur beaucoup d'aspects, excuse ma référence un peu facile au titre de l'album, nous sommes effectivement les derniers de notre espèce. On se sent toujours aussi peu à notre place qu'à nos débuts. On a toujours eu ce décalage. Dans ce qu'on fait il y a un peu de metal, un peu de heavy, un peu de hard, un peu de pop, des éléments que tout le monde comprend, et pourtant on reste des outsiders. Et je pense qu'on le sera toujours. On aime autant Abba que AC/DC, c'est normal que ça ne plaise pas à tout le monde.

R&F : Ce nouvel album ne laisse planer aucune espèce de doute sur ce qu'on va y trouver : une expérience rétro interprétée par un groupe qui semble sortir d'une faille temporelle. C'est forcément une posture risquée aujourd'hui, un groupe de hard british un peu old-school…
Dan Hawkins : C'est avant tout la survie financière qui pose problème.

R&F : Mais c'est le deuxième album que vous sortez sur votre propre label. Ça signifie que le système fonctionne…
Dan Hawkins : Tout à fait mais, pour que ça marche, il a fallu qu'on change nos méthodes de travail et notre mode de vie. Toutes les frivolités du rock bizness ont disparu. On tente de faire marcher notre affaire et il a donc fallu qu'on s'adapte au marché tel qu'il est aujourd'hui : difficile. Mais l'aspect bénéfique c'est que j'ai un endroit où composer, enregistrer, produire, mixer. Ce qui signifie que nous ne sommes dépendants que de nous-mêmes lorsqu'il s'agit de créer notre musique.

R&F : Et puis vous partez en tournée avec Lady Gaga…
Dan Hawkins : Eh, mais c'est à ce moment-là qu'on a le plus écrit pour ce nouvel album ! C'était une machine tellement énorme, tout prenait tellement de temps qu'on avait tout le loisir de composer des morceaux.

Elle cogne dur

R&F : "Last Of Our Kind" marque également l'arrivée d'Emily Dolan Davies à la batterie et son CV ferait pâlir n'importe quelle pointure : Tricky, Bono, Bryan Ferry…
Dan Hawkins : C'est une excellente batteuse. Eh ouais, c'est une fille, ce qui est toujours un bonus. En gros, après le départ de notre batteur, qui était un rocker quadragénaire, on a eu envie d'un peu de fraîcheur, histoire de ne pas non plus devenir un groupe de vieux dinosaures. Et quand on a vu ce qu'elle faisait, la puissance qu'elle dégageait derrière son kit de batterie, on a instantanément su que c'était la bonne. Elle cogne dur et elle a revitalisé le groupe.

R&F : Est-ce que vous croyez toujours en cette chose qu'on appelle l'Amour ?
Dan Hawkins : Je crois que oui. Tout est dans cette chanson. S'il doit y avoir un manifeste de The Darkness, je pense que c'est "I Believe In A Thing Called Love". Quand on joue, on sait qu'on fait du bon boulot quand le public sourit. Qu'il rit, même. Qu'il rie de nous ou avec nous, on s'en balance. On est heureux. C'est de l'amour. C'est en cela qu'on croit. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN HUME

Album *"Last Of Our Kind" (Canary Dwarf/ Kobalt)*

One hit wonders, bonjour au revoir

L'histoire de la pop est jonchée des cadavres de ceux qui ont disparu après un unique tube. Les Dexys Midnight Runners n'ont jamais égalé "Come On Eileen". Carl Douglas a disparu après "Kung-Fu Fighting". The Knack ne s'est jamais remis de "My Sharona" (tragiquement francisé par Michael Youn). N'oublions pas "Eye Of The Tiger" de Survivor, "Bulletproof" de La Roux et "Wand'rin Star" de l'acteur Lee Marvin (son seul single). Ultime OHW : "Born To Be Alive" du Français Patrick Hernandez, son seul succès et sa rente depuis 1978.

Photo Simon Emmett-DR

C.B.I. CUSTOM 20 AWG MADE IN USA
SYNTHESIZERS.COM

"Instrumental"

MARTIN GORE

pop A l'abri du besoin, le maître d'œuvre de Depeche Mode prend quelques congés sabbatique et électronique. Et s'en explique.

Martin Gore, fabuleux compositeur de Depeche Mode adulé dans le monde entier demeure pourtant simple, adorable et posé en interview, répondant aux questions avec bonhomie et délicatesse. Il nous parle aujourd'hui de son superbe album solo sobrement intitulé "MG". Enregistré à Santa Barbara dans son home studio, ce disque offre 16 plages instrumentales composées à partir de machines modernes, analogiques et modulaires. Martin a créé par ce biais une véritable bande-son de film de SF sonnant tour à tour comme du Vangelis ou du Angelo Badalamenti, mais qui aurait également eu sa place sur le label Warp, entre Autechre et Boards Of Canada. Martin nous en dit plus sur ce disque achevé en novembre dernier et qui a la majesté, l'élégance et la grâce d'un cygne argenté déployant ses ailes sur des eaux clairement européennes…

Un grand trou

ROCK&FOLK : Comment est venue l'idée ou l'envie de ce nouvel album solo, assez éloigné de "VCMG" finalement *(projet amorcé en 2011 en duo avec Vince Clarke d'Erasure et ex-membre fondateur de Depeche Mode, "VCMG" est un disque certes instrumental, mais de techno minimale, plus dansant et bien moins mélodique — NdA)* **?**

Martin Gore : C'est un ami qui m'a suggéré l'idée de plancher sur un disque totalement instrumental quand il a su que j'avais laissé de côté quelques plages écrites à la base pour le dernier Depeche Mode, le double album "Delta Machine". Depuis que Dave Gahan compose également, nous nous retrouvons avec beaucoup plus de matériau qu'auparavant pour un disque de DM. C'est donc après la tournée *Delta Machine* en mars 2014 que je me suis tout de suite mis à écrire de nouveaux instrumentaux.

R&F : Qu'est-ce qui diffère entre un instrumental de DM et un titre de MG ?

Martin Gore : Il est vrai que j'ai écrit tout plein d'instrumentaux pour Depeche Mode, servant d'interludes ou de titres bonus sur nos albums ou singles. Il est en outre arrivé deux ou trois fois qu'un instrumental écrit pour Depeche Mode plaise tant à Dave que l'on ait envie d'écrire finalement des paroles dessus. Il y a eu notamment un titre qui apparaît sur la version luxe de "Delta Machine".

R&F : Mais là, vous vous éloignez aussi bien de votre projet avec Vince Clarke que du son de DM. On imagine que quand vous composez pour Dave Gahan, vous pensez à son timbre de voix…

Martin Gore : Oui, quand je compose un morceau avec du chant, les paroles, la voix et les mélodies vocales sont en effet des éléments importants à prendre en compte. Et Dave emmène mes compositions dans des directions différentes et y apporte sa propre sensibilité, avant que ces démos ne soient retravaillées en studio avec un producteur ou un programmeur pendant de longues heures… Pour un instrumental, l'absence de voix laisse un grand trou qu'on doit remplir avec d'autres idées intéressantes. Pour ce disque solo, le résultat final est très proche de mes démos initiales. Les seules choses qui ont pu changer sont grâce à l'apport de Q (*alter ego du producteur californien Überzone — NdA*) qui avait déjà mixé le "VCMG" et dont j'avais beaucoup apprécié le travail. Son talent me permet de donner plus de clarté et de profondeur à ma musique en faisant sonner mes compos mieux que je ne le ferais.

Flotter dans l'univers

R&F : Votre album est très varié, aussi bien sur le plan des atmosphères et des sons que du tempo et il évoque tour à tour différentes références de la musique électronique, des seventies à aujourd'hui. Le point commun à l'ensemble est ce côté cinégénique et SF…

Martin Gore : Clairement ! Beaucoup de morceaux ont un thème spatial et SF. Sinon, il y a aussi une idée de mouvement… Je donne des titres très prosaïques afin d'orienter simplement l'imagination de l'auditeur… Je vois des vaisseaux spatiaux flotter dans l'univers, comme avec "Swanning". Avec "Southerly", je vois plutôt un gros navire en bois à l'ancienne…

R&F : Vous allez faire quelques concerts pour promouvoir votre album solo ?

Martin Gore : Ah, je ne pense pas. Ce ne serait pas très intéressant ou excitant, visuellement parlant. Je pense plutôt me remettre à bosser sur de nouvelles compositions pour le prochain Depeche Mode. Depuis fin novembre où j'ai terminé cet album solo, je ne me suis pas encore remis au travail.

R&F : Il est prévu pour quand ?

Martin Gore : Nous n'avons pas de plan concret, c'est d'ailleurs comme cela que l'on fonctionne depuis toujours avec Depeche Mode. ★

RECUEILLI PAR YANNICK BLAY

Album *"MG" (Mute)*

Instru pour le mental

Genre à part entière, la musique instrumentale a connu le succès commercial dans tous les styles depuis le "Frenesi" jazzy d'Artie Shaw en 1940. Parmi les numéros 1 de musique sans paroles, on retiendra "Apache" des Shadows (1960), "Nut Rocker" de B Bumble & The Stingers (produit en 1962 par le regretté Kim Fowley), "Albatross" de Fleetwood Mac (1968), "Popcorn" de Hot Butter (hit français électronique en 1972), "A Fifth Of Beethoven" de Walter Murphy en 1976 (adaptation disco de la cinquième symphonie), "One Step Beyond" de Madness (ska revival en 1980) et le regrettable hit electro "Harlem Shake" de Baauer en 2013.

Photo Travis Shinn-DR

Cordes hurlantes

TOMMY BOLIN

Avant de succomber à ses toxiques habitudes, ce prodige du médiator passé par Deep Purple avait publié en 1975, "Teaser", remarquable album auquel une réédition rend aujourd'hui justice.

hard rock

Généralement les labels, majors du disque en tête, rééditent les albums qui ont bien marché et ont donc marqué l'histoire du rock. D'une empreinte nette et profonde. De groupes ou musiciens solo que le temps n'a pas oubliés. UDR prend un sacré risque en commercialisant une splendide version collector de "Teaser". De quoi commémorer, comme il se doit, le quarantième anniversaire de sa parution. Comme le mérite son créateur, n'hésite-t-on pas à écrire. Dont le destin a été tragique deux fois. Certes, davantage la seconde, puisque le 4 décembre 1976, alors âgé de vingt-cinq ans, Tommy Bolin allait en finir avec la vie. Pas exprès, mais de sa faute. Les drogues, l'alcool, tout ça. Il connaissait la chanson. Il a payé l'addition. Mais pour ce prodigieux guitariste américain originaire de Sioux City (Iowa), les choses se sont mal embringuées alors que, pourtant, tout rigolait.

Pincettes

Les plus vieux amateurs de ses cavalcades sans frontières, sur des manches de Les Paul ou Stratocaster, se souviennent de l'avoir vu jouer avec Zephyr à la fin des années 60. Il y était question de blues-rock et de guitare flashy qui, à elle seule, méritait qu'on s'attarde sur ce premier album paru en 1969. Parce que les carcans n'étaient pas sa came, Bolin s'en alla ensuite fricoter côté jazz-rock. Avec Energy, un groupe du genre, qu'il allait quitter sans laisser la moindre trace vinylique, mais qui lui donnera l'occasion de croiser quelques furieux dont des membres du Mahavishnu Orchestra : le claviériste Jan Hammer et le batteur Billy Cobham. Sur "Spectrum", premier album solo de Cobham, c'est Tommy qu'on entend, toutes cordes hurlantes. Bon gars, bon esprit et capable de s'adapter aux contextes les plus sexy et aux situations les plus foireuses, le guitariste de feu loua également ses services à d'autres (James Gang) durant la première moitié des années 70, et finit par attirer un label : Nemperor Records. Qui allait lui donner la liberté d'enregistrer l'album solo de ses rêves. Où la guitare était reine, l'emportait sur le reste, dictait sa loi. Avec des musiciens de sa trempe : David Foster, David Sanborn, Jeff Porcaro, Glenn Hughes (non crédité sur la pochette). Hughes ? Parlons-en. Les éruptions électriques de Bolin n'étaient pas tombées à côté de l'oreille de l'alors bassiste de Deep Purple (un des cinq grands groupes de l'époque, qui résidait à Los Angeles et achevait dans la douleur sa phase Mark III). Ritchie Blackmore, le guitariste impossible à prendre avec des pincettes, venait tout juste de quitter le navire. Il se raconte que Glenn Hughes et David Coverdale ont alors œuvré pour que Deep Purple ne se sépare pas et que Tommy Bolin soit recruté.

Les colères homériques de Ritchie Blackmore

Guitariste historique de Deep Purple et Rainbow, Ritchie Blackmore est célèbre pour ses soli épiques, son goût pour la musique de la renaissance (il en posséderait plus de 2000 CD) et ses accès de colère légendaires. Lors de ses concerts, il a à de multiples reprises détruit des guitares, démonté des caméras et jeté des amplis dans le public. Il s'est même battu à poings nus avec David Coverdale en 1980 à Munich après un concert de Rainbow. Il a viré tellement de musiciens que son clavier Don Airey a déclaré : *"On pourrait construire une maison de 300 chambres avec les ex-membres de Rainbow."*

Assénée tandis qu'il s'apprêtait à assurer la promotion de "Teaser", la nouvelle de cette sollicitation va exploser la tête de Bolin. Qui sera le guitariste de Deep Purple, de la mi-1975 au premier split du groupe, l'année suivante. Au contact de ces géants, lui qui croquait déjà la vie en rock va commencer par prendre feu de toute part puis se consumer, lentement mais sûrement, par les nombreuses mèches courtes reliant son corps à la mort. Avec Deep Purple, il va enregistrer "Come Taste The Band", de loin l'album le plus funky du quintette. Il cosignera sept des neuf titres originaux de ce disque de dingues. Et bien sûr, mettant la charrue violette avant ses propres bœufs, Bolin ne défendra pas "Teaser" comme il aurait dû. Les tournées sous substances de "Come Taste The Band" seront fatales. A Deep Purple et à lui-même. Lorsque le groupe met bas les marteaux à la mi-1976, Tommy Bolin, dont la belle gueule donne parfois le change, est devenu l'ombre chimique de lui-même. Toutefois, il va signer avec CBS qui publiera "Private Eyes", à peine moins bon que son prédécesseur. En studio, *out there* mais plus lucide qu'en live, il assurait encore. Et il se crut capable de repartir sur la route, pour une série de shows en ouverture de Peter Frampton et Jeff Beck. La nuit du 3 au 4 décembre 1976, après un concert en première partie de l'ex-Yardbirds qui voyait en lui plus qu'un disciple, Bolin a fait la nique aux anges et le grand saut dans le glacial. Overdose à Miami. Foutraque, palpitant, avec de la six-cordes (et sa voix parfois) à tous les étages (une quinzaine de titres de quatre à dix-sept minutes), "Teaser" est un des meilleurs albums de guitare électrique de la grande histoire du rock. Cette réédition costaude et mémorable (triple vinyle, double CD live et livret de douze pages) permet de ne pas l'oublier. ★

JEROME SOLIGNY

Album *"Teaser" (UDR)*

Photo DR

RONRIO

"Miracle"

TODD RUNDGREN

Electro-pop Alors qu'une nouvelle génération de groupes cite son chef-d'œuvre "A Wizard A True Star" à tour de bras, le vieux sorcier des sons est de retour avec "Global".

Todd Rundgren est un artiste-clé qui, à l'instar de David Bowie, a toujours aimé jouer au caméléon. À travers ses différentes incarnations, seul ou avec Utopia, la musique de ce natif de Philadelphie est instantanément identifiable grâce à ses accords de septième d'espèce inspirée par Burt Bacharach. Pionnier des musiques électroniques avec son acolyte, l'exilé français Mister Frog Labat, Rundgren s'est même vu adoubé par Daft Punk dans leur film "Electroma" qui utilise son "International Feel" puis, invité par les deux frenchy casqués, lors de leur couronnement aux Grammys. Un nouvel album electro-pop et écolo, une tournée avec Ringo Starr, l'occasion de s'entretenir avec le plus culte des survivants des *satanic seventies* était trop belle.

Amin Dada jouait de l'accordéon

ROCK&FOLK : Quel est le concept de "Global", votre nouvel album ?

Todd Rundgren : Tout a commencé il y a environ trois ans avec le projet Runddans, une collaboration avec deux DJ norvégiens, Emil Nikolaisen et Hans-Peter Lindstrøm. En janvier, j'ai reçu une offre de Cherry Red qui avait déjà sorti "State", mon album précédent. À ce moment-là, la seule chanson que j'avais s'intitulait "Global Nation". Naturellement "Global" est devenu le nom-clé de ce projet. Le concept de l'album correspond à une conscience planétaire, à l'inverse de mes introspections ou de mes analyses sociales qu'on entend souvent dans mes compositions. On n'a qu'une planète, l'on a de la chance d'y vivre et on doit trouver des solutions au-delà des gouvernements et des frontières.

M Frog se souvient

Jean-Yves Labat de Rossi : *"Pendant l'enregistrement d' 'A Wizard A True Star' et de 'M Frog', Todd vivait avec moi dans l'East Village. On carburait au whisky irlandais. Souvent passait au studio une jeune fille marrante. Dès qu'on se baladait ensemble, elle avait la particularité de me déclamer sans arrêt du Baudelaire. Cette nana, c'était Patti Smith ! Lors d'une tournée d'Utopia, un soir, on s'était retrouvés Todd et moi à courir à poil dans les rues du middle west, suite à un pari avec des étudiants."*

R&F : Vous êtes une icône pour de nombreux groupes actuels. De Daft Punk à Tame Impala qui vous a même demandé de remixer son titre "Elephant"...

Todd Rundgren : De nombreux jeunes artistes m'ont poussé à les remixer. Ils me citaient en tant qu'influence et je me suis dit : *Ces types en savent plus sur moi que moi sur eux" (rires).* J'ai alors cherché à en savoir plus sur ce qui se passait dans la musique. "Global" n'est pas "A Wizard A True Star", mais il bénéficie d'une patine moderne.

R&F : Pouvez-vous nous parlez du français M Frog *(Jean-Yves Labat de Rossi)* **dont les bidouillages électroniques ont été la marque de fabrique du son des débuts d'Utopia ?**

Todd Rundgren : On s'est rencontré à travers le studio EMS. M Frog n'était pas un musicien technique, mais il était passionné par les sonorités et leurs manipulations. Dans la première mouture d'Utopia, il a eu l'idée de lancer tout un système de contrôle de sons. Il a fait des choses complètement folles dans sa vie. Il avait appris qu'Idi Amin Dada jouait de l'accordéon. Il avait emprunté ma caméra vidéo portable et avait réussi à entrer en Ouganda. Par la suite, il s'est fait capturer par la police locale et s'est échappé de justesse après avoir passé un bon moment en prison. Par miracle, j'ai pu voir les images d'une fête d'Idi Amin qu'il avait tournées *(rires).*

Une dispute qui n'existait pas

R&F : Le succès de votre tournée avec le Ringo All Starr Band s'explique-t-il par une vague de nostalgie ?

Todd Rundgren : C'est assez drôle. Aux Etats-Unis ce sont plutôt les anciens ainsi que quelques jeunes qui ont découvert les Beatles qui viennent aux concerts. Il n'y a plus de Beatles pour eux, alors ainsi ils peuvent revivre ce qui reste des Beatles. Ce qui est surprenant sont nos concerts en Amérique latine où le public est complètement différent. Ils ont tous moins de 40 ans et sont tous dingues pendant le show, comme si nous étions les One Direction *(rires).* Bizarrement nous ne sommes pas passés en Europe et je ne sais pas quel type de public nous pourrions avoir.

R&F : Avez-vous parlé à Ringo de la controverse que vous aviez eu avec Lennon par presse interposée ?

Todd Rundgren : À l'époque il était ailleurs. En réalité c'était juste les journaux qui essayaient de vendre du papier basé sur une dispute qui n'existait pas vraiment. John et moi en avions parlé au téléphone afin d'enterrer la hache de guerre. Ce ne fut qu'un échange très bref...

R&F : Allez-vous jouer en France ?

Todd Rundgren : Si on me demande, je viendrai. Il faut seulement trouver le bon promoteur qui vous fasse tourner suffisamment dans le pays afin de construire un public. ★

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

Album *"Global" (Esoteric Antenna)*

Photo DR

"Direct, plus punk"

CIRCA WAVES

La pompe à bière britpop est quelque peu tarie ces temps-ci mais livre tout de même un nouveau quartette fringant et liverpudlien. **pop**

Mollement défendus par leur label français qui préfère sans doute se concentrer sur les sorties d'album de Thomas Dutronc ou de Mika — c'est vrai qu'ils ont bien besoin d'un peu de pub, les pauvres — les jeunes Britanniques de Circa Waves connaissent en revanche un début de carrière fulgurant en Angleterre : forts d'un premier album qui tient toutes les promesses de leurs premiers 45 tours et plus encore, enregistré voilà presque un an avec Dan Grech-Marguerat, producteur entre autres de "What Did You Expect From The Vaccines ?", ils viennent de remplir le Shepherd's Bush Empire de Londres (2000 places), point d'orgue d'une tournée anglaise qui affichait complet quasi partout. Entre le South By South West et le Japon, ils avouent déjà des histoires de tournée "*impubliables*" et, en vrai bon groupe qui a le choix, n'honorent même pas d'un regard la petite dizaine de lycéennes qui à 17 heures ouvrent du vin blanc en les attendant devant les grilles de la Flèche d'Or. Blasés ? Pas encore, leurs yeux brillent toujours de contentement quand on les compare aux Strokes, "*un des plus grands groupes de notre époque*" — comparaison à manier avec précaution, ici parfaitement justifiée.

Derrière la crânerie

Mais ce n'est déjà plus le groupe un peu timide qu'on rencontrait il y a quelques mois seulement. *"Nous avons beaucoup plus confiance en nous,* s'enthousiasme Kieran, chanteur/ guitariste qui signe toutes les chansons. *Mais le succès n'est pas arrivé si vite que ça. On essaie tous de percer depuis dix, douze ans..."* D'où ce titre, "Young Chasers" : *"Il s'agit des rêves qu'on a eus, ce qui est un peu ironique parce que maintenant ils se réalisent... et de ne pas savoir ce qu'on deviendra."* Ils ont eu le temps de se poser la question, vivant de petits boulots et alignant les groupes sans lendemain parfois ne serait-ce que pour avoir l'opportunité de jouer. On ne plaisante pas : le bassiste a abordé tous les genres musicaux, jazz, bluegrass et thrash metal compris. Kieran peut en rire : il a lui aussi donné dans le metal quand c'était la mode chez les teenagers. *"Des groupes très sérieux ! Ensuite j'ai cherché des genres musicaux possibles pour quelqu'un qui joue de la guitare moyennement... et j'ai trouvé l'indie où on n'a même pas besoin d'être bon du tout."* Blague à part, *"c'est le genre qui m'attirait le plus, probablement parce que mes parents écoutaient beaucoup les Beatles quand j'étais petit, et ça s'est inscrit dans mon cerveau"*. Autant dire que la barre est haute, surtout que Kieran vient de Liverpool. S'il avoue déjà regretter sa jeunesse même pas encore enfuie (il a moins de trente ans), c'est sans doute aussi qu'il garde bien à l'esprit ce glorieux passé à la fois impossible à égaler et proclamant que tout est possible pour quatre gamins. Les paroles de Kieran ne vont pas faire d'ombre à Kierkegaard, pas plus que "Love Me Do" en fait, mais plusieurs titres témoignent de son obsession pour le temps qui passe : derrière la crânerie, se profile une certaine mélancolie, volontiers planquée, et un goût pour l'absurde pour le coup clairement revendiqué. Voir la pochette, son gamin en maillot de bain qui se jette non pas à l'eau, mais au ciel, et ce nom de groupe qui *"ne veut rien dire : Circa Waves, c'est sorti de nulle part, ce ne sont que deux mots qui ont du sens séparément... Mais après tout, Coldplay, Radiohead, ça signifie quoi ?"* Et Beatles, donc...

Liverpool de luxe

Considéré par le Guinness Book comme *"la capitale mondiale de la pop"*, la ville de Liverpool a généré 56 numéros un britanniques, plus que n'importe quelle autre ville. En plus des Beatles, les plus fameuses pop stars issues de cette ville qui lança la British Invasion sont Elvis Costello, Frankie Goes To Hollywood (qui titra son second album "Liverpool" en 1986), Gerry & The Pacemakers, Echo And The Bunnymen, Frankie Vaughan, Miles Kane, The La's, The Coral, OMD et Billy J Kramer.

Paradis de l'indie

Des groupes, le quatuor en cite à la pelle, Arcade Fire, The Futureheads, leurs amis de Spring King, de Wolf Alice, des Cribs, les Vaccines, également, avec lesquels la comparaison ne tient pas longtemps passé le choix du producteur : *"Même si elle est possible vu ce qu'ils ont fait au début... on ne cherche pas à se rapprocher de Spector, on fait presque l'opposé, direct, dépouillé, plus punk..."* Sur l'album, Kieran reconnaît un faible pour "My Love" et "Talking Out Loud" qui *"partent un peu dans une autre direction, montrent une autre facette : un groupe doit évoluer. Si les Beatles étaient restés les mêmes, ils n'auraient jamais fait 'Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band'..."*. Décidément, on n'échappe pas aux quatre garçons dans le vent. Circa Waves rêve aussi d'Amérique, plus modestement bien sûr. Son passage à Austin, fief notoire de la musique indépendante, n'y est sans doute pas étranger : le groupe envisage les Etats-Unis comme le paradis de l'indie, genre musical et concept auquel il semble diablement tenir après plusieurs mois sur une major. ★

BUSTY

CD *"Young Chasers" (Universal)*

Photo DR

La rumeur se propage

RIDE

Dans la tranquille ville d'Oxford, le quartette de Mark Gardener mélangeait grâce aérienne et bruit assourdissant. Une chance pour ceux qui l'ont raté à la fin des eighties, le groupe a décidé de repartir pour un tour.

PAR CHRISTOPHE BASTERRA

En ce 18 novembre 2014, le soleil inonde les artères de Barcelone. Au détour d'une rue, un gigantesque poster noir recouvre la façade d'un immeuble. Dessus se détachent quatre lettres blanches : *RIDE*. A l'ère de la communication 2.0, suite à une photo publiée par le magazine Time Out Barcelona, la rumeur se propage sur les réseaux sociaux : et si cette affiche annonçait l'improbable retour du quatuor d'Oxford lors de l'édition 2015 du Primavera Sound – *le* rendez-vous printanier des mélomanes épris de la scène indie ? Le lendemain, le groupe confirme la nouvelle : vingt ans après son dernier concert, il se produira en Grande-Bretagne (où les places s'arrachent en quelques minutes), en Europe (dont l'Olympia parisien, le 27 mai) ou aux Etats-Unis. En préambule du communiqué officiel, une citation de David Crosby : "*Ton premier groupe, c'est comme ton premier amour : tu ne peux pas l'oublier ; et jamais tes autres groupes ne te procureront les mêmes sensations…*" Flash-back.

En 1988, Oxford n'a pas encore laissé son empreinte dans l'histoire de la musique britannique — Radiohead s'appelle alors On A Friday, Supergrass cire les bancs de l'école, les Foals sont des nourrissons. Sa réputation, la ville la doit à son Université, la plus ancienne du pays et l'une des plus prestigieuses d'Europe. La Tamise, un centre-ville chargé d'histoire, une certaine douceur de vivre bercent les cent cinquante mille âmes qui y résident. C'est dans ce cadre peu propice aux excès rock'n'roll que Mark Gardener (brun aux lèvres de magnitude 7 sur l'échelle de Jagger) rencontre Andy Bell (blond longiligne dont les pommettes rappellent celles du Bee Gees Robin Gibb). Les deux ados ont à peine la vingtaine, partagent quelques lubies musicales et s'aperçoivent que le premier disque qu'ils ont acheté est un Blondie. Ils s'acoquinent avec Steven Queralt, bassiste mutique de deux ans leur aîné, avec qui Bell joue déjà, dans une formation… reggae, Big Spider Back. Le trio s'adjoint les services d'une boîte à rythmes et s'inspire autant de ses contemporains (les compos lysergiques de Spacemen 3 ou bruitistes de Jesus And Mary Chain, les expérimentations de Sonic Youth) que de glorieux anciens (les *incontournables* Beatles et Stones, Velvet Underground). Lors de l'été 1988, ils enregistrent à l'aide d'un quatre-pistes bricolé une maquette dans la chambre de Queralt. A la rentrée, sur les bancs des beaux-arts de Banbury, Mark et Andy sympathisent avec Laurence *Loz* Colbert, un batteur qu'ils convainquent de se joindre à eux. Ride se met alors à répéter d'arrache-pied et Steven profite de son travail dans un magasin de disques de la chaîne Our Price : il a pour collègue un certain David Newton, qui a créé en 1986 le fanzine Local Support et lance, à la toute fin de l'année 1988, les soirées hebdomadaires du même nom, à la Jericho Tavern. En janvier 1989, ce dernier offre au groupe la possibilité de donner son tout premier concert, juste avant une formation thrash metal d'Oxford. Cadeau empoisonné ? Non : le public réagit avec ferveur, Newton perçoit le potentiel du quatuor. Et devient son manager.

Cathédrale sonique

Dans la Grande-Bretagne de 1989, les hebdomadaires musicaux sont au nombre de trois : Melody Maker, New Musical Express et Sounds. Les deux premiers ont même le pouvoir de monter un groupe en épingle, porter une scène au pinacle. Avant de jeter tout ce beau monde aux orties. Sur la BBC, les émissions spécialisées sont légion et le célèbre John Peel, mais aussi David Jensen ou Janice Long, organisent des sessions très prisées. En avril, Ride enregistre une nouvelle maquette, que Newton envoie aux médias et à quelques labels. Un directeur artistique de WEA montre son intérêt.

Photo Liane Hentcher-DR

Le groupe, lui, rêve de compagnies indépendantes, 4AD ou Creation Records en tête. Ça tombe bien : lorsque le DJ Gary Crowley diffuse sur les ondes une chanson de la démo, il compte parmi ses auditeurs Jim Reid, chanteur de Jesus And Mary Chain, et sa petite amie d'alors, Laurence Verfaillie, qui doit bientôt travailler pour Creation. Elle en alerte immédiatement le mentor, Alan McGee. En à peine six ans, ce dernier a fait de sa structure une référence, après avoir découvert lesdits Jesus And Mary Chain ou The House Of Love, et sauvé des eaux Felt ou My Bloody Valentine. L'homme est du genre à suivre son instinct. Il saute dans un train direction Sheffield pour voir Ride en première partie de The Soup Dragons : il ne lui en faut pas plus pour prendre sa décision. Outre-Manche, le début de l'année 1990 est rythmé par la house music devenue un phénomène grand public, alors que Manchester s'est métamorphosée en *Madchester*, gouvernée par les Happy Mondays et Stone Roses. Ride, de son côté, réalise trois EP en neuf mois (le brelan "Ride", "Play" et "Fall") et, avec des titres tels "Drive Blind", "Chelsea Girl" ou "Like A Daydream", dessine les contours d'une pop rayonnante. Sous un déluge d'effets se cachent des mélodies vaporeuses qui trottent irrésistiblement dans la tête. Entre-temps, le 20 avril, dans un Elysée Montmartre parisien surchauffé, le quatuor vole la vedette au groupe phare de la soirée, The House Of Love. Certains y voient un passage de témoin. A juste titre. Car, réalisé en novembre 1990, l'album "Nowhere" est à l'image de sa pochette : une lame de fond. Entre passions new-wave et obsessions sixties, emmené par le tandem Gardener et Bell — qui se partagent compos et micro — le quatuor bâtit une cathédrale sonique. De rythmiques acrobatiques en guitares étourdissantes ("Vapour Trail"), il érige avec "Dreams Burn Down" la mélancolie en art de vivre. Profitant de l'émergence de quelques groupes ainsi tiraillés entre l'insouciance des années 60 — option côte Ouest américaine — et le spleen idéal d'une faction de la mouvance post-punk des années 70 et 80, les hebdomadaires anglais lancent la scène Shoegazing (*fixer ses chaussures*), en référence à l'attitude scénique de ces jeunes gens. Si l'album "Isn't Anything" de My Bloody Valentine, publié en 1988, en est désigné comme l'acte fondateur, Ride prend vite la tête d'un peloton où se côtoient Lush, The Pale Saints, Slowdive ou Moose.

Son dernier concert

Pendant deux ans, le groupe est sur un nuage. Concerts aux quatre coins de la planète et succès médiatique et public s'enchaînent. Même lorsqu'il s'attelle au légendaire *difficile deuxième album*, le quatuor ne panique pas et offre en mars 1992 un disque aux allures de classique. Sûr de son fait, Gardener a convaincu McGee de sortir en single l'épique "Leave Them All Behind", odyssée mélodique de près de huit minutes. Plus aventureux et éclectique — les morceaux "Chrome Waves" ou "Time Machine", entre autres — Ride excelle également dans l'art de la pop song, à l'instar de "Twisterella", qui fait passer "Just Like Heaven" de The Cure pour du rock expérimental. L'accueil est dithyrambique. Mais les tournées se succèdent et la routine s'installe. Du haut de leurs vingt-trois ou vingt-quatre ans, les quatre garçons font déjà figure de vétérans. D'autant qu'à la fin de l'année 1992, importé des Etats-Unis, le grunge devient une religion, dont le messie se nomme Nirvana. Les médias britanniques se convertissent eux aussi. Avant de se renier : du fond de leur chapeau melon, ils sortent la britpop, mouvement *anglo centré* qui doit renouer avec l'ébullition du Swinging London. Bien vite, Creation se retrouve à nouveau en première ligne : McGee a signé cinq *lads* de Manchester qui écrivent des morceaux

"Nowhere", 1990

"Going Blank Again", 1992

Photo Jan Houghton-DR

shooté les Stones, Yardbirds, Jimi Hendrix et quelques autres. Jon Lord de Deep Purple joue de l'orgue sur le titre "Moonlight Medicine". L'un des singles est une reprise (ratée) de "How Does It Feel To Feel ?" du groupe mod The Creation — oui, celui-là même qui a inspiré le nom de son label à McGee. Des effluves psychédéliques habillent une pop vintage trop calquée pour être inspirée. Mais il y a pire : les relations entre Mark et Andy n'ont cessé de se dégrader — querelles d'ego et désaccords artistiques au programme. Pourtant en début d'année 1995, Ride retourne en studio. Trop tard : Gardener est déjà *ailleurs*. La situation dégénère à tel point que, pendant l'été, le groupe décide de jeter l'éponge, tout en tenant la nouvelle secrète. Le 4 août, il participe à la première édition du festival de Benicàssim. De cette journée, on garde l'image d'un Mark Gardener assis sous le soleil de plomb de la petite cité balnéaire espagnole. Seul. En revanche, on a oublié la prestation en demi-teinte, éclipsée par celle de leurs rivaux The Charlatans. Personne ne le sait, mais Ride vient de livrer son dernier concert... Le groupe annonce officiellement sa séparation en décembre, avant de publier à titre posthume, en mars 1996, a réalisé un projet solo, multiplié les collaborations, avec l'ex-Cocteau Twins Robin Guthrie, les Anglais de Goldrush, les Français de Rinôçérose ou les Américains du Brian Jonestown Massacre. Andy Bell, lui, a formé Hurricane #1, auteur de deux albums dispensables, avant de rejoindre Oasis comme bassiste en 1999, puis de suivre Liam Gallagher au sein de Beady Eye. Mais ces aventures ne sauraient faire oublier l'essentiel. Depuis une décennie, pléthore de formations, américaines entre autres, à l'instar de The Pains Of Being Pure At Heart, The Drums, Beach Fossils, Animal Collective ou Deerhunter, citent Ride comme référence incontournable. Longtemps, on a pourtant cru un retour impossible, même si Bell s'était un jour aventuré à déclarer : *"Ce serait un crime si ces chansons n'étaient plus jamais jouées..."* En 2001, le groupe avait jammé à l'occasion d'un documentaire sur Sonic Youth. Mais cette année-là, il avait aussi refusé de remonter sur scène, pourtant invité par Radiohead pour un concert événement à Oxford. La dissolution de Beady Eye, le succès des rééditions de "Nowhere" (2011) et "Going Blank Again" (2012), la reformation réussie de Slowdive ont

A la recherche de l'innocence perdue

"Carnival of Light", 1994

"Tarantula", 1996

"OX4_The Best Of Ride"

aussi costauds que des hymnes nationaux. Quand Ride rentre au pays, le vent a tourné. Et les mois passés sur la route ont fait naître des dissensions. L'innocence des premières années s'est évaporée. Voici venu l'heure de la *maturité* — le vilain mot... Sous la houlette du prisé John Leckie (Felt, The Stone Roses, The Verve) le quatuor enregistre son troisième album, "Carnival Of Light". La pochette annonce les ambitions : le groupe est immortalisé sur une photo prise au fish-eye par le légendaire Gered Mankowitz — qui a antan

"Tarantula", quatrième album inutile, même pas sauvé par le single "Black Nite Crash". Rideau.

Parcours fulgurant

La suite ? Steven Queralt, fidèle à son image, est d'une absolue discrétion. Loz Colbert joue avec ses concitoyens de Supergrass, puis aux côtés de Gaz Coombes. Il a également rejoint un temps The Jesus And Mary Chain et formé The Animalhouse, avec... Mark Gardener. Ce dernier

sans doute fini par favoriser ce come-back scénique. Et les premiers concerts ne laissent guère de doutes quant à la vision que Mark, Andy, Loz et Steven ont aujourd'hui de leur parcours fulgurant : exception faite de "Black Nite Crash", ils ne jouent que des titres de leurs premiers EP et de leurs deux premiers albums. Comme s'ils étaient lancés dans une quête impossible, à la recherche de l'innocence perdue. ★

En vedette

“Excitant”

THE VACCINES

Toujours auréolé de succès, le groupe londonien a décidé de changer de son et même de pays pour son troisième album. Coup visionnaire ou fausse bonne idée ? Les têtes pensantes du quartette avancent leurs arguments. PAR BASILE FARKAS

Ceux qui se remémorent l’irruption des Vaccines en 2011 ont en tête une histoire simple et belle : jeune groupe, guitares, bons refrains, super chanteur. *Cheers*, les quatre Londoniens se retrouvent numéro 1. La suite est plus complexe. Dès le deuxième album, le plus subtil “Come Of Age” (2012), le quartette évolue, prend du recul. Il faut dire que le chanteur Justin Young connaît alors de sérieux problèmes de voix. En réaction, le groupe compense avec une magnifique solidarité et devient quasiment aussi créatif que les Pixies de “Bossanova”. Succès encore. On savait depuis l’étonnant EP “Melody Calling” (2013) que les Vaccines allaient surprendre encore. Et c’est effectivement ce qui risque de se passer cette année.
Des mois durant, et outre-Atlantique avec ça, les *Vaccins* se sont essayés à la fameuse réinvention. Un phénomène qui frappe souvent les groupes, avec des conséquences pas toujours heureuses. L’option ici choisie rappelle un peu le cas Vampire Weekend, ce groupe new-yorkais un peu pédant qui s’est épanoui dans les délices infinies proposées par la technologie informatique d’aujourd’hui. Les Vaccines donc, avec deux hommes de main américains (Dave Fridmann et le méconnu Cole MGN) sortent un album très ambitieux, où les batteries triturées et les guitares filtrées n’ont plus grand rapport avec le côté Ramones britannique du commencement. Préciser toutefois que dans le processus, Justin Young n’a pas oublié comment écrire de bonnes mélodies. C’est ce dernier, barbe et chemise cow-boy, et l’inventif guitariste Freddie Cowan (frère de Tom, bassiste des Horrors) qui s’en expliquent. Les deux vivent depuis deux ans à New York et ont quelques théories à émettre sur la musique d’aujourd’hui.

Photo DR

ROCK&FOLK : On est dans le cas d'un groupe qui change complètement sa sonorité grâce à la production. C'était votre idée de départ ?
Justin Young : Précédemment nous avions cet ethos très simple : on se branche et on joue. C'était excitant, mais à partir du deuxième disque on s'est senti un peu limités par le procédé. Nous voulions aller de l'avant. Alors nous sommes tombés dans la production, et la modernité. Sans rien s'interdire. On voulait pouvoir faire exactement tout ce qu'on voulait. Du coup les gens qui ont fait le disque avec nous sont devenus membres du groupe à part entière. Tous ensemble, nous ne voulions ne faire qu'un.

R&F : Comment avez-vous procédé ?
Justin Young : On a eu du temps pour essayer des trucs, ce qui est précieux. On a passé un an et demi en tout sur le disque. On a eu le bénéfice du temps, et du recul. On a beaucoup écrit et enregistré tous les quatre. On a pu se perdre un peu en chemin, partir dans de mauvaises directions. Et aussi comprendre ce que les Vaccines signifiaient pour nous. Pour aboutir à la conclusion que le domaine où nous sommes les meilleurs c'est la pop music la plus directe. On a rencontré Dave Fridmann assez vite, et d'autres gens aussi avec qui on n'a finalement pas bossé, puis on s'est ensuite attelés à concevoir une collection de chansons qui fonctionnaient ensemble. Un moment donné on s'est aperçu que ça correspondait bien à son monde alors on a appelé Dave. Et le disque est co-produit aussi par un type nommé Cole MGN, qui vit à Los Angeles. Il a une approche plus moderne, plus conceptuelle.
Freddie Cowan : Un producteur normal n'oserait pas trop ce genre de choses, mais là comme on l'avait intronisé membre du groupe, il disait : *"On efface, on fait ça à la place."*

R&F : Ce qui vous plaît chez Dave Fridmann ?
Freddie Cowan : J'aimais "At War With The Mystics" des Flaming Lips. J'aimais Le premier MGMT qui est incroyable.

Justin Young : "Deserter's Songs" de Mercury Rev. Tame Impala évidemment, même s'il a juste mixé le disque. Sleater-Kinney. Mais surtout il a un son, à chaque fois. Avant même de le rencontrer, on se disait qu'il serait bon avec nous. Il n'a pas seulement ce son givré, froid et agressif, il a aussi un son très beau. Il est très extrême. Et ça nous convient.

R&F : Et Cole MGN ?
Justin Young : Il a notre âge, un ami commun nous a présentés. Il a un groupe appelé Samps, il a bossé avec Beck et gagné deux Grammies, mais aussi produit pas mal de hip hop. Il a un groupe avec sa femme nommé Nite Jewel. Il a aussi été dans Ariel Pink Haunted Graffiti.

R&F : Les deux étaient là ensemble ?
Justin Young : Oui. J'ai passé beaucoup de temps seul avec Cole, au moment de l'écriture. Ensuite Cole est venu de Los Angeles à New York pour rejoindre le groupe, il taillait dans les chansons, inversait des parties, arrangeait un peu, donnait son avis sur les paroles. Mais nous étions tous les six ensemble tout le temps, on prenait les décisions ensemble. On ne voulait pas faire les choses comme un groupe de rock classique : à savoir écrire des chansons, choisir un producteur et les enregistrer. On voulait plutôt procéder avec plus d'étapes. De nos jours les pop songs passent à la moulinette un nombre incalculable de fois avant d'être terminées. On affine, on perfectionne. Donc c'est ce qu'on a fait, on a peaufiné, en bossant dans plusieurs pièces, en améliorant des trucs, mais aussi en simplifiant beaucoup. Avant, j'apportais une compo écrite à la guitare électrique et je la jouais aux autres qui apportaient leur partie. Là c'était très différent. On partait d'un riff, d'un refrain, d'un *hook*, d'une phrase et on construisait la chanson ensemble. Plus vraiment de rapport avec mes petites chansons folk d'avant.

R&F : C'est très produit, mais il n'y a pas beaucoup d'éléments…
Justin Young : On s'est beaucoup inspiré de la radio commerciale.

Photo DR

Si tu écoutes un truc à la radio dans un taxi par exemple, tout ce que tu entends c'est le rythme et la voix comme seul élément mélodique. Mais pour faire ça il faut être sûr de sa mélodie et de sa chanson. Et aussi avoir de l'espace est important. Il y a bien sûr des moments sur le disque où c'est un mur de son, mais aussi des respirations.

La grande quête

R&F : Vous vouliez sonner comment ?
Justin Young : On voulait que ce soit stylé... On voulait que tout sonne comme si on venait d'une autre planète. On voulait être l'antithèse de nos disques précédents. Sur notre précédent, "Come Of Age", on s'était appliqués à avoir le meilleur son possible, la meilleure prise de guitare, le son de batterie impeccable, etc. Là on s'est rebellé contre ça, on ne voulait plus sonner comme un groupe qui vient d'un garage mais comme un groupe qui vient d'une autre planète. Et Dave Fridmann a une certaine expérience en la matière. J'avais en tête un truc assez futuriste. D'où ces sons de batterie bizarres, etc. Si ça se trouve personne ne va s'en apercevoir, mais c'était important pour nous de sonner comme le futur et pas comme un groupe de 1978.
Freddie Cowan : Il y a de la guitare rythmique quelquefois dans le disque. Mais jamais elle ne sonne comme une guitare. On se demande ce qu'est ce son.

R&F : Souvent, les groupes qui se *réinventent* sortent typiquement les synthé. Vous pas vraiment…
Justin Young : Oui, c'est marrant on nous a dit qu'il y avait du synthé, mais en fait il n'y en a qu'un seul sur le disque, qu'on utilise avec parcimonie. L'autre grand truc, c'est de mettre des cordes et des instruments à vent. Ç'aurait été trop facile de mettre des synthés partout pour moderniser, car tout le monde le fait depuis trente ans au moins.
Freddie Cowan : On écoutait beaucoup "Combat Rock" des Clash, un disque qu'on aime beaucoup. Mais on ne s'est pas dit : *"Oh essayons de sonner comme eux"*, mais plutôt :*"Comment essaieraient-ils de sonner aujourd'hui ?"* A nos débuts, on aurait essayé de sonner comme les Clash de l'époque.
Justin Young : Que ferait Buddy Holly aujourd'hui ? Buddy Holly était dangereux et excitant. Il ne referait pas le son fifties...

R&F : Le rock est-il excitant ?
Justin Young : Non ! Ça a beaucoup à voir avec l'approche qu'on en a. Le rock'n'roll opère dans un cadre qui ne me paraît plus intéressant. Si vous regardez comment les gens font de la pop, du R&B, du hip hop ou de la musique électronique, là ça devient intéressant. C'est anarchique, excitant, il n'y a pas de règles. Ça va de l'avant. On ne s'imagine pas un groupe de rock dire : *"OK, on pitche les voix dans les aigus pour faire un truc bizarre."* Il y a trop de règles dans le rock. Les gens qui viennent d'autres styles ont jeté les règles à la poubelle, en matière de production, de style. Même les vêtements dans le rock sont moins intéressants. Par rapport aux grandes pop stars on est moins surpris. Ça reviendra, sûrement.

R&F : Qui sont les génies d'aujourd'hui ?
Justin Young : Kanye West joue avec ses propres règles et c'est incroyable. Je pourrais citer AG Cook et la PC Music. C'est incroyable et tellement bizarre... Je ne sais pas si ça passera le test du temps. Mais c'est intéressant. Et tellement bizarre et unique...

R&F : Vous dites cela mais vous avez une écriture assez classique et vous n'écrivez que des chansons d'amour…
Justin Young : C'est toujours dans mon esprit. C'est la grande quête non ?

R&F : Ou de rupture. Comment ça va depuis "Post Break Up Sex" ?
Justin Young : Je n'ai pas beaucoup évolué. Une des chansons qu'on n'a pas gardées s'appelle "Rebound".

L'Occident est partout

R&F : Justin, comment va votre voix *(celle-ci a lâché après la tournée du premier album et ses excès inhérents. Hémorragie des cordes vocales)* **?**
Justin Young : Ça va. Je n'ai pas eu de problèmes depuis deux ou trois ans. J'ai eu très peur. J'ai cru que cette histoire allait mettre fin à ma carrière et aux Vaccines. C'était frustrant et déprimant. La première fois. J'ai eu une première opération où on m'a dit que tout allait bien se passer. On m'a ordonné du repos, et quelques semaines après ma voix a lâché à nouveau. La dernière fois que j'y suis retourné le mec m'a dit : *"Vous risquez de ne même plus pouvoir parler. Je n'ai jamais opéré trois fois une même personne. Vous avez une constitution faible, c'est de la folie."* Je l'ai supplié de me réopérer et ça s'est bien passé. J'ai pris les choses très au sérieux. On a annulé beaucoup de concerts...

"Comme un groupe qui vient d'une autre planète"

R&F : Vous avez commencé comment ?
Justin Young : On a tous participé à beaucoup de groupes. J'avais 23 ans quand on a commencé les Vaccines et j'ai commencé à faire des concerts vers 12 ou 13 ans... Il y avait des instruments chez moi. Mon père m'a néanmoins acheté une guitare à 50 £. Il m'a montré des accords et je n'y ai pas retouché pendant longtemps. C'était m'exprimer qui me plaisait, apprendre m'intéressait moins. Je n'ai jamais été un grand musicien.
Freddie Cowan : Mes parents jouaient de la guitare. Quand j'ai eu six ans, j'ai pris des leçons. J'ai continué comme ça. Mon frère a commencé la musique parce que mon groupe à l'époque avait besoin d'un bassiste. Il a commencé comme ça. J'ai eu des tonnes de groupes quand j'étais ado.

R&F : Qu'est-ce que c'est un *english graffiti* ?
Justin Young : Ce titre résume mon sentiment sur le monde. Je suis fasciné par le fait qu'on puisse aller n'importe où dans le monde, au Pérou par exemple, où j'ai donc vu un graffiti en anglais. Et c'est un symbole de l'époque où l'on vit. Tout le monde est connecté. L'Occident est partout, si moderne. On peut acheter une canette de Coca partout ou *WhatsApp* ses amis n'importe où. On va dans les mêmes bars, on écoute la même musique, on boit les mêmes bières. On n'aurait jamais pu imaginer être si proches auparavant. Mais il y a une face négative. On est paradoxalement très isolé dans ces réalités construites. Je trouve que c'est plus dur de trouver des amis ou l'amour qu'à l'époque de mes parents. Le disque parle de l'amour perdu dans ce contexte. ★

Album *"English Graffiti" (Columbia/ Sony Music)*

Initiales PC

Lancé à Londres en 2013 par AG Cook, PC Music est un label virtuel de musique électronique dont aucun morceau n'est sorti sur un support physique. Actif sur SoundCloud (et en téléchargement payant depuis novembre 2014), PC Music propose des artistes qui travaillent sous alias avec des noms d'avatars, typique de la cyberculture, tels Kane West, Hannah Diamond ou Princess Bambi. Le concept de Cook ? *"Signer des gens qui normalement ne font pas de musique et les traiter comme s'ils étaient des artistes majeurs."*

“Le chaos et le hasard”

FFS

Fruit de la rencontre entre **Franz Ferdinand** et **Sparks**, ce nouveau projet transatlantique titille à juste titre les fans d’excentricité intelligente. Les frères Mael et Alex Kapranos s’expliquent.

PAR JEROME SOLIGNY

Cela faisait plusieurs années qu’on attendait ce rendez-vous. Pas manqué depuis son annonce à mots couverts, mais différé pour cause d’emplois du temps incompatibles. Il faut dire que pendant que les Ecossais de Franz Ferdinand marquaient la première décennie du nouveau siècle avec leur rock faussement indé, en faisant montre d’un talent et d’une ouverture d’esprit musical assez rares pour ces ex-gamins de la dernière vague en date, les frères Mael de Los Angeles, Sparks pour le grand public — la francisation *les* Sparks est une commodité… — s’adonnaient à leur passion polyphage : créer de l’excentrique avec trois fois rien, gratter de leurs ongles manucurés la surface de la pop pour en extraire de quoi fredonner avec du plomb dans la tête plutôt que dans l’aile. Un luxe auquel les amateurs de leurs albums rocambolesques (de “Lil’ Beethoven” à “The Seduction Of Ingmar Bergman” en passant par “Hello Young Lovers” et “Exotic Creatures Of The Deep” pour les seules années 2000) sont habitués. En 2013, après quarante-deux ans d’activité discographique, le duo a fait très fort en publiant son premier album live, consécration d’une tournée claviers/ voix (et rien d’autre) comme seuls de vrais dingues sont capables d’en entreprendre. “FFS”, enfin disponible, est l’album d’une alliance transgénérationnelle et stylistique fichtrement réussie. Elle faisait encore hausser les sourcils il y a quelques mois. Elle emballe aujourd’hui tous ceux qui ont découvert, en se pinçant, la douzaine de chansons concoctées par six musiciens, esbroufeurs avoués, ravis d’avoir gagné leur pari. En visite à Paris par une douce journée de printemps, Ron, Russell et Alex Kapranos, tirés à quatre épingles (de cravate pour Ron) ont profité de la pénombre de l’étage du Divan du Monde pour évoquer leur pop lumineuse. Et cinglante.

ROCK&FOLK : Or donc, cet album aurait finalement vu le jour à cause d’une rage de dents ?

Alex Kapranos : Ah, effectivement, d’une certaine manière. Le hasard a fait qu’on s’est revus dans la rue, à San Francisco, alors que je cherchais un dentiste. Sans cette molaire cassée, on ne se serait pas rencontrés.

Russell Mael : En vérité, FFS est un projet qu’on avait évoqué il y a longtemps, mais les circonstances ont fait qu’on n’a pas pu le mener à bien avant l’an dernier.

R&F : La chance et le hasard interviennent-ils souvent dans vos carrières respectives ?

Ron Mael : Nous savons à quel point certaines choses semblent inévitables. Et pour les Sparks, ça a commencé dès la sortie de “This Town Ain’t Big Enough For Both Of Us”. Pendant les six premières semaines d’exploitation du single, il n’intéressait aucun média. Et puis il y a une sorte de concours sur une radio londonienne, les auditeurs devaient voter pour une chanson : la nôtre ou “Taxi” de Harry Chapin. Finalement, on a gagné d’un cheveu et c’est devenu le *Single de la semaine* sur Capitol Radio. Notre carrière a alors vraiment décollé.

Alex Kapranos : Je rejoins Ron sur ce sujet, en ce sens que le chaos et le hasard sont effectivement déterminants, ainsi que la manière d’y réagir. En ce qui concerne Franz Ferdinand, je me souviens que lorsqu’on songeait à monter le groupe avec Bob *(Hardy, bassiste du groupe — NdA)*, on cherchait un batteur et on est allés à cette fête. On s’est engueulés avec un type au sujet d’une bouteille de vodka et à un moment, je lui ai demandé si par hasard il ne jouait pas de la batterie, et c’était Nick *(McCarthy, guitariste de Franz Ferdinand).* Bon, OK, il joue très mal de la batterie, mais c’est précisément à ce moment-là que le groupe est né. En fait, je crois qu’on peut amadouer la chance.

Photo David Edwards-DR

R&F : On a cru comprendre qu'un des premiers apports de Ron à FFS était "Collaborations Don't Work". Ça ne manque pas d'ironie. Etait-ce une manière de prendre la température, de prêcher le faux pour savoir le vrai ?
Ron Mael : Il y a du vrai... Avec "Collaborations Don't Work", j'allais droit au but. Soit tout s'effondrait, soit ça nous permettait de nous élancer. Nous connaissions la sensibilité de Franz Ferdinand et il est exact que cette chanson nous a permis de vérifier que nous étions sur la même longueur d'onde.

R&F : Cette volonté affichée de partager quelque chose dans un univers pop-rock particulièrement égoïste, n'est-ce pas une forme de provocation ?
Alex Kapranos : Certainement, mais lorsque l'alchimie fonctionne, le résultat peut être formidable. Je songe notamment à Iggy Pop avec David Bowie. L'aspect challenge est très excitant. Lorsque Nick et moi avons reçu ce premier titre de Ron, nous en avons bien sûr apprécié l'humour en nous demandant si nous allions être à la hauteur, et nous avons ajouté notre partie à la chanson : nous avons, en quelque sorte, *défié le défi* et ainsi de suite.

Chaos artistique

R&F : Au-delà de l'aspect purement musical, une des difficultés, pour Franz Ferdinand, a certainement été de se frotter, sur le plan créatif, à l'humour des Sparks qui, au-delà de son côté abrasif, est très spécifique. Sans être le plus sombre, Franz Ferdinand n'est pas non plus un groupe comique. Comment avez-vous appréhendé cet aspect de la collaboration ?
Ron Mael : Paradoxalement, cette unité de ton, nous l'avons trouvée dès notre première rencontre, il y a plus de dix ans. Nous savions que ça collerait sur ce plan. Nos interrogations éventuelles portaient davantage sur l'aspect musical. Mais c'est vrai que la réussite du mariage de nos deux spécificités est bluffante.

R&F : Comment avez-vous procédé pour les textes ?
Alex Kapranos : Il n'y avait pas vraiment de règles. Parfois, les uns ou les autres apportaient des textes très avancés et d'autres ont été écrits ensemble.

R&F : Avez-vous craint, à un moment, que FFS sonne trop comme un des deux groupes ?
Alex Kapranos : Nous tenions à trouver un son propre. Il était hors de question que ça sonne comme les Sparks accompagnés par Franz Ferdinand ou le contraire. Lorsque après avoir écrit plusieurs chansons, on s'est retrouvés à Los Angeles afin de parler du choix d'un producteur, on a évoqué la possibilité d'en prendre un qui mettrait en exergue l'aspect classique des deux groupes : Tony Visconti ou Giorgio Moroder côté Sparks, ou bien Rich Costey ou Tore Johansson pour Franz Ferdinand. Mais il nous est vite apparu qu'au lieu de regarder en arrière, il était préférable qu'on se tourne vers l'avenir, qu'on anticipe et évite ainsi toute allusion à nos fonds de catalogue.

R&F : Alex, Franz Ferdinand a déjà publié quatre albums et les Sparks, plus d'une vingtaine. Ils y ont exploré de nombreux styles en se nourrissant de leurs composantes les plus saillantes. Qu'est-ce que ça vous inspire ?
Alex Kapranos : Enormément de respect. Le fait que ce groupe ait à ce point repoussé les frontières de la musique contribue à faire de lui un exemple. Cette envie de défricher de nouveaux territoires musicaux caractérise nos deux formations et également FFS.
Russell Mael : C'est souvent d'une sorte de chaos artistique, d'une sorte de mise en danger que jaillissent les plus belles choses.

R&F : Vous l'avez d'ailleurs récemment prouvé avec votre tournée Two Hands, One Mouth…
Ron Mael : Ne m'en parlez pas *(rires)*. C'était assez effrayant, mais nous sommes convaincus que ce qui fait peur ne peut pas être totalement mauvais.

Photo David Edwards-DR

R&F : En vérité, Ron et Russell n'étaient pas que deux sur scène : ils étaient accompagnés d'un tas de bonnes chansons…
Ron Mael : Ah merci, vraiment *(rires)*.
Alex Kapranos : Etre capable de se mettre à nu de la sorte a certainement inspiré FFS : au lieu de réfléchir à un projet très élaboré, ou d'imaginer un concept-album, nous avons privilégié une approche naturelle.
Ron Mael : Honnêtement, on ne savait même pas que "FFS" deviendrait un album entier. Ç'aurait pu être un single ou un EP, on a laissé le projet se développer naturellement.
Russell Mael : De même qu'on ignorait qu'un album entier allait naître de tout ça, on ne savait pas que la scène allait être le prolongement logique du projet.

R&F : Au bout du compte, il y a fort à parier que cette diversion aura une influence positive sur vos carrières respectives. La fraîcheur de FFS va vous revigorer en quelque sorte…
Ron Mael : C'est tout à fait exact.
Alex Kapranos : Les collaborations sont souvent bénéfiques car elles aident à définir ensuite de nouvelles perspectives.

"Sparks et Franz Ferdinand ont toujours eu le souci du détail"

R&F : Que pensez-vous de la dépréciation dont souffre la production artistique. Comment continuer à estimer une chose dont la plupart des gens nient la valeur ?
Ron Mael : La seule solution, pour nous, c'est de ne pas y penser. On se met des sortes d'œillères et on continue de créer. Sinon, c'est la dépression assurée. Il ne faut surtout pas se laisser affecter par ça. On aimerait que ce soit différent. On se rassure en se disant que cette gratuité de la musique permet au moins à davantage de gens de découvrir notre travail, mais si on y songe trop, c'est la fin de tout.
Alex Kapranos : En ce qui concerne le téléchargement illégal, il faut également se méfier des jugements trop hâtifs. Si un gamin vole des bonbons, ça ne signifie pas pour autant que les bonbons n'ont pas d'importance pour lui, au contraire… Et lorsqu'on crée, au bout du compte, c'est toujours en espérant toucher le plus grand nombre.
Ron Mael : Je suis assez démodé pour avoir la naïveté de penser qu'on peut réussir à fédérer des gens autour d'un projet global. Rendre l'ensemble d'un album excitant peut les empêcher d'avoir envie de picorer une chanson par-ci par-là. "FFS" n'est pas un concept-album, mais il résulte toutefois d'une réflexion. En l'occurrence, il s'agit d'un disque entier, c'est bien parce que nous considérons que pour en saisir toutes les nuances, il est nécessaire de l'appréhender dans sa totalité. On ne veut rien imposer, mais le fait est que "FFS" est un tout.
Russell Mael : Pour en apprécier la teneur, il faut voler tous les titres *(rires)*.

R&F : Une version vinyle s'impose, non ?
Alex Kapranos : Oh, absolument, c'est prévu. Nous avons la chance que Domino, notre label, attache de l'importance à tout ça, à la manière de présenter les choses.

R&F : Le retour du vinyle, de moins en moins anecdotique, est bien la preuve qu'un bel objet peut continuer de séduire…
Alex Kapranos : Oui et c'est d'ailleurs une autre chose que nous avons en commun. Sparks et Franz Ferdinand ont toujours eu le souci du détail et l'envie de proposer leur travail de la meilleure façon possible.

R&F : Sur scène, nous allons donc entendre, en plus des morceaux de FFS, quelques extraits de vos catalogues respectifs…
Russell Mael : Absolument, l'album "FFS" prime, mais nous avons rapidement eu le sentiment qu'il pouvait être intéressant de voir ce que chacun des groupes pouvait apporter au répertoire de l'autre.
Alex Kapranos : FFS ayant un son propre, ça nous donne un peu l'illusion de reprendre nos propres chansons. C'est très excitant…

R&F : La question sera désormais de savoir si la ville va être *assez grande pour vous six…*
Alex Kapranos, Ron Mael, Russell Mael : On va redire ça sur scène et on précisera que ça vient de vous *(rires)*. ★

Album *"FFS" (Domino)*

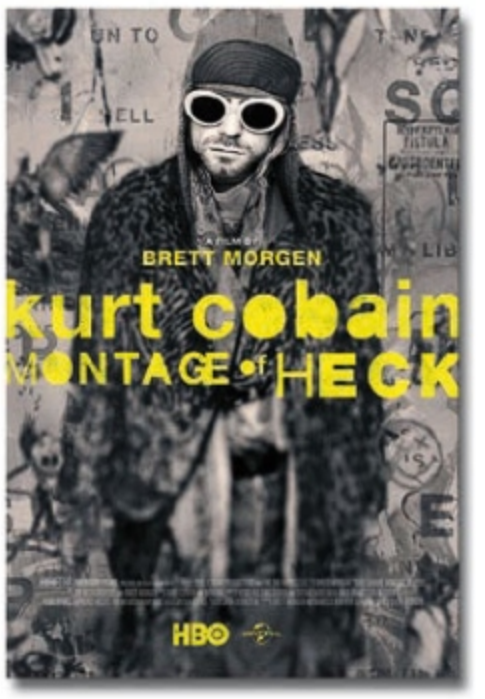
“Pas le même”

KURT METRAGE

Avec à sa disposition quantité d’archives inédites, le réalisateur **Brett Morgen** a tenté de s’immiscer dans la psyché tourmentée du chanteur de Nirvana sur le troublant documentaire “Montage Of Heck”.

PAR JONATHAN HUME

Glorifier les morts, dresser des monuments à leur mémoire, écrire leur légende, leur dédier des chants, de sorte que jamais ils ne soient oubliés. Ces pratiques, dont l’origine remonte aux rituels ancestraux, trouvent dans l’histoire du rock’n’roll un écho des plus prégnants. Depuis sa création, le rock compte ses morts. Nombreux, parfois jeunes. Parmi eux, le fameux club des 27. Robert Johnson, Brian Jones, Hendrix, Joplin, Morrison et Kurt Cobain. Leader de Nirvana. Il se tire une balle dans la tête le 5 avril 1994 et laisse planer son fantôme au-dessus des nineties, qui ne s’en relèveront pas. Cette tête, si pleine d’un génie qu’elle n’avait plus la force de contenir, c’est le cœur de “Montage Of Heck”, documentaire de plus de deux heures qui nous entraîne dans l’esprit tourmenté de Kurt, filant en spirale vers son abrupte fin. Si en plus de vingt ans, le mythe construit autour du musicien a comme toujours engendré son lot de rumeurs, contrevérités et fantasmes, “Montage Of Heck” entend livrer sur le sujet un regard neuf et sans fausse pudeur. Entre interventions de son entourage proche (la famille Cobain, sa première petite amie, Krist Novoselic, Courtney Love), images d’archives inédites et créations visuelles agissant comme des extensions animées de documents et d’œuvres personnelles de Kurt, jamais nous n’avons été aussi proches de cette figure tragique du rock. Mettant parfois le spectateur dans une position presque gênante de voyeurisme, mais lui permettant également de regarder par-dessus son épaule lorsqu’il tentait par exemple de trouver un nom à son groupe de punk rock, “Montage Of Heck” joue cartes sur table et ne laissera place au silence que lorsque s’afficheront en lettres blanches sur l’écran noir les circonstances de la mort du héros. Une telle expérience, à même de chambouler nos certitudes sur Kurt Cobain, a forcément eu un impact puissant sur son créateur, le charismatique Brett Morgen. A la veille d’une projection exceptionnelle dans une sélection de salles de cinéma françaises, il revient pour nous sur la genèse du projet, l’investissement inestimable de Frances Bean Cobain, l’absence notable de Dave Grohl et la relation toute particulière qu’il a développée avec Kurt.



ROCK&FOLK : Quelle était votre relation avec Kurt Cobain et son œuvre avant de tourner “Montage Of Heck” ?
Brett Morgen : J’étais un fan lambda. J’avais eu la chance de voir le groupe deux fois sur scène. Une fois à la cafétéria de mon lycée pour une centaine de personnes en 1990 et trois ans plus tard, le 30 décembre, lors de sa célèbre performance au LA Forum. Cela dit, je n’ai pas contacté la famille de Kurt pour faire un documentaire, ils sont venus vers moi.

R&F : Ils voulaient qu’un réalisateur se penche sur le sujet ?
Brett Morgen : C’est Courtney Love qui, au début de l’année 2007, m’a proposé de faire un film sur Kurt.

R&F : C’est vrai que le film le présente comme un artiste très complet. Il peint, il écrit de la poésie, il s’enregistre en train de parler, il crée des mondes sur bande magnétique…
Brett Morgen : Kurt communiquait via les médiums dont il disposait. Il était très talentueux dans tous les domaines qu’il approchait. Malheureusement il se sentait souvent mal à l’aise en interviews. Le Kurt Cobain que l’on découvre lors d’entretiens médiatiques n’est pas le même que celui qui existait hors du regard du public. Je me suis donc appuyé sur tout ce qu’il a pu produire artistiquement pour monter ce film, car son art contient sa forme d’expression la plus honnête. Rien à voir avec ce qu’il laissait transparaître en interview. C’est dans l’accumulation des œuvres de Kurt que se trouve l’histoire de sa vie.

R&F : On est également submergés par les listes qu’il dressait à longueur de temps. Il y classait tout, de ses groupes favoris à la manière dont il concevait la vie. Pensez-vous que ces listes soient la clé de la psyché de Cobain ?
Brett Morgen : Je ne pense pas qu’on puisse affirmer que la musique est plus révélatrice que ses notes personnelles ou ses œuvres picturales. Je pense que tout ça forme un ensemble qu’il faut apprécier avec un certain recul. Nirvana n’est qu’un des modes d’expression de Kurt. Mais c’est néanmoins celui dans lequel il s’est le plus investi. Dès 1988, il s’est mis à passer beaucoup plus de temps à écrire des chansons qu’à dessiner.

Photo Frank W Ockenfels-DR

Brett Morgen, le réalisateur

Courtney Love, l'épouse

"Kurt n'aimait pas qu'on lui dise ce qu'il devait faire"

R&F : Vous parliez de Kurt en interview il y a quelques instants. Il semblait beaucoup plus avenant lors des premiers échanges avec les médias qu'à la fin de Nirvana…
Brett Morgen : Oui, à ses débuts il courtisait la presse. Il était joueur et charmant. Il était souvent sarcastique mais aussi beaucoup plus ouvert et détendu. La suite c'est ce qui vient après "Nevermind". Ma théorie sur le changement dans sa personnalité est qu'avant "Nevermind", il poursuivait sa carrière et voulait devenir un musicien à succès. Il s'investissait pour son art. Mais lorsque la reconnaissance du public est arrivée, je crois que c'est devenu un job, pour lui.

R&F : Alors que le film ne fait aucun mystère sur le fait que Kurt était assez réfractaire à toute forme de routine et de hiérarchie…
Brett Morgen : Il n'a pas supporté que quelqu'un lui dise soudain : *"Tu as trois interviews entre 15 heures et 16 heures."* Kurt n'aimait pas qu'on lui dise ce qu'il devait faire. Il n'aimait pas ranger sa chambre… Donc je pense que tout lui a rapidement semblé faux et inintéressant. Pourtant, et c'est ce qui fait sa complexité, si personne n'avait souhaité l'interviewer il aurait très vite pété un plomb. Il aurait harcelé son manager toutes les deux minutes au téléphone pour qu'il décroche un entretien ou une couverture.

R&F : Le film est partagé en deux parties. Après une heure assez dense, la suite est principalement composée de vidéos tournées par le couple Cobain/ Love. On entre dans son intimité, et le rythme change totalement…
Brett Morgen : C'est le but. L'ensemble a été pensé pour que la première moitié du film soit une mise en place pour la seconde. Durant la première heure on assiste à la construction de cette personnalité, et ensuite on la lâche en liberté. On n'est plus dans l'analyse. Donc tout ce à quoi vous avez assisté en premier lieu est censé devenir un outil pour appréhender ce qui vient ensuite. Il y a des éléments qui se répondent. Lorsqu'au début, Kim, ancienne petite amie de Kurt, affirme qu'il voulait un père et une mère mais qu'il saccageait tout, qu'il était rebelle envers les choses qu'il désirait, eh bien cette affirmation peut également s'appliquer à sa réaction face à la célébrité beaucoup plus tard dans le film. Tout ce qui est dit dans la première moitié résonne dans la seconde. C'est pourquoi j'ai choisi de laisser le spectateur interpréter les images de la deuxième heure à sa manière, sans y ajouter d'analyse.

R&F : Autre sujet d'étonnement : l'absence de Dave Grohl du montage final. Vous vous êtes déjà expliqué sur la question, arguant que vous aviez effectivement réalisé une interview de Dave Grohl mais que celle-ci n'avait pas été terminée à temps pour apparaître dans le film. Mais ça, c'était en janvier dernier, pour le festival de Sundance. Entre-temps vous avez laissez entendre que vous espériez qu'un nouveau montage puisse voir le jour avant la sortie du film, afin de pouvoir y intégrer Dave Grohl. Où en est-on sur ce sujet ?
Brett Morgen *(le ton change et Brett Morgen se raidit)* **:** Eh bien, ce sujet est clos. Vous avez vu le film dans sa version finale.

R&F : Ce qui signifie que l'entretien que vous avez conduit avec Dave Grohl…
Brett Morgen : … ne sera pas visible.

Don et Jenny Cobain, le père et la belle-mère

Kimberley Cobain, la sœur

Krist Novoselic, le bassiste

R&F : Quelle a été la nature de l'investissement de la fille de Kurt, Frances Bean Cobain ? Elle apparaît comme productrice exécutive au générique…

Brett Morgen : Sans Frances Bean, le film n'existerait pas. C'est elle qui a rendu tous les entretiens possibles. Lorsqu'on a appelé Don Cobain, sa première question fut : *"Est-ce que Frances est au courant ?"* Ça a été pareil avec chaque intervenant. Les gens ont tous été beaucoup plus coopératifs dès lors qu'ils ont su que Frances était investie dans le projet. On ne s'est pas beaucoup parlé parce qu'on était sur la même longueur d'onde concernant l'orientation du film. On voulait produire quelque chose d'honnête, que ça ne devienne pas *"Le mythe de Kurt Cobain"*. Ce qui l'intéressait c'était de dresser le portrait le plus objectif possible de son père. Frances est également une artiste, elle a donc été très respectueuse de mon travail et du fait que ce n'était pas son film à elle.

Frances Bean a grandi

R&F : Cette plongée de plusieurs années dans l'esprit de Kurt Cobain a-t-elle affecté votre vision de lui ?

Brett Morgen : Bien sûr. Tu sais, ces dernières années, Kurt a été au centre de ma vie professionnelle. J'ai travaillé sur ce film quasiment sept jours sur sept pendant en moyenne six à sept heures par jour. Avant de réaliser ce film, je ne pensais pas tant que ça à lui. Donc oui, mes sentiments vis-à-vis de Kurt ont énormément changé tout au long du processus créatif. Au départ je ne pensais au sujet que de manière superficielle, j'étais conditionné par la manière dont il était présenté au public à cette époque. Et puis je n'étais pas un fan obsessif, je ne lisais pas toutes ses interviews. Je n'avais pas une compréhension très approfondie du personnage. Je suis donc arrivé sur ce projet avec des connaissances limitées et je me suis senti investi petit à petit jusqu'à un point où tout ceci est devenu très, très personnel. J'ai passé une grande partie de ma carrière à parler d'hommes plus vieux, qui se sont révélés après avoir atteint la trentaine, voire bien plus. J'ai parlé de rock stars blanches de soixante-dix ans. Tu vois le genre ? Avec Kurt, je parlais enfin de quelqu'un de ma génération. Quelqu'un à qui je pouvais m'identifier non seulement de manière universelle mais avec qui je pouvais également me replacer dans un contexte. Nous avions les mêmes influences culturelles et des trajectoires de vie très similaires. A certains moments, j'ai ressenti une très profonde connexion avec Kurt. De plus, lorsque j'ai rencontré Frances Bean Cobain en 2007, elle avait 13 ans. Puis elle a grandi et quand la production a véritablement commencé, elle avait grandi et j'ai eu l'occasion de passer un peu de temps avec elle. En tant que père moi-même, après avoir eu l'opportunité de comprendre un peu la relation que Frances entretenait avec Kurt, de voir les choses de son point de vue, je suis parvenu à un point où je faisais ce film pour elle. Je voulais lui offrir le temps qu'elle n'avait jamais passé avec son père, car elle ne s'en souvient pas. On peut comprendre qu'à 20 ans, cette jeune femme n'ait aucune envie de passer le plus clair de son temps à déterrer les archives de la vie de son père. Ça a donc été mon rôle de le faire. Le soir de Noël 2013, j'ai reçu un sms de Courtney Love me souhaitant de joyeuses fêtes et demandant où j'en étais dans le montage du film. Et je lui ai répondu en une ligne qui disait simplement : *"A présent je fais le film pour Frances."* J'avais le sentiment que si elle aimait le film, si elle y trouvait ce qu'elle cherchait, alors le public pourrait vivre la même expérience. ★

Documentaire "Montage Of Heck"

Révélations

BURGERAMA

Non content d'avoir réintroduit l'usage de la cassette audio, le label californien Burger Records tient également un festival dont la quatrième édition accueillait la crème du rock souterrain actuel. Immersion.

PAR JONATHAN WITT - PHOTOS TIGER

Le festival Burgerama, organisé par Burger Records, en est déjà à sa quatrième édition et a su se faire remarquer, ces dernières années, par une affiche extraordinaire. Mais le rêve californien se mérite : le voyage est long pour apercevoir les palmiers de la paisible Santa Ana, au sud-est de Los Angeles. C'est finalement au détour d'une rue située en plein centre d'un complexe de bâtiments modernes cernés par de vertes pelouses bien tondues, que l'on aperçoit l'entrée du festival, signalée par plusieurs grappes de ballons multicolores.
La première chose qui frappe ici, outre le brûlant soleil, c'est une atmosphère bon enfant, idyllique. Les festivaliers sont jeunes et beaux. Les filles ont les cheveux blonds (ou teints en bleu *sirène*) et portent des tenues pour le moins légères. Certains sont grimés, comme ce type déguisé en robot qui deviendra une sorte de mascotte. Une odeur d'herbe flotte dans l'air, mais un service de sécurité du genre samoan patibulaire veille à ce que les mineurs ne pénètrent pas dans les *beer gardens*. Burgerama propose trois scènes de taille croissante, deux à l'Observatory, véritable Mecque du garage rock californien, et la plus grande à l'extérieur. Quatre-vingt-six groupes sont programmés sur deux jours. Une affiche gargantuesque qui limite certains concerts à une demi-heure chrono. L'expérience est harassante, mais carrément jouissive.

Le samedi après-midi a été marqué par la classe branleuse de l'un des favoris du public : **Together Pangea**, qui aligne des titres terriblement accrocheurs comme "Badillac", emmenée par la basse bondissante de Danny Bengston, et l'immortelle "Too Drunk To Cum". Juste après, les efficaces mais peu fédérateurs **Bass Drum Of Death** n'obtiennent pas les mêmes acclamations... Au contraire de la Bordelaise **Soko** qui livre, dans la fournaise de la petite Constellation Room, une prestation épatante. Proprement déchaînée, Soko enlève le haut sur "I Thought I Was An Alien", enjoignant les filles du public déjà montées sur scène à faire de même (certaines s'exécutent). Après avoir remis sa marinière, elle achève un set à la fois post-punk et sautillant sur l'excellente "Who Wears The Pants ?". Le lendemain, le rappeur Travi$ Scott fait faux bond. Qu'importe, **King Khan** et **BBQ** relèvent le gant avec un concert festif, brutal et débridé. Le premier porte fièrement un slip en cuir clouté, un masque, une perruque blonde et une cape dorée, le second étant à peine plus sobre. Entre divagations hilarantes et d'irrésistibles capsules garage rock comme "Kiss My Sister's Fist", ils égaient sans peine l'après-midi. On retrouvera d'ailleurs King Khan, passablement éméché, en train de mimer quelques scènes explicites avec une poupée gonflable blonde pendant le set de **Shannon And The Clams**. L'ambiance est moins détendue pour **White Fence**, qui donne une prestation plutôt molle, coupée net pour avoir dépassé le temps imparti. Une mésaventure qui épargne les très enthousiasmants **Twin Peaks**. Nos chers morveux affolent le public grâce à un concert à la folle énergie, propulsé par la frappe colossale de leur batteur joufflu et une belle palanquée de tubes, dont la très Pixies "Boomers". Pas de doute, ces gamins sont déjà

Twin Peaks

King Khan

The Black Lips

grands. On aura également apprécié la soul chic de **Curtis Harding** (avec un trompettiste, s'il vous plaît) ainsi que la prestation assourdissante des **Meatbodies** de Chad Ubovich, l'un des groupes les plus impressionnants du panel. Enfin, **Jacco Gardner** s'est fait pousser les cheveux mais demeure toujours aussi timide. Cela ne gêne pas les festivaliers qui se bousculent pour goûter les nouvelles et exquises chansons d' "Hypnophobia" dont les arrangements complexes sont parfaitement reproduits par le petit génie néerlandais (au synthé Korg) et ses accompagnateurs d'élite.

Têtes d'affiche

Sous le ciel bleu du samedi, les **Gang Of Four** — même si Andy Gill est le seul membre d'origine présent — parviennent toujours à recréer le son martial et tendu de la définitive "Damaged Goods". Un peu plus tard, à l'Observatory, on assiste à un spectacle fascinant : le légendaire **Roky Erickson**, qui a désormais l'air d'un vieil ermite barbu, est accompagné de musiciens ressemblant à des requins de studio, techniquement impeccables mais dénués d'âme. L'ancien 13th Floor Elevators se tient au centre de la scène, la mine hébétée, joignant ses grosses paluches sur sa guitare, gratouillant à l'occasion, et hurlant d'une voix chevrotante ses morceaux les plus emblématiques tels "Two Headed Dogs" et bien sûr "You're Gonna Miss Me". Pour faire patienter la foule massée dehors, un gonze en caleçon blanc piaille "Jet Boy, Jet Girl", la version britonne de "Ça Plane Pour Moi", sur la grande scène tandis qu'un bonhomme gonflable au sexe proéminent rebondit dans la fosse. C'est dans ce contexte potache que **FIDLAR** entre en piste, balançant d'entrée ses tubes ("Cheap Beer", "No Waves"), tous repris en chœur, pour se concentrer ensuite sur d'inédites et lourdes compositions, presque stoner. Pas facile de prendre la suite pour **Weezer**, mais l'accueil est triomphal : tout le monde s'époumone sur "Island In The Sun" et surtout "Say It Ain't So", véritable instant de communion générationnelle. Le lendemain, on découvre la nouvelle formation de **Thee Oh Sees**, laquelle comporte désormais deux batteurs qui cognent en cadence. Voilà qui rend le son du groupe encore plus violent, dur, impitoyable. John Dwyer réalise une performance totale : il ferraille sans faiblir, glaviote, hulule et passe parfois aux claviers. Dans la fosse, c'est la parade des *crowd surfers*. Après ce déluge sonore, une très rare apparition de **Witch** garde les festivaliers sous tension. On y retrouve, à la six-cordes plombée et au chant nasillard, un King Tuff assouvissant ses penchants pour l'occultisme et Black Sabbath, quand Jay Mascis (gourou de Dinosaur Jr) pilonne les fûts avec un style plutôt délié. Le boogie terminal de "Seer" lamine consciencieusement l'audience, sans échappatoire possible. Au coucher du soleil, les **Black Lips** semblent inhabituellement en place mais déraillent quand il le faut pour l'inusable "O Katrina". King Khan s'invite à leurs côtés, toujours affublé de sa poupée gonflable, et les autres en profitent pour rameuter BBQ afin de brailler tous ensemble "Bow Down And Die" et finir sur la chaotique "Bad Kids" avec fumigènes et confettis, mais sans invasion scénique. La soirée est conclue par un **Ty Segall Band** en très grande forme. Dès le début du concert, l'enfant chéri de Laguna Beach fait monter tous ses amis sur scène, notamment Lee Rickard, cofondateur de Burger Records, qu'il remercie en disant qu' *"il a assisté à son tout premier concert, quand il avait seize ans"*. La suite du set est incroyablement frénétique, avec de monstrueuses "Feel" et "The Faker" et une stupéfiante reprise de "Moonage Daydream" (qui déclenche, bizarrement, un gigantesque *circle pit*). Puis Ty offre un rappel d'anthologie : il joue *trois* fois "Paranoid" de Black Sabbath avant de courir sauter dans un public extatique, laissant ses camarades achever seuls la chanson.

Roky Erickson

Espoirs

Les révélations seront nombreuses. Citons pour commencer les **Mystic Braves**, excellent gang chicano aux lunettes noires qui pratique un *beach goth* nonchalant, avec un orgue très sixties, parfait pour la torpeur de l'après-midi. Dans le même courant, la country surf débraillée

Soko

Soko épatante dans la fournaise

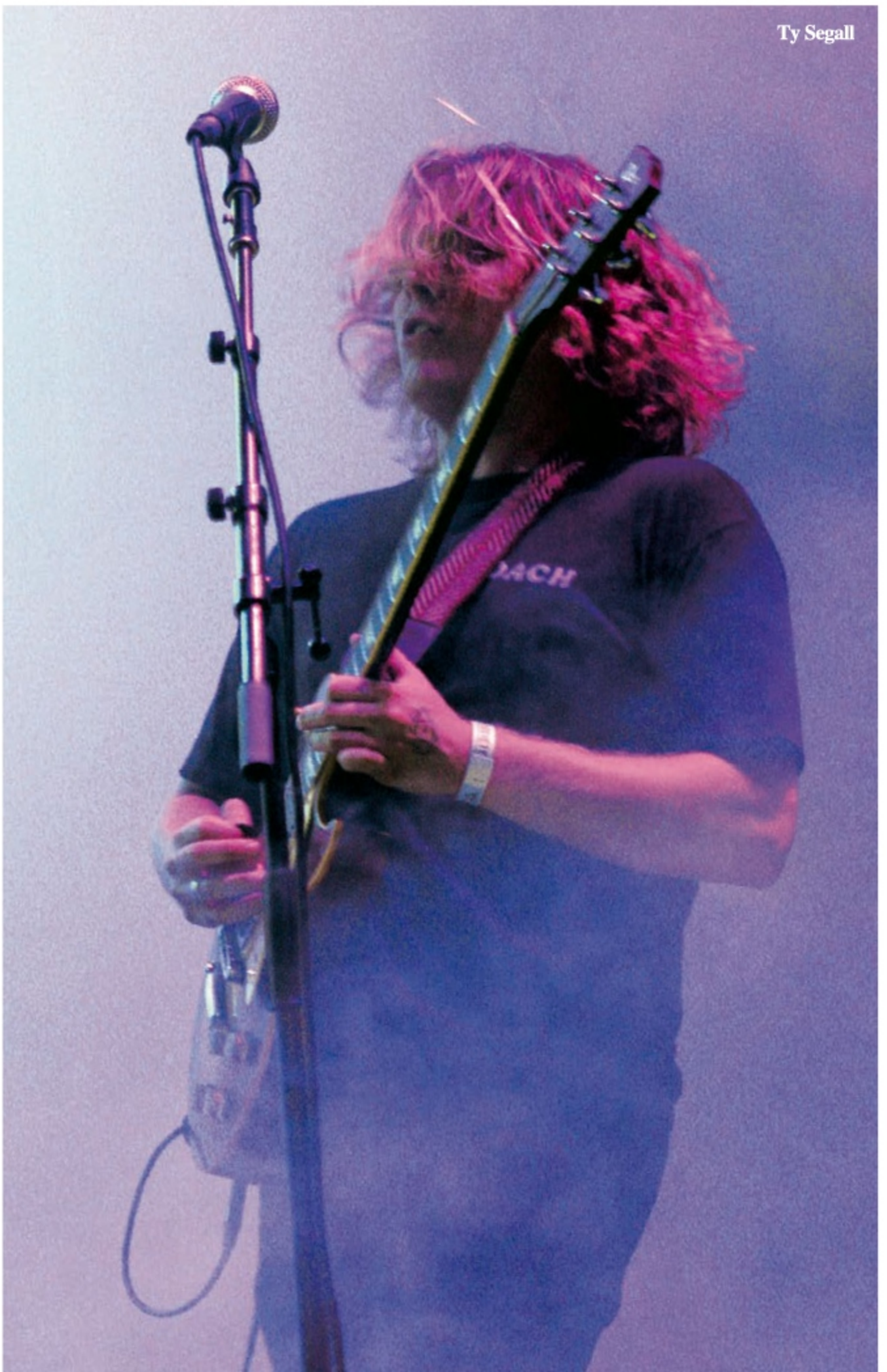
des chevelus de **The Abigails** est également sympathique. Plus virulent, le trio punk **Melted**, venu de la ville voisine d'Anaheim, a visuellement du chien (guitariste à mèche, bassiste mexicain, bûcheron barbu à la batterie) et leur "25 Years" est un vrai petit hymne, provoquant nombre de plongeons dans la petite fosse de la Constellation Room. Par ailleurs, si le style syncopé et déstructuré de **The Garden**, duo de jumeaux très appréciés des groupies, ne nous a pas trop ému, ce n'est pas le cas du Canadien **Michael Rault**. Ce gamin à fine moustache possède une écriture pop d'une classe inouïe, entre Beatles et T Rex ("Suckcess"). Plus austères, les kraut rockers de **Froth** séduisent par leurs harmonies rêveuses dissimulées dans un cadre rigoureux, métronomique. Même chose pour les fabuleux **Cosmonauts** qui alternent passages lancinants, hypnotiques, et savantes montées de sève ("What Me Worry"). Pour continuer dans le psychédélisme, on se doit de mentionner les blonds dégingandés des **Tomorrows Tulips**, clones de Kurt Cobain spécialisés dans les ballades douces, catatoniques, comme avec la suprêmement envoûtante "Flowers On The Wall". Plus globalement, le groupe de filles semble être la grande tendance de l'année. On a ainsi été secoué par les **Coathangers**, trio sombre, rêche et abrasif. Plus émoustillant, **Bleached** est mené par deux sœurs plutôt sexy, Jennifer (chant, jupe verte, décolleté plongeant) et Jessica (guitare Les Paul, cheveux turquoise), et convainc dans un genre plus acidulé mais toujours grésillant. Moins rodé, l'immaculé trio **Cherry Glazerr** de la scintillante blondinette Clementine Creevy a un petit côté grunge. Une certaine hype l'entoure déjà, tout comme les très jeunes et coquettes madrilènes de **Hinds**. Malgré une entame catastrophique et trois faux départs, ces dernières gardent le sourire et montent en puissance, terminant sur une brouillonne mais charmante reprise de "Davey Crockett" (Thee Headcoatees). On a aussi remarqué les douze-cordes doucereuses de **Sarah Bethe Nelson**, la lumineuse simplicité et l'humour ("Sailor Moon") de **Peach Kelli Pop**, le son désertique des **Death Valley Girls** et la présence scénique de la pimpante Melissa Brooks qui se dandine en minirobe rose fluo à la tête des **Aquadolls**. Pour être complets, mentionnons également les latinos fifties de **Pizza Time**, la furie anarchiste et rigolote des punks de **White Fang**, le débonnaire et dylanien **John Wesley Coleman**, les transes thaïlandaises de **Dengue Fever** et bien sûr le lunaire **Gap Dream** *alias* Gabe Fulvimar, lequel a clôturé le dimanche soir en sculptant une gigantesque masse sonore synthétique accompagné d'un percussionniste visiblement sous influence, à moitié dévêtu.

Boule de neige

Que retenir finalement de ces deux jours ? Une affiche démentielle, un lieu à taille humaine, un son toujours parfait, un esprit familial, à la coule, des hot-dogs au tofu et des pintes pas trop chères. Bref, une réussite totale. Pour enquêter davantage sur ce petit miracle, nous prenons rendez-vous dès le lendemain avec celui qui en est à l'origine : Sean Bohrman, solaire gérant de Burger Records. Ce nerd autoproclamé aux longs cheveux blonds nous accueille dans sa boutique de disques aux murs verts pomme, perdue à Fullerton, en grande banlieue de Los Angeles. Au fond d'une pièce principale où se trouvent les nombreux bacs, on franchit une porte pour se retrouver dans un véritable capharnaüm constitué de comics, photos, affiches, pochettes, qui se trouve être le lieu de vie de Sean, sa compagne et même de certains de ses amis. De profondes cernes sont visibles sous ses grands yeux bleus : normal, il a enchaîné le festival avec le visionnage de Wrestlemania, grande messe annuelle du catch aux Etats-Unis... Avec un entrain communicatif, il commence par revenir sur Burgerama : "*Il y a eu 7000 festivaliers à peu près. L'an dernier on en avait 5000. Ça a démarré par quelque chose de très petit et cela ne fait que deux ou trois ans que nous gagnons de l'argent. On bosse avec le booker de l'Observatory. Il recherche les financements, organise la logistique. L'Observatory possède déjà pas mal de gens opérationnels sur place. Nous pouvons donc nous concentrer sur les artistes qu'on veut avoir et la promotion. Ça prend cinq ou six mois pour tout organiser. C'est vraiment génial de se dire qu'on a réussi et que ça a été un succès.*" On questionne ensuite ce volubile personnage sur sa passionnante trajectoire. Tout a commencé en 2009. Sean possède alors un boulot *sérieux* mais s'ennuie ferme : "*Je bossais comme directeur artistique de plusieurs magazines en rapport avec la mer, la pêche, la navigation... Ça faisait déjà 4 ans et demi. Je travaillais très vite et le reste du temps je cherchais de la musique. J'allais sur des sites de collectionneurs, des blogs.*

"Nous sommes des Stoners productifs"

Je tenais des listes de choses à rechercher." Son patron, plutôt accommodant, le laisse partir de temps en temps sur la route avec son attelage power pop, Thee Makeout Party, qu'il mène en parallèle avec un grand échalas à lunettes, Lee Rickard. Problème, les deux amis ne parviennent pas à faire publier leur single. C'est ainsi que naît Burger Records, label qui osera remettre les cassettes audio au goût du jour : "*Personne ne voulait publier le nouveau single que l'on venait d'enregistrer. On s'est dit que nous pourrions peut-être le faire nous-mêmes. J'ai alors contacté des ateliers de presse de vinyles ainsi que des amis qui ont contacté les leurs et, de fil en aiguille, on a réussi. Ce n'était donc pas si impossible... Ensuite nous sommes partis en tournée avec Thee Makeup Party et je me souviens que j'ai eu le déclic lorsque nous étions à Kansas City. J'étais assis à l'avant du van. Et je me suis dit en voyant le lecteur cassette que nous devrions sortir des cassettes pour tous ces groupes que nous adorions. Plus personne ne faisait cela à l'époque. J'ai immédiatement envoyé plein d'emails : à The GO, Audacity, aux Traditional Fools, qui était le groupe de Ty Segall à l'époque, et tous ont accepté. On a donc sorti leurs cassettes et notre premier best-seller a été celle de NoBunny, 'Raw Romance', qui s'est vendue à 500 exemplaires en une semaine et demie. On était très surpris de voir que ça pouvait réellement marcher. C'est une petite boule de neige qui est devenue énorme puisque depuis nous sortons une centaine de cassettes par an.*"


Ty Segall

C'est à ce moment qu'un tournant intervient : après avoir essuyé le refus de son supérieur de le laisser prendre un nouveau congé, notre homme plaque tout du jour au lendemain : "*Il était temps de démissionner, parce que mon boulot me déprimait. Je voyais ces gens qui étaient là depuis quarante ans. Ça m'effrayait et je me disais :* 'Putain, je n'ai pas travaillé aussi dur à l'école pour m'occuper de photos de poissons et de bateaux toute la journée !' *Donc je suis parti et j'ai dépensé tout mon plan d'épargne de retraite pour ouvrir la boutique Burger Records. Je crois qu'il devait me rester, à partir des 7000 dollars du plan d'épargne, 100 dollars en poche après tout ça.*" Le risque est important, mais il y a peu de disquaires dans le coin et, dès le premier jour, les clients affluent. Menant son label et son commerce de front, l'hyperactif Sean s'impose une charge de travail monstrueuse, dont les soupapes de décompression sont le catch, donc, mais aussi l'herbe : "*Je crois que nous sommes les stoners les plus productifs de la Terre* (rires). *Des festivaliers sont venus nous donner tout ça* (il nous désigne cinq petites boîtes)... *Il est vrai qu'on fume beaucoup de weed. C'est comme ça que je parviens à rester calme quand je suis sollicité de partout. Il y a des gens qui fument et qui ne peuvent plus rien faire ensuite. En ce qui me concerne, je peux allumer un joint à 3 ou 4 heures du matin, et me remettre au travail. Ça me régénère.*" Peu à peu, grâce au flair remarquable de son inspirateur et à son catalogue pléthorique, Burger Records est devenu une référence en matière de garage rock, publiant certains des premiers travaux de Ty Segall, King Tuff, Together Pangea, Shannon And The Clams et bien d'autres encore. Aujourd'hui, Sean reçoit des dizaines de démos chaque matin et a lancé tout un tas de projets connexes : un second magasin à Los Angeles (GnarBurger), une boutique éphémère à Tokyo, une chaîne internet (Burger TV), des tournées (la caravane Burger), des actions de charité (parrainage d'un enfant zambien), une filiale pour faire de l'autopublication sur cassette (Wiener Records)... Avec un large sourire, Sean explique que sa démarche touche en fait à la "*philanthropie : ce que nous voulons, c'est répandre de la bonne musique. Notre fierté est de faire émerger tous ces nouveaux artistes. Je crois que nous publions 90 % de premiers albums. C'est difficile de tout faire seul, mais c'est gratifiant. J'ajoute que je ne fais certainement pas tout ça pour l'argent. Regardez où je vis... Je n'ai même pas de douche ou de cuisine ! Franchement, on n'est pas loin d'être des SDF* (rires). *Mais c'est un sacrifice qui en vaut la peine. Parce que lorsque des gens écriront l'histoire de la musique, il y aura une petite place pour Burger Records. Même une simple phrase, ça me suffira.*" Avec son label précurseur et son fantastique festival, Sean Bohrman est bien parti pour y parvenir. ★

Le Crédit Mutuel donne le LA

17 RTL2 LE SON POP-ROCK

Les déferlantes Sud de France

10 › 17 JUILLET 2015

LENNY KRAVITZ
PLACEBO
SANTANA

ETIENNE DAHO ◆ JULIEN DORE
IAM ◆ CHRISTINE AND THE QUEENS
CALOGERO ◆ RODRIGO Y GABRIELA
THE PAROV STELAR BAND ◆ SKIP THE USE
CALI ◆ ASA ◆ BRIGITTE ◆ CHARLIE WINSTON
CHINESE MAN ◆ THE CAT EMPIRE ◆ TRIGGERFINGER
LILLY WOOD AND THE PRICK ◆ BIGA*RANX ◆ IRMA
MICHAEL KIWANUKA ◆ VADEL ◆ NIMMO ◆ AGUA ROJA ◆ BREAKFAST MONKEY
KINDA ◆ DEMI PORTION ◆ DAB ROZER ◆ THE NEIGHBORHOOD ◆ INNER BRAIN
RTL2 POP-ROCK PARTY ◆ REIG & WHEELER ◆ LES FILLES S'EN MELENT

ARGELES-SUR-MER ◆ PARC DE VALMY
FESTIVAL-LESDEFERLANTES.COM

attraktamps • Agence de communication +334 68 55 11 31

Bravo Andre, bravo à tous !

JIMI HENDRIX

"Jimi All Is By My Side" le biopic consacré au gaucher sort ici-bas directement en DVD. Voici ce qu'il faut retenir du long métrage où André 3000 campe un *voodoo child* impeccable.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Quel scoop, nous sommes en 2015. Et l'industrie du cinéma vient de plus en plus souvent donner un coup de main à notre musique, offrant régulièrement des biopics sur des héros du panthéon rock'n'roll. Jimi Hendrix a quitté le building Terre depuis 45 ans. Il a pourtant, les voies de la wah-wah étant ce qu'elles sont, une actualité toujours aussi chargée. Ce mois-ci particulièrement. Sort l'album annuel rituel de la famille Hendrix (un effort intitulé "You Can't Use My Name" chez Sony Legacy, chroniqué par Ungemuth en pages rééditions). Ironie du sort : depuis toujours, la famille avait contribué à forger la doxa hendrixienne. Selon laquelle tout ce que fit le bouillant guitariste avant son arrivée à Londres est négligeable. Médiocre. Toute honte bue, la maison Hendrix a racheté toutes les bandes de Jimi pré-"Hey Joe" et va nous les distiller durant plusieurs saisons.

Il y avait également une conférence sur Hendrix le 2 mai (avec Yazid Manou) puis on annonce une expo de photos de Hendrix signées Donald Silverstein à la galerie Stardust, et enfin sort ces jours-ci en France en DVD direct ce film "Jimi All Is By My Side" (Universal). Pas mal pour un guitariste qui n'a pas changé ses cordes depuis septembre 1970.

Les chemises aussi, ont été reconstituées

Nous avons donc regardé le film avec une réelle curiosité. Le visionnant en DVD (et non en salle), certains défauts sont vite apparus. Nous essaierons d'en rendre compte le moment venu.
Et exonérons tout de suite l'interprète de Jimi dans le film : André Benjamin, *alias* André 3000 du duo Outkast. Le gars a fait un job formidable. Il a la voix de Jimi, ses intonations groovy, son parler hip, son afro démente. Tout l'impact de ces films biographiques tient dans le casting. On se souvient d'un Jerry Lee Lewis de carton-pâte, d'un Johnny Cash bouleversant. Le Hendrix de "All Is By My Side" est impressionnant. Physique, attitude, voix, coiffures, André 3000 fait le job avec une surprenante aisance.
Très classiquement, le film commence par le logo Universal.
Carton noir : *basé sur une histoire vécue*.
Le réalisateur John Ridley assume. Le film ouvre par une scène filmée au Savile Theatre. Une foule hip et anglaise attend avec impatience celui que la presse locale surnomme *"le guitariste sauvage de Bornéo"*. Jimi Hendrix ! Coulisses. Chas Chandler regarde sa montre, Noel Redding et Mitch Mitchell bâillent aux corneilles. Plan de public en hystérie, salle au bord de l'émeute.
Cut sur Hendrix à la télé anglaise, en noir et blanc.
Puis Jimi sur son lit, *stoned*, guitare Flying V à portée de la main.
Et c'est tout.
Second panneau : *Un an plus tôt.*
Donc là, ça commence vraiment, 1966 mec, nous sommes à New York, au Village, dans le fameux Café Wha?. Sur scène derrière Curtis Knight, Jimmy James gratouille une vieille Mustang. Le groupe joue un rhythm and blues sympa, "Get That Feelin' ". Dans sa belle chemise à fleurs, Jimmy James soudain s'excite tout seul sur sa guitare. Assise à une table avec des amis, le mannequin Linda Keith (petite amie en titre de Keith Richards) a une épiphanie. Elle applaudit à tout rompre (elle est bien la seule), invite Jimi à boire un verre. Et plus si affinités ?
Cut sur une fête dans New York. Bourrée de filles, beautiful people. Jimi caresse amoureusement... une pochette de Bob Dylan ("Blonde On Blonde").
"Dylan, j'adore ses cheveux", dit Jimi.
Nous sommes à 5 minutes et 15 secondes du début. Avec des airs de conspiratrice, Linda Keith sort des sucres sur lesquels elle verse quelques gouttes d'un étrange liquide verdâtre... Jimi gobe son premier acide à 6:23.
Les dialogues sont OK.
Linda : *"Et en solo, tu ferais quoi ?"*
Jimi : *"Si j'avais un vaisseau spatial, est-ce que j'irais sur Mars ou sur Venus ?"*
Les plans de trip sont réussis, lunaires.
Jimi gémit : "*Je n'ai même pas une guitare à moi !*" Oui, c'est gênant tout de même quand on vient sauver le rock. Linda Keith sourit, sort de la pièce, rapporte une Stratocaster immaculée. C'est ce genre de fille. Seul bémol, sur le manche de la guitare, deux initiales : *K.R.*
Sacrilège, Linda Keith offre la guitare de Keith Richards à Jimi Hendrix ! Qui la tripote, la branche et nous assène un pur techno blues. A 12:19 donc, enfin un peu de musique. Toutes ces parties instrumentales hendrixiennes sont d'ailleurs parfaites, reconstituées en 2013, assurées par le grand Waddy Wachtel (ex-X Pensive Winos de Keith Richards, pour ceux que la coïncidence amusera).
Linda croit en son guitariste. Elle le présente à... Andrew Loog Oldham, qui refuse obstinément de signer Jimmy James.
Alors la belle anglaise s'acharne. Torturant le timide Jimmy James, elle le pousse hors de ses retranchements pour qu'il assume son rôle de Rock God.
Sous nos yeux, Jimmy James se transforme lentement en Jimi Hendrix.
Surgit Chas Chandler (d'une ressemblance assez convaincante). Chas est sur le départ des Animals. Un extrait de film sixties nous montre précisément

Eric Burdon et ses troupes dans une loge avant une télé. On y croit totalement.
La rencontre du bassiste des Animals avec l'aspirant rock star guitariste est nickel. Sur la scène du Café Wha?, Jimi joue un blues de la mort et Chas en reste bouche bée dans la salle, il en oublie de laper son scotch.
Keith Richards n'est pas exactement enthousiasmé par cette mutation. Il appelle le père de Linda Keith qui pète un plomb et vient arracher sa fille bien aimée aux bras de Hendrix. Hendrix a des bigoudis sur la tête quand le papa déboule, il cultive son afro.
Chas Chandler veut amener Jimi en Angleterre. Mais Jimi hésite. Au final il accepte de venir à Londres si Chas lui jure de lui présenter Eric Clapton.
Jimi et Chas prennent l'avion.
Lorsqu'ils sortent de Heathrow, ils montent dans un cab en maraude. Jimi regarde un graffiti sur un mur de briques : *"Clapton Is God"*. Jimi sourit. Enigmatique.

Une armée de groupies

Jimi est à Londres depuis environ cinq heures et une armée de groupies se crêpe le chignon à cause de lui. Ici un plan archive télé noir et blanc des vrais Who de 1966 en scène, nul ne saura pourquoi. Puis Jimi fait l'amour avec une groupie et ce doit être une bête de sexe totale car, bien qu'on soit en septembre 1966, la radio se met à jouer un morceau de Savoy Brown qui ne sortira pas avant 1969, c'est dire la toute puissance phallique du guitar hero cosmique.
Les dialoguistes ont soigné le portrait. André 3000 a de bonnes répliques. Il décrète : "*Sous acide, je me suis regardé dans le miroir, j'étais Marilyn Monroe, mec !*"
Londres 1966 est une drôle de ville peuplée de guitaristes, de fans de guitares et de groupies. Quelques managers, plein de fans super lookés compètent ce tableau, voilà donc le Swinging London reconstitué devant nos yeux émerveillés. Ici de vraies images de la ville à l'époque. Retour à la fiction. Cut sur un studio où se pose le choix du batteur. La question est : "*Aynsley* (Dunbar, plus rock) *ou Mitch* (Mitchell, plus jazz) *?*" Chas Chandler tire à pile ou face et, puisque vous lisez ce journal, vous savez qui a gagné.

Les groupies sont environ à cinq à se relayer sur chaque guitariste. Très vite Jimi trompe la brune Linda (Keith *Richards*) avec la rousse Kathy (Etchingham, volcanique). Le film tourne depuis une heure et douze minutes et nous découvrons Jimi en pleine scène de ménage. Notre (guitar) héros refuse de sortir en club pour s'afficher dans le Londres qui mousse. Il trouve les Londoniens *"complètement cons"*. Il veut juste parler de Dylan ou de Howlin' Wolf à sa meuf. Qui préférerait sortir avec ses copines. Hendrix à Kathy : *"Tu sais quoi ? Dégage, ça me fera des vacances."*
Cut sur un club où Chas Chandler, conformément à sa promesse, va présenter Jimi à Eric Clapton, que nous découvrons sur scène avec Cream. A la demande de Chas, Clapton invite Jimi sur scène. Il fait ça avec une morgue toute britannique, on sent que Dieu a le melon, mais il a aussi le blouson de la pochette de "Fresh Cream", on y croit donc assez totalement. N'écoutant que son courage, Jimi fonce chercher sa Stratocaster immaculée dans le coffre de la Jaguar de Chas. Il regarde la guitare longuement, amoureusement. A son retour, il se branche sur un ampli Marshall. Et il se lance dans un "Killing Floor" de folie furieuse. Les Cream sont parfaits : Jack Bruce effaré, Ginger Baker ravi, et Clapton ? Dieu va bouder dans sa loge, la queue entre les jambes, furibard, honteux, décapité, crucifié.

Chas veut craquer l'Amérique

Chas surgit soudain avec une grande nouvelle : l'Experience est pressentie pour le festival de Monterey, avec les Who. Mais le bon Chas est inquiet. Il veut craquer l'Amérique. Il sait que là-bas, Jimi jouera vite dans des salles colossales pour des cachets déments. Le lecteur s'en rend compte au milieu de ces explications managériales : le projet manque ici cruellement de... musique. Jimi n'a pas joué un morceau depuis des lustres. Au lieu de quoi on le voit bouquiner de la SF, draguer. Décorer son appartement aussi. Une scène avec trois bobbies dans la rue nous rappelle que Jimi a souffert du racisme ordinaire de l'époque.
Puis à un moment Chas réserve un vrai studio, ça se passe à l'anglaise, 500 livres cash pour deux heures et Jimi, Mitch et Noel doivent plier "Hey Joe" vite fait... Au moment où Jimi va jouer, il se tamponne violemment Etchingham qui vire groupie chiante. Horions, bagarre, pas une note de musique (puisque la famille Hendrix n'a autorisé aucune musique de Jimi pour ce film).
Surgit une groupie black qui en sait long comme ça sur les rock stars. La fameuse Devon (ici rebaptisée Ida, allez savoir pourquoi) alias *Dolly Dagger* surgit dans l'histoire, langue assassine, elle résume l'affaire à ses copines : *"Salaud de rock star... Il n'aime qu'une personne au fond... et c'est lui !"*
Kathy tente de se suicider aux barbituriques.

Psyché barré wah-wah

Nous sommes à 1 h 40 du début et Jimi joue enfin quelque part, au Savile Theatre donc. Sa réputation a explosé : les Beatles sont au premier balcon, carrément — le George très ressemblant, le Paul pas du tout, c'est la vie — et Jimi bûche dans sa loge une version psyché barrée wah-wah du morceau "Sgt Pepper..." avec Noel et Mitch. Version qu'il dédie aux Fabs, éberlués (le disque concept des Beatles vient juste de sortir deux jours avant). Un grand moment scénique, enfin. André 3000 a parfaitement intégré certains mouvements de Jimi, il est encore une fois crédible et passe haut la main le test de la scène. La fameuse chemise hippie chic *avec les yeux qui te regardent* a, elle aussi, été reconstituée à la perfection.
Suit une longue, mais alors longue, conversation entre Jimi et Linda Keith dans un pub. Les Seeds passent en fond sonore, "Can't Seem To Make You Mine" et on comprend que c'est terminé, armoire, cage à lapin, laisse béton Jimi, classé, plié, faut pas rester. L'afro de Jimi (violemment éclairé en contre-jour) est surréaliste.
Bruit d'avion.
Jimi Hendrix, Mitch Mitchell, Noel Redding et Chas Chandler débarquent à Los Angeles Airport. Ils ont l'air remontés à bloc, conquérants. Ils ont la banane. Ils ne sont pas venus enfiler des perles. Ils sont venus rendre Monterey Pop et ce sentiment assez unique du groupe rock qui débarque pour conquérir un territoire vierge est parfaitement rendu dans un plan d'anthologie. Cut sur des images télé en noir et blanc. La veille du festival, Jimi est interviewé à la télé par une rock-critic blonde. On sent que le réalisateur et les scénaristes n'ont pu résister au plaisir de glisser les vrais mots d'une vraie interview de Hendrix dans la bouche de l'acteur qui se fait un plaisir de nous montrer à quel point il a capté son modèle. Bravo André. Bravo à tous.
Et ici retentit le riff de "Wild Thing", titre des Troggs joué en live à Monterey par Hendrix (et qui serait donc passé entre les mailles du filet des interdits de la Famille Hendrix). L'écran vire au noir. Jimi est mort à nouveau. Générique fin. John Ridley a fait le boulot. Il a mené à bien un projet impossible : faire un film sur Jimi Hendrix avec une star du hip hop et sans aucune note de musique de l'intéressé. Bien sûr, on pourra ergoter à l'infini sur tel ou tel point de détail. Kathy Etchingham pas contente a fait interdire le film en Australie où elle vit désormais. Autre exemple quand Chas s'inquiète pour l'avenir de Jimi. La scène est placée après la sortie du "Hey Joe" (qu'on n'a pas entendu) et Chas en parle comme si le disque avait fait un bide. Au contraire, sorti en décembre 1966, "Hey Joe" fut une bombe atomique, numéro six des ventes en quelques jours, et cette première déflagration annonçait le formidable "Are You Experienced". Mais hey, John Ridley a depuis obtenu l'Oscar du scénario (pour un autre film), il avait besoin de ressorts dramatiques, vous savez comme sont les gens du cinéma... on leur confie Hendrix, ils vous rendent un téléfilm... ★

Film *"Jimi All Is By My Side" (Universal), sortie le 26 mai*
Expo photo *"Jimi Hendrix" par Donald Silverstein, galerie Stardust, du 10 juin au 31 juillet*

Amy, Brian et Jimi

2015 : année du cinéma rock ? Alors que le film sur Jimi Hendrix "All By My Side" sort en DVD direct, la Famille Hendrix annonce la possibilité d'un nouveau biopic (avec la musique du disparu). Le 1er juillet sortira "Love And Mercy" consacré à Brian Wilson, génie perdu des Beach Boys. Et une semaine plus tard (8 juillet donc), on verra sur les écrans le rockumentaire "Amy" consacrée à la chanteuse de "Rehab".

Brillantissime

Jacco Gardner

Parmi les innombrables artistes en quête d'échappatoire psychédélique, ce jeune Hollandais est l'élément brillant du mouvement. L'homme qui transforme ses songes en musique reçoit dans son laboratoire et s'explique.

PAR BASILE FARKAS

PHOTOS NICK HELDERMAN-DR

Dans le train filant vers Amsterdam, un confrère et voisin de banquette s'en va interviewer Marco van Basten, prodige déchu du football hollandais, idole éternelle des amateurs de jeu romantique, aujourd'hui à la retraite. Pour ceux qui préfèrent la pop au ballon, un autre cador sévit actuellement dans la campagne néerlandaise. Il est plus chétif, plus chevelu, mais tout aussi doué. Jacco Gardner.

Artisan ouvrier

Ces récentes années, les bons disques, les choses intéressantes, ont souvent été l'affaire d'artistes solitaires ou d'entités réduites, en tout cas de rêveurs enfermés dans leur home studio. Tame Impala en Australie explore le psychédélisme à tendance mélancolique et synthétique. On peut aussi citer le branleur Mac de Marco, le polyvalent Devonté Hynes, le mésestimé Jim Noir, Foxygen, Ty Segall, Panda Bear, Connan Mockasin et même, dans un genre plus énervé, le défunt Jay Reatard. Dans ce nouveau paysage mondial où l'ordinateur portable et la carte son ont remplacé le studio d'enregistrement traditionnel, Jacco Gardner est là depuis 2012. Ce type au physique étrange et androgyne est né il y a tout juste 27 ans à Hoorn, bourgade placée au nord d'Amsterdam. Après une expérience prometteuse dans les Skywalkers (duo orgue/ batterie), le garçon s'est mis à enregistrer ses propres chansons. Révélation totale. On écoute le nouvel album, on rejoue le premier, on explore les faces B et tout concorde : ce type est brillantissime. Il compose des choses qui donnent le vertige, arrange parfois aussi délicatement que les Zombies ou Curt Boettcher. Son deuxième disque, "Hypnophobia", le voit partir plus loin encore dans un monde onirique. Littéralement, car l'obsession du garçon pour les songes, le subconscient, les nuages est palpable dans chacune des nouvelles chansons. Par le passé, les revêches avaient pinaillé quant au côté rétro de Jacco, dont le premier album témoignait en effet d'une certaine obsession sixties. Un voile plus mystérieux s'est désormais posé sur sa musique, entrelacs de synthétiseurs analogiques, de claviers difficilement identifiables, qui se mêle désormais aux arpèges de guitare folk, à la basse *beachboysienne* et aux chœurs réverbérés.

Aussi laids que ceux qui champignonnent dans nos zones commerciales, les hangars préfabriqués de la périphérie de Zwaag (une commune située à côté de Hoorn, inutile de préciser) brillent sous le premier soleil du printemps. C'est là, au milieu de bâtiments dédiés aux joies de la plomberie, de la peinture industrielle ou du camion poids lourd, que Jacco Gardner a installé son studio. Car Jacco le troubadour à chapeau, le prestidigitateur du renouveau psyché est avant toute chose un honnête artisan, un ouvrier. Qui conçoit quasiment seul et de A à Z ses morceaux. La liste des tâches qu'il accomplit impressionne : composition, arrangement, chant, exécution de tous les instruments (à l'exception de la batterie), enregistrement, mixage, réparations diverses (soudure des câbles, électronique, menuiserie). C'est précisément à l'endroit où il réalise tout ça que Jacco Gardner reçoit. Après avoir contourné un beau vélo bleu *("je suis un vrai Hollandais"*) et quelques flight-cases, monté un petit escalier et traversé un coin cuisine, nous voici au salon. Un grand canapé, une Wii, un projecteur vidéo, une table basse, des tentures, une boîte à drogue en bois, des DVD de "That '70s Show", un meuble à vinyles 8 cases, des posters de ses concerts passés et du café.

Entre rêve et réalité

ROCK&FOLK : Concevoir l'album après une très longue tournée n'a pas été trop difficile ?

Jacco Gardner : J'avais bossé quelques idées dans le van. Dont j'ai pu me servir. Mais au début, c'était très dur, je ne savais pas si je pouvais écrire des chansons à nouveau. Je ne savais pas si j'avais encore le truc. Quand j'ai écrit la première nouvelle chanson j'ai été très soulagé, j'ai su que je pouvais au moins encore le faire. Finir l'album n'a cependant pas été aisé. Puis je suis rentré peu à peu dans le disque et ça a été de plus en plus facile et agréable. Et je suis content maintenant. C'est drôle de voir comme il faut se forcer au début. Et ça prend du temps.

R&F : La différence, c'est que vous avez changé d'instrumentation. Il y a plus de synthés dessus…

Jacco Gardner : Il y a moins de clavecin, moins de Mellotron. J'ai changé de guitare acoustique, j'ai changé de basse, de batterie, de batteur... J'ai eu envie d'utiliser des sons moins définis. Dès que je lisais une chronique je lisais : *"Il utilise du clavecin et du Mellotron."* J'ai préféré utiliser des sons plus bizarres. On croit parfois que c'est du synthé mais c'est de l'Optigan. Je fais ma propre mixture avec ça.

R&F : On note une obsession pour la nuit, l'aube, les rêves, etc. D'où vient-elle ?

Jacco Gardner : C'est dur parfois d'expliquer pourquoi je suis aussi obsédé par les rêves, l'inconscient. J'ai toujours cherché à exploiter la partie de mon cerveau qui touche au rêve, à l'imagination. Je m'en suis toujours servi, pour faire du dessin, de la musique, ou à l'école juste pour m'évader et faire tomber la pression. J'ai du mal à expliquer. C'est une fascination.

R&F : L' ***hypnophobia*****, la peur du sommeil, vous en souffrez ?**

Jacco Gardner : J'ai choisi ça comme titre sans me dire que des gens en souffraient vraiment. C'était pour moi un mot étrange et symbolique, mais j'espère n'offenser personne. J'ai des problèmes pour m'endormir, pour éteindre mon cerveau, j'ai toujours eu ce problème. Ce n'est pas que j'ai peur de dormir c'est que j'ai peur de ne pas dormir et ça m'empêche de dormir. C'est psychologique.

R&F : C'est consciemment que l'album est moins sixties ?

Jacco Gardner : J'adore toujours énormément de trucs sixties tardifs dans lesquels où trouve du synthé. Les Beatles, les Byrds un peu, mais surtout les Zodiac, un groupe instrumental où on retrouve des membres

du Wrecking Crew, et Mort Garson. Donc j'écoutais beaucoup ces choses, je recherchais des sons de synthés de la fin des années soixante. Sur cet album il n'y a qu'un seul synthé. Je me suis passionné pour les espaces virtuels qu'il est possible de créer avec la reverb et le delay virtuel. En étant tout électronique, on crée des paysages auditifs virtuels fascinants. C'est pour ça que j'adore les albums de synthé. La musique d'illustration aussi. J'adore Ghost Box, le label de Julian House.

R&F : Et vous faites tout ou presque…
Jacco Gardner : Je fais même quelques clips. Au début c'est facile de faire tout soi-même. Beaucoup plus que de trouver des gens qui comprendraient ce que je veux. Maintenant, il y a de plus en plus de trucs à faire et c'est dur de trouver le temps de tout faire. Au début c'était un besoin, maintenant c'est bien d'avoir des gens autour de moi qui peuvent faire des trucs que je ne pourrais pas faire... Plus on avance, plus on rencontre de gens avec qui ça colle. C'est pareil avec les musiciens de mon groupe, je suis hyper content d'eux. Ils comprennent la musique. Tout est facile. On arrive à avoir le son que je veux très vite. Julian House, c'est le gars qui a fait les pochettes de Broadcast. Il a aussi un projet nommé The Focus Group. Je l'ai contacté et il a dit *oui*, c'était un honneur. Et le plus dingue c'est qu'il s'intéressait à ce que je faisais depuis l'époque des Skywalkers, mon premier groupe. C'est chouette que nos chemins se soient croisés.

R&F : Votre voix n'est pas très en avant, et il y a peu de textes…
Jacco Gardner : Selon moi, les paroles peuvent facilement détourner l'attention de ce que je veux vraiment communiquer. Les paroles définissent vraiment une chanson. Il y a toujours les paroles d'un côté et la musique de l'autre. J'adore écrire des paroles mais c'est aussi le truc le plus dur à faire pour moi. Surtout lorsque j'évoque ce domaine entre rêve et réalité. C'est très dur de mettre des mots dessus, c'est beaucoup plus facile de m'exprimer par la musique. Cette zone est très dure à décrire. Par définition, quand on s'endort on n'écrit pas. Parfois j'ai un morceau avec paroles et musique où je finis par enlever les paroles. "Grey Lanes", la deuxième du disque, c'est ce que j'ai fait. Elle marchait mieux en instrumental.

R&F : C'est courageux de mettre aussi tôt dans le disque un instrumental d'ailleurs…
Jacco Gardner : Pas pour moi. J'ai déjà mis des instrumentaux sur le premier album, et j'ai des faces B qui le sont. Et j'écoute principalement de la musique instrumentale. Je ne m'inquiète pas vraiment de ce que vont penser les gens, j'essaie juste de faire ce que j'aurais envie d'écouter moi. Je suis certain que je ferai de plus en plus d'instrumentaux dans le futur. C'est une partie importante de moi. J'aimerais explorer ça. Ou peut-être un EP, voire un album. J'aimerais aller dans cette voie.

J'ai rencontré les Zombies

R&F : Votre vie a radicalement changé quand le premier album est sorti. Comment vous êtes-vous adapté ?
Jacco Gardner : Mon monde s'est considérablement agrandi. Ce n'est plus juste cette pièce ou la Hollande. J'aimais la musique West Coast, la musique anglaise, les groupes scandinaves, suédois, mais je n'étais jamais allé dans ces endroits. C'est magnifique d'avoir pu relier ces sentiments que je ressentais à travers la musique à des endroits où ils ont été créés. Par exemple, je suis fan de Beach Boys. Brian Wilson est une énorme influence pour moi, aller là où cette musique s'est créée à été fabuleux pour moi. Le fait de visiter des endroits où je n'étais jamais allé m'a fait comprendre qu'il y avait énormément d'endroits que j'aimerais découvrir. Ça m'a donné l'étincelle de l'aventure. J'ai aussi, à force de tourner, appris à mieux jouer. J'ai mieux en tête comment retranscrire en live les choses désormais. Je change tout le temps.

R&F : Vous avez croisé des héros ?
Jacco Gardner : J'ai rencontré Nick Garrie. Un type dont je ne connaissais pas la musique la première fois que je l'ai croisé et que j'adore aujourd'hui. On fait des trucs assez proches, arrangés un peu dans le même style, à la Donovan… Je l'ai vu en Norvège une première fois. Il pensait que j'aimais sa musique vu nos similarités et je ne l'avais jamais entendue. J'ai rencontré les Zombies. Colin Blunstone et Rod Argent. Adorables.

R&F : La pochette des Skywalkers était un hommage à "Odessey And Oracle"…
Jacco Gardner : Cet album a changé ma vie, tout comme l'album de Syd Barrett. J'ai tellement écouté "Odessey..."... Au début je ne l'aimais même pas. J'étais beaucoup plus branché garage, ça m'a fait bizarre de découvrir ce truc avec du piano, des cordes, des mélodies partout. Et je suis devenu totalement accro à ce genre de trucs. Ce disque est toujours parfait.

R&F : Ah oui, vous écoutiez du rock ?
Jacco Gardner : Oui ! Du garage, du freakbeat. Les choses sur *Nuggets*, toutes ces compilations remplies de trucs inconnus et enregistrés à l'arrache. Et aussi les trucs de chez moi, le Nederbiet, Q65, Golden Earring, The Outsiders. Il y a tellement de groupes de ce genre qui ont joué ici dans les sixties... Je m'y suis plongé à une époque. Mais maintenant je n'écoute plus trop ça. J'écoute ça pour faire la fête, ou quand je fais le DJ. Mais je n'écoute pas du garage quand je rentre chez moi.

R&F : Comment donc un fan de garage en arrive à sortir un premier album où il n'y pas de guitare électrique ?
Jacco Gardner : Il y en a un tout petit peu. Dans les Skywalkers non plus il n'y avait pas de guitare. Clavier et batterie. Plus un peu de basse sur les enregistrements... Donc j'avais déjà cette relation bizarre à la guitare. C'est étonnant de découvrir tous les instruments qui existent et d'entrer dans un magasin de musique pour ne voir que des guitares électriques partout. Des rééditions de vieilles guitares qui, en plus, sonnent moins bien. Il existe tout un monde d'instruments et on ne parle que de la guitare électrique. La guitare est un peu surestimée. Même si j'aime l'utiliser, il y en a trop. Tous ces groupes néo-garage avec leurs guitares... On a l'impression qu'un groupe doit avoir obligatoirement des guitares. Je ne suis pas d'accord. Le premier Soft Machine il n'y avait pas de guitare et c'était parfait.

"Je change tout le temps"

R&F : Vous n'avez pas de problème à mélanger ordinateur et bandes, numérique et analogique. Vous prenez le meilleur des deux ?
Jacco Gardner : Oui. Les synthés virtuels par rapports aux vrais, j'entends vraiment une différence. Les Mellotron qui sont des samplers, il y a une différence. Mon synthé MS 20 je l'utilise, mais avec une pédale Moog que je préfère. Mais la différence est énorme par rapport à un plug-in. Même enregistré sur bande, ça améliore certaines choses mais pas tout. Pour un orgue je me fiche d'utiliser un plug-in, surtout si je le repasse dans un ampli et que je fais la prise sur bande. Personne n'entendra la différence. Et l'essentiel ce n'est même pas de savoir si on entend une différence, mais que le son me convienne, qu'il remplisse sa fonction.

R&F : Vous retouchez, recalez sur l'ordinateur ?
Jacco Gardner : Ça arrive. Si je jouais comme le Wrecking Crew, je ne retoucherais rien. Mais on n'est pas aussi bons. Je n'ai pas assez le temps de jouer. Je jouerais sans doute plus si je n'avais pas d'écran, pas d'autres centres d'intérêt. C'est pour ça que les disques des années soixante sont si bons. Les mecs jouaient tout le temps.

Détour par le studio. Grande pièce où Jacco a amassé pas mal de matériel, sans pour autant tomber dans le fétichisme. *"Je me sers de tout ce qui est là, je ne collectionne pas."* C'est là qu'il répète, enregistre, mixe, répare. Etat des lieux : une batterie Ludwig nacrée, un ampli Fender à lampes, un vieil ampli basse cabossé, un Optigan (variante barrée du Mellotron, où les bandes sont remplacées par des disques flexibles), piano Wurlitzer, orgue Philicorda, deux ou trois synthétiseurs, deux magnétophones à bandes, un rack d'effets, un écho Dynacord et un écho Roland, un grand bureau, des enceintes de monitoring, des câbles, des guitares acoustiques, une électrique, une basse *short scale* Framus. Tout cet équipement, pas particulièrement flashy, a été converti en signal numérique sur un petit ordinateur portable couvert d'autocollants. C'est là-dessus que Jacco enregistre. Dans cet espace anonyme à la moquette usée et au plafond de polystyrène, il a placé quelques plantes vertes et aménagé un coin couchette pour Frank Maston, le claviériste américain qui vit à cheval sur deux continents. Au mur, deux portraits naïfs de Syd Barrett, peints à l'adolescence par le maître des lieux.

R&F : Vos idoles tombent comme des mouches : Daevid Allen, Michael Browne de Left Banke...
Jacco Gardner : Oui et Rick Wright et Ray Manzarek, ils meurent tous. C'est ce qui arrive aux gens qui ont vécu tous ces trucs. Syd Barrett est un des premiers musiciens dont j'écoutais la musique et dont j'ai appris la mort quand elle est survenue. Dans ma tête il était déjà parti ailleurs, mais ça m'a fait bizarre d'apprendre sa mort. C'était le début d'une longue série...

R&F : Le premier instrument dont vous ayez joué ?
Jacco Gardner : De la flûte à bec et ensuite je suis passé à la clarinette. C'était à huit ans. Quand j'ai vraiment commencé à jouer ma musique et à écrire des chansons, j'ai commencé par la basse.

R&F : Il y avait de la musique dans votre famille ?
Jacco Gardner : Oui, je suis le plus jeune, j'ai un grand frère qui jouait du saxophone et de la guitare électrique et du piano, une sœur qui jouait du piano et de la guitare, comme mon autre frère. J'ai commencé un peu la guitare grâce à eux. Je sais lire un peu les notes, mais pas autant que je le voudrais. Mais je n'en ai pas eu tellement besoin jusqu'à présent...

R&F : Et ensuite ?
Jacco Gardner : J'ai commencé à jouer dans un groupe quand j'avais douze ans, on faisait un truc disons rock alternatif. Puis j'ai joué de la basse dans un trio nommé The UFO Club, en hommage au club londonien. On jouait des chansons psychédéliques de notre cru et on reprenait du Syd Barrett. Avant de faire les Skywalkers, j'ai aussi commencé à faire mes trucs solo avec un ami. Je me souviens de trois concerts où les gens parlaient pendant qu'on jouait, personne n'écoutait. Du coup j'ai choisi de jouer dans un groupe, qui fait un peu plus de bruit.

R&F : Vous avez grandi ici ?
Jacco Gardner : C'est joli, c'est calme, c'est simple. Ce n'est pas trépidant comme la vraie ville mais c'est super pour y grandir. Mais j'ai toujours voulu m'en échapper aussi, pour voir le monde. Parce que si on grandit dans une grosse ville, on a un aperçu représentatif du reste du monde sur place, si bien qu'on n'a pas envie de bouger. Ici, il n'y a que des locaux. Le truc ici quand on est jeune, c'est de se rassembler dans une grange, de boire des bières jusqu'à en perdre connaissance. Parce qu'ici on s'ennuie un peu j'imagine. Le gros événement c'est le carnaval, tous les ans. Il y a une parade. Ça dure des semaines... Ça fait partie d'une culture à laquelle je ne me sentais pas connecté du tout quand j'étais plus jeune. Mais j'apprécie davantage l'endroit maintenant que je suis souvent en voyage. Ça me fait des racines.

R&F : Vous avez bougé ?
Jacco Gardner : Je suis allé à Utrecht, parce que j'ai étudié la composition et la production là-bas. C'est la grande ville de Hollande pour ce qui concerne la culture, les médias. C'est le Hollywood hollandais pourrait-on dire. J'y ai vécu deux ans et demi. J'y ai un peu aperçu ce qu'était la ville, la vie d'étudiants. J'avais pas mal d'amis qui étaient dans des domaines artistiques. Après mon diplôme, je suis revenu ici pour finir mon premier album.

R&F : Comment embrassez-vous le rôle de *frontman* ?
Jacco Gardner : Je n'ai pas eu le choix. Il a fallu que je le fasse. J'ai commencé par composer et produire, c'est pour ça que j'ai appris à jouer, pour faire mes chansons. Je n'ai pas appris à jouer pour aller devant les gens partout dans le monde. Mais d'un autre côté, mes meilleures expériences ces dernières années ont eu lieu quand j'étais en tournée. Depuis que j'ai commencé à voyager, ma vie s'est améliorée. Et puis j'ai été obligé de progresser. Jouer l'album, trouver un groupe, ont été des défis qu'il a fallu relever. Ça a été assez long, il a fallu trouver les bonnes personnes, en changer, apprendre. Je ne suis toujours pas sûr de quelle doit être ma position. Bon, je suis Jacco Gardner, j'écris les chansons, c'est normal que je sois au centre de la scène. Ça fait sens. Mais d'un autre côté j'aimerais aussi être dans un groupe où tout le monde est égal. Etre le frontman est un peu déroutant si on joue avec un groupe, parce qu'on est connecté quand on joue ensemble, on vit une expérience collective et pourtant c'est *Jacco Gardner*. Or je n'ai plus l'impression que ce soit uniquement moi. Mais on s'habitue. J'aimerais surtout être un peu plus en studio. Il faudrait que ce soit 50/50.

"J'ai des problèmes pour éteindre mon cerveau"

R&F : Vous venez d'une scène rétro, c'est là que vous avez fait vos armes. Qu'en retenez-vous ?
Jacco Gardner : Oui, avec les Skywalkers. On a joué en Espagne, et ailleurs, grâce à cette scène. C'était agréable de voir autant de gens aimer les mêmes vieilles choses que moi. Pour moi c'était très réel, ça faisait partie de ma vie, mais je me fichais un peu de savoir ce qu'elle était. Je me fiche d'être habillé exactement pareil que dans les années soixante. C'était un peu extrême. Je m'en suis aperçu en allant à ces fêtes revivalistes, on avait l'impression que ces gens ne pouvaient être qu'entre eux. Moi, je me sens différent de ça.

Julian House

Fondateur en 2004 du label Ghost Box, spécialisé dans la musique concrète, la *library music* et l'électronique ambient, Julian House a également conçu les pochettes de groupes tels qu'Oasis, The Prodigy, Stereolab, Razorlight et Primal Scream. Pour la fameuse couverture de "Extrmntr", il a utilisé *"des images de pop art, des rushes de CNN et un jeu sur Playstation"*. Pour "Pendulum" de Broadcast, il a été influencé par *"le surréalisme tchèque et les affiches de films polonaises"*. Julian a récemment travaillé avec la chanteuse Martina Topley-Bird et réalisé des films d'info pour Live Earth, le projet pop écolo d'Al Gore.

Sous champignons

R&F : Chanter en néerlandais, vous avez essayé ?
Jacco Gardner : J'ai essayé, à l'école pour un projet. C'était intéressant. Ça peut sonner joliment

mais je crois que c'est tout de même très difficile à faire. Il y a Boudewijn de Groot, un chanteur d'ici, qui fait vraiment bien sonner le hollandais. Je préfère le français.

R&F : Vos artistes locaux préférés ?
Jacco Gardner : J'adore The Golden Earring. Ils ont fait un album "Miracle Mirror" que Jan Audier, le type qui m'a aidé à enregistrer mon premier album, a enregistré. Q65 a été important. J'aime aussi un duo folk nommé Gert en Hermien, il a fait du folk chrétien dans les seventies, mais avant ça, il a fait des chansons un peu enfantines qui parlaient de fées, des trucs vraiment bizarres que j'adore. Il y a aussi de la musique électronique très réussie. Kid Baltan, Tom Dissevelt, toutes ces choses réalisées à la fin des années 50 et au début des années 60 dans les studios Philips. La marque avait monté à l'époque une sorte de laboratoire électronique où tous ces pionniers ont enregistré. J'aime aussi Super Sister, un groupe inspiré par l'école de Canterbury mais qui faisait à sa sauce. On a toujours regardé les Anglais et les Américains avec admiration, j'appartiens à cette tradition. Mais il existe un son hollandais. On aime la musique, ici.

R&F : Et aujourd'hui ?
Jacco Gardner : Earth Mk II, le groupe de mon pote Hugo, avec qui je jouais dans The Skywalkers. Il ne tourne pas beaucoup à l'étranger mais il est très bon. Eerie Wanda aussi, le nouveau groupe de mon amie Marina, je la connais très bien et depuis longtemps. Elle écrit des super chansons. Jasper et Nic, qui jouent de la basse et de la batterie avec moi, jouent avec elle. Les Silhouettes, qui est le groupe du guitariste de mon groupe, sont bons aussi. Bon, mais je ne cite que les groupes de mes amis.

R&F : Vivre dans un pays où on peut acheter de l'herbe et des champignons légalement, cela change quelque chose ?
Jacco Gardner : Pas vraiment... J'ai écouté les groupes psychédéliques avant de découvrir les drogues. Je ne prenais rien, j'étais très jeune, j'avais 14 ans. Cela dit, je comprenais très bien, même sans avoir essayé, que Soft Machine et Pink Floyd carburaient au LSD. Ma fascination était plus portée sur la musique tout de même. Et puis... L'effet que font ces drogues peut avoir lieu sans y avoir recours. L'imagination des gamins quand ils sont jeunes est complètement folle. Aujourd'hui j'ai l'impression que les gens ont peur d'être dans cet état d'esprit pour créer, parce que ça n'a aucun lien avec la réalité. Les gens pensent qu'on ne peut pas faire de la musique psychédélique sans drogue. Je pense que ce n'est pas vrai. Le principal est de se laisser aller à un certain état d'esprit, proche du rêve. Et accessible sans forcément avoir recours aux drogues. Quand on est sous champignons, c'est comme quand on rêve. Mais les vrais rêves qu'on fait en dormant sont une version extrême et radicale de son rêve sous champignons. Le problème c'est qu'on dort, quand on rêve. Alors que sous champignons... J'ai la chance de pouvoir me servir de mes rêves. Quand j'ai découvert la musique psychédélique et tous ces groupes drogués, j'ai pu entendre la musique que j'entendais dans mes rêves. Du coup la drogue n'est pas indispensable pour moi dans le cadre musical. Mais c'est bien qu'elle soit en vente libre. L'herbe devrait être en vente partout. Ses bienfaits sont fabuleux par rapport à ses inconvénients. C'est bien que les Américains s'y mettent. Ils deviennent même plus progressistes que les Hollandais. A New York, on peux s'acheter 25 grammes d'un coup. Ici c'est seulement 5.

"Le premier Soft Machine il n'y avait pas de guitare et c'était parfait"

R&F : "Before The Dawn" serait le grand morceau *planant* du disque...
Jacco Gardner : Oui, pourquoi pas. Mais toute musique peut être adaptée à la prise de drogues. Pour cette chanson, je voulais décrire les trucs étranges qui se passent quand on rêve, qu'on ne trouve pas étranges sur le moment mais étranges quand on se réveille.

R&F : Quand vous jouez dans des festivals psychédéliques, vous êtes un peu seul au milieu de groupes plus bruyants...
Jacco Gardner : Voilà, c'est beaucoup ça : du space rock, du stoner. C'est facile d'impressionner son monde quand on joue à fond. Un peu de space echo, de la fuzz et le tour est joué. Ça sonne bien très vite. Je n'avais pas trop voulu suivre cette voie mais, à l'époque des Skywalkers, on faisait ça. Je voulais faire des choses faciles à transmettre, à amplifier. On le fait encore un peu en concert mais avec parcimonie. Le bruit, ce n'est pas l'essentiel.

R&F : Vous avez remarqué que spontanément beaucoup de groupes se sont mis à aller dans la même direction ? Vous, Tame Impala, Foxygen...
Jacco Gardner : Quand j'ai commencé je croyais être le seul. Mais plus je suis là-dedans, plus je constate que beaucoup de gens veulent faire un peu la même chose. Je ne sais pas si c'est parce que je me suis immergé là-dedans ou parce que ça devient un peu plus mainstream. Je crois que c'est les deux.

R&F : Vous expliquez ça comment ?
Jacco Gardner : Je ne peux parler que pour moi. J'imagine que le futur auquel on rêvait dans les années 60 a lieu maintenant, il est même très réel. On a tellement de technologie aujourd'hui qu'on ne se demande plus ce qu'il va se passer dans 100 ans. Les gens pensent moins à voyager dans l'espace ou sur une autre planète. Sauf qu'en réaction au réalisme, aux bombardements d'infos, aux notifications, certaines personnes ont éprouvé le besoin de s'échapper à nouveau, de rendre la réalité un peu moins réelle. D'autant qu'on peut faire des tas de choses aujourd'hui. En ce qui me concerne j'essaie d'inventer mon propre futur, ce qui est une alternative au fait de vivre le même futur que tout le monde. Et tant pis si j'utilise des éléments du passé qui me plaisent pour le faire. Et ça oui, beaucoup d'artistes le font. C'est peut-être pour ça qu'il y a une telle scène. J'ai hâte d'entendre le nouveau Tame Impala. Et hâte d'entendre le nouveau Unknown Mortal Orchestra. Les deux sont passionnants en ce moment. J'ai l'impression qu'on va partir dans des directions pas forcément similaires. Eux ont l'air d'être dans un trip un peu club, moi c'est encore autre chose. Mais je suis curieux d'entendre.

R&F : Que va-t-il se passer ?
Jacco Gardner : Je crois que cette musique est par essence un peu à la marge. Je connais beaucoup de gens qui ne se sentent pas connecté par ce genre de musique et qui écoutent toutes sortes de choses, le grand public. En même temps, regardez : Miley Cyrus vient d'enregistrer avec les Flaming Lips une reprise de "Lucy In The Sky With Diamonds", qui est assez barrée et néanmoins mainstream. Et les Beatles étaient extrêmement populaires mais aussi psychédéliques à une époque. Il y a donc une place pour la *psychedelia* dans le mainstream. ★

Album *"Hypnophobia" (Full Time Hobby/ Pias)*

EVATORS
The 13th Floor Elevators

RHAPSODY

EMI
PINK FLOYD

ndrix experience
axis:
old as
love

THE PARABLE OF ARABLE LAND

PLOP!
STAND BACK, ALL! SOMETHING TAKES SHAPE WITHIN THE SWIRLING

IN SEARCH OF SPACE
HAWKWIND

Discographie psychédélique

De 1966 à nos jours, passage en revue des œuvres bigarrées des cadets de l'espace (intérieur). Psyché barré grave ? C'est ici....

Les grands classiques

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Love
"FOREVER CHANGES"
Elektra NOVEMBRE 1967

Après deux albums garage, Arthur Lee se lance dans la réalisation d'un chef-d'œuvre de pop baroque dont les orchestrations subtiles glissent sur les masses et l'époque avant de devenir disque culte, reconnu et cité par nombre d'artistes. Un des rares disques pessimistes de l'époque.

The Beach Boys
"PET SOUNDS"
Capitol MAI 1966

Sans doute ébouriffé par l'insolent "Rubber Soul", Brian Wilson offre au groupe surf une apothéose psyché en chambre, démoulant des thèmes anthologiques, ses symphonies de poche. Hymne teenage à la beauté, à la grâce, Dieu seul sait s'il existe plus beau disque composé de *"chansons tristes à propos du bonheur"*.

The Doors
"THE DOORS"
Elektra JANVIER 1967

"Les chansons des Doors, disait justement leur premier communiqué de presse, *sont comme l'espace, elles sont ancestrales."* Et Jim Morrison est l'ultime crooner psyché, jeans de cuir noir et voix de baryton, shaman qui suggère à sa tribu d'aller *"voir ailleurs"*, du côté du défendu, de l'interdit, "The End".

Moby Grape
"MOBY GRAPE"
Columbia JUIN 1967

Formé par un ancien batteur de l'Airplane, Skip Spence, Moby Grape est un groupe prometteur mais maudit, victime d'une phénoménale malchance et de décisions absurdes. C'est aussi un groupe à trois guitares qui propose d'inextricables duels comme personne, jamais, n'avait entendu.

Cream
"DISRAELI GEARS"
Reaction NOVEMBRE 1967

Sous pochette fluo collage signée Martin Sharp, voici l'album de la crème des groupes, porté par les singles "Strange Brew" et "Sunshine Of Your Love". Tout ici fait mouche, soli inspirés de Clapton, textes délirants ("Tales Of Brave Ulysses"), rythmique Rolls-Royce. Disponible en édition mono, fondamentale.

The Byrds
"FIFTH DIMENSION"
Columbia JUILLET 1966

Après le départ de leur romantique compositeur et chanteur Gene Clark, les Byrds se doivent de rebondir. Leur troisième album country extraterrestre surfe sur la vague psyché, proposant les hymnes "Eight Miles High" et "Hey Joe" (chanté par David Crosby) avec le fabuleux "Mr Spaceman" en prime.

Jefferson Airplane
"SURREALISTIC PILLOW"
RCA FEVRIER 1967

Originale pour l'époque, la musique de l'Airplane propose une fusion folk/ psyché. Porté par l'imparable "White Rabbit" écrit par la chanteuse Grace Slick, l'album pose les standards du rock bohème tel que pratiqué par les hippies de Haight-Ashbury, à l'époque soucieux de contre-culture.

Pink Floyd
"THE PIPER AT THE GATES OF DAWN"
EMI AOUT 1967

Seul disque composé sous l'égide de Syd Barrett, cet album à pochette kaléidoscopique mélange rock brut ("Lucifer Sam"), comptines toxiques ("Bike") et dérapages cosmiques ("Astronomy Domine"). Ce cocktail reste considéré comme un chef-d'œuvre absolu du rock psyché.

The Beatles
"MAGICAL MYSTERY TOUR"
Parlophone NOVEMBRE 1967

Bien sûr qu'ils étaient branchés LSD. Avec ce projet, Paul McCartney entraîne ses Fabuleux copains dans un voyage initiatique foireux, forcément, recelant en son sein *John The Walrus* et offrant une promenade dans un champ de fraises mélodiques ("Penny Lane", "Strawberry Fields").

Rock bohème, album concept, opera rock, solo de basse wah-wah et pop baroque

The Who
"SELL OUT"
Track DECEMBRE 1967

Porté par des chansons incomparables ("Armenia City In The Sky", "I Can See For Miles"), *"Les Who se prostituent"* est un concept album foutoir bordélique maximal, riche en jingles, slogans, blagues potaches. Les Who vivent le mouvement psyché comme une fête foutraque et une invention constante.

The Rolling Stones
"THEIR SATANIC MAJESTIES REQUEST"
Decca DECEMBRE 1967

Avec un enregistrement houleux (entre audiences au tribunal et nuits en prison), les Stones semblent à la peine en studio. Leur grand effort psyché, s'il offre "2000 Light Years From Home", propose aussi "Citadel" et "2000 Man" entre de longues jams fumeuses. Culte !

Grateful Dead
"ANTHEM OF THE SUN"
Warner JUILLET 1968

Mixé *"pour halluciner"*, ce deuxième Dead est un gigantesque bordel expérimental, mixant concerts et bandes de jams studio, effets électroniques et pianos désaccordés. Deux batteurs, trois studios, quatre producteurs : le président de Warner avait raison d'évoquer un projet *"peu raisonnable"*.

Jimi Hendrix Experience
"AXIS : BOLD AS LOVE"
Track DECEMBRE 1967

Sous pochette hippie made in India, Hendrix impose un deuxième album vertigineux (beaucoup y voient son meilleur). Dans un déluge de wah-wah, solos à l'envers, il joue du studio, et offre des tours de force cosmiques guitaristiques ("Spanish Castle Magic", "If 6 Was 9").

The Mothers Of Invention
"WE'RE ONLY IN IT FOR THE MONEY"
Verve MARS 1968

Grand spécialiste de l'album concept, Zappa ne pouvait laisser passer la vague hippie sans en pointer les débordements marginaux. *"Juste venu pour le pognon"*, Zappa produit *"un bouzin psychotique"* s'affirmant comme le freak éternel, poil à gratter générationnel.

Pretty Things
"SF SORROW"
EMI DECEMBRE 1968

"SF Sorrow" est un opéra-rock produit par Norman Smith (Pink Floyd) et utilisant Mellotron et ancêtres du Moog. Ajoutons des instruments acoustiques, un sitar, des échos, chœurs trippant, et les Pretty Things réussissent un coup remarquable, indiquant la voie vaudou entre blues et acid rock.

Quicksilver Messenger Service
"HAPPY TRAILS"
Capitol MARS 1969

Enregistré lors de concerts dans leur fief du Fillmore, ce disque offre une suite de délires guitaristiques (riffs, leads, arpèges, contrepoints) basés sur deux compositions de Bo Diddley. Jamais prétentieux ou ennuyeux, "Happy Trails" emporte toujours ses auditeurs au nirvana du psyché.

Traffic
"MR FANTASY"
Island DECEMBRE 1967

Venus de groupes de rhythm'n'blues, Stevie Winwood, Dave Mason, Chris Wood et Jim Capaldi voulaient désormais du sitar, de la créativité. Installés en rase campagne, les Traffic rêvaient d'une musique pop envoûtante, mixture de blues et de ragga, comme si le Sergent Poivre avait fondé son propre orchestre.

The Zombies
"ODESSEY AND ORACLE"
CBS AVRIL 1968

A quoi reconnaît-on un projet maudit ? Souvent, le groupe est dissous quand le disque sort. Et pourtant, enregistré à Abbey Road, produit par l'ingénieur des Beatles et offrant mélodies mémorables et des expérimentations au Mellotron ("Changes"), plus le hit "Time Of The Season", "Odessey..." était réellement inspirant.

The Soft Machine
"THE SOFT MACHINE"
Probe DECEMBRE 1968

Trio surgi de Canterbury, composé de fin lettrés, Soft Machine mélange art psychédélique, jazz et dadaïsme. Le résultat est l'un des fondements du rock expérimental (avec solos de basse wah-wah). Non sans humour : en concert le titre "We Did It Again" pouvait durer 45 minutes.

Captain Beefheart
"TROUT MASK REPLICA"
Straight JUIN 1969

Le blues. Musique reconnue ici plongée par le Captain Cœur de Bœuf dans un bain acide. Le Magic Band est prié d'apprendre à réagir par télépathie fasciste *"comme un seul homme"*, avec hésitations et palpitations vitales reproduites par cinq furieux instrumentistes cosmiquant à tout va.

The Seeds
"A WEB OF SOUND"
GNP Crescendo OCTOBRE 1966

Après avoir établi leur formule sur un premier album tubesque, les Seeds s'imprègnent du Flower Power sur leur deuxième album. Tandis que l'excentrique Sky Saxon chante le quotidien des amateurs de voyages intérieurs ("Mr Farmer", "Tripmaker"), Darryl Hopper pose les bases du clavier psychédélique.

The West Coast Pop Art Experimental Band
"PART ONE"
Reprise MARS 1967

Malgré son nom improbable et son histoire singulière (un play-boy millionnaire aux rêves de rock star débauche un jeune groupe en vogue), ce groupe possède une des plus belles discographies du Los Angeles psychédélique. Avec ses ballades jazzy ("Shifting Sands") et ses bizarreries sous influence Zappa ("1906", "Help I'm A Rock"), "Part One" est une pépite.

The Deviants
"PTOOFF !"
Underground Impresarios 1967

Figure du quartier freak de Ladbroke Grove, l'anarchiste et *white panther* Mick Farren a anticipé le punk dès 1967 avec ce "Ptooff !" hirsute, bouillonnant, qui démarre sur un rave-up blues psychotique, "I'm Coming Home" et s'achève sur les neuf minutes avant-gardistes de "Deviation Street".

The 13th Floor Elevators
"EASTER EVERYWHERE"
International Artists OCTOBRE 1967

Inventeurs du genre, ces Texans au goût prononcé pour les opiacés fomentaient un second effort des plus exalté, galvanisé par une guitare ultra-acide, le chant possédé de Roky Erikson ("Slip Inside This House") et l'étrange cruche électrique du gourou Tommy Hall.

Les classiques mineurs

PAR JONATHAN WITT

The Monkees
"PISCES, AQUARIUS, CAPRICORN & JONES LTD"
Colgems NOVEMBRE 1967

Le deuxième acte de l'émancipation des Monkees témoigne d'un groupe en phase avec son époque. Irrésistible, sa pop bubblegum psychédélique ("Star Collector", "Pleasant Valley Sunday") marque le premier pas du groupe vers un suicide commercial lysergique à venir ("Head").

Blues Magoos
"PSYCHEDELIC LOLLIPOP"
Mercury DECEMBRE 1966

Ils étaient peu en 1966 à arborer en lettres capitales le mot *psychedelic* sur leur pochette. Archétype du groupe garage en pleine mutation, ces one-hit wonders new-yorkais — "(We Ain't Got) Nothing Yet" — témoignent ici à quel point la révolution lysergique a imprégné la jeunesse américaine d'Ouest en Est.

The Electric Prunes
"I HAD TOO MUCH TO DREAM (LAST NIGHT)"
Reprise AVRIL 1967

Le vol du bourdon du morceau-titre de l'album marque un moment clef dans l'histoire du rock garage : plus question désormais pour les jeunes groupes de singer les Animals dans les bals. L'avenir serait à la distorsion, à la fuzz, aux bandes inversées. Un manifeste psychédélique.

Eric Burdon & The New Animals
"WINDS OF CHANGE"
MGM SEPTEMBRE 1967

Les Animals originaux dissous, Eric Burdon s'installe à San Francisco et devient un *born again* psychédélique. *"Yes I am Experienced"*, répond-il à Jimi Hendrix, avant d'écrire une ode à la capitale hippie ("San Franciscan Nights") et de célébrer le monde nouveau qui s'ouvre à lui ("Winds Of Change").

Strawberry Alarm Clock
"INCENSE & PEPPERMINTS"
Uni NOVEMBRE 1967

Nom abscons, chemises bariolées, chansons gorgées de sitar, fuzz, flûte, Farfisa et gloubi-boulga mystique : The Strawberry Alarm Clock est le cliché même du groupe psychédélique californien. Pourtant, au-delà du tube "Incense & Peppermints", ce premier album témoigne d'un groupe doué.

Chemises bariolées, chansons gorgées de sitar, fuzz, flûte, Farfisa et gloubi-boulga mystique

Tomorrow
"TOMORROW"
Parlophone FEVRIER 1968
Quatuor phare de l'underground londonien comprenant le fantasque batteur Twink et le remarquable Steve Howe (futur Yes), Tomorrow a produit ce petit classique typiquement british, avec des histoires de gnome, du sitar, un appel enivrant à la *"révolution"*, et une excellente reprise de "Strawberry Fields Forever".

Arthur Brown
"THE CRAZY WORLD OF ARTHUR BROWN"
Track JUIN 1968
Maquillé de façon terrifiante et orné d'une couronne de flammes, Arthur Brown se proclamait *roi du feu infernal* quand il interprétait son tube "Fire". Sur son premier album, tout aussi théâtral, ce grand excentrique éblouit par ses prouesses vocales et ses compositions barrées ("Spontaneous Apple Creation").

HP Lovecraft
"II"
Philips SEPTEMBRE 1968
HP Lovecraft était un groupe d'exception doté de deux chanteurs puissants issus de la scène folk de Chicago. Ce second opus gorgé d'effets studio offre un trip hallucinogène ("At The Mountain Of Madness"), incantatoire, véritable concentré de mystère, de rêverie comme sur l'entêtante "Blue Jack Of Diamond".

Kaleidoscope
"TANGERINE DREAM"
Fontana NOVEMBRE 1967
Ces lutins britanniques ont ourlé en 1967 une magnifique collection de chansons finement ouvragées, entre Byrds et Syd Barrett. Au programme : de lumineuses douze-cordes, du clavecin, de lysergiques harmonies et de vraies pépites : "Dear Nellie Goodrich" ou "The Sky Children".

The Smoke
"THE SMOKE"
Sidewalk AVRIL 1968
A ne pas confondre avec les auteurs de "My Friend Jack", The Smoke était un projet studio monté par Michael Lloyd, multi-instrumentiste échappé du West Coast Pop Art Experimental Band. Cet opus très chic propose des arrangements ambitieux (cordes, cuivres, orgues) et de nombreuses perles, entre Zombies et Beach Boys.

Blue Cheer
"OUTSIDEINSIDE"
Philips AOUT 1968
Chacun connaît "Vincebus Eruptum", effort précurseur qui a fait la renommée de ce power trio ultra-violent. Avec "Outsideinside", Blue Cheer creusait son sillon proto-metal mais s'ouvrait aussi vers des horizons plus chamarrés, comme en atteste une reprise heavy psyché de "Satisfaction".

The Outsiders
"CQ"
Polydor OCTOBRE 1968
Formation culte venue des Pays-Bas, The Outsiders a suivi un chemin similaire à celui des Pretty Things, passant d'un R&B sauvage à un psychédélisme sombre et nerveux. Ce "CQ" est un mètre étalon du genre, à la fois cru, mélodique et intelligent ("Misfits", "Daddy Died On Saturday").

Hapshash And The Coloured Coat
"FEATURING THE HUMAN HOST AND THE HEAVY METAL KIDS"
Minit 1967
Sous l'impulsion de Guy Stevens et avec l'aide des futurs Spooky Tooth, deux artistes peintres de l'underground londonien ont improvisé ce témoignage libre et débridé dont les transes répétitives sont parées de chœurs tribaux, de flûtiau et autres instruments traditionnels. Du proto-kraut ?

Os Mutantes
"OS MUTANTES"
Polydor JUIN 1968
Le rock psychédélique européen est souvent allé puiser son inspiration dans des sonorités exotiques. Les *Mutants* brésiliens ont fait le chemin inverse en donnant une couleur rock aux musiques locales. "Bat Macumba", "A Minha Meninha" témoignent des effets étonnants du LSD et de la fuzz sous les tropiques.

Status Quo
"PICTURESQUE MATCHSTICKABLE MESSAGES FROM..."
Pye SEPTEMBRE 1968
Avant de devenir les rois du boogie en jeans délavés, les Status Quo furent le fleuron de la seconde vague psychédélique anglaise. "Pictures Of Matchstick Men", leur chef-d'œuvre au riff de guitare mille fois imité, n'est que l'arbre qui cache une forêt emplie de merveilles ("Ice In The Sun").

The CA Quintet
"TRIP THRU HELL"
Candy Floss 1969
Méconnu, le CA Quintet a fomenté l'un des témoignages les plus stupéfiants de l'époque : un psychédélisme gothique, angoissant ("Cold Spider"), avec un guitariste capable de sonner comme une tronçonneuse (!), un chanteur/trompettiste aux influences mariachis, et des percussions gavées de *phasing*.

Les héritiers

PAR ERIC DELSART

Sun Dial
"OTHER WAY OUT"
Tangerine SEPTEMBRE 1990

Sorti à une époque où toute idée de revival était taboue, ce trio anglais réveillait les fantômes de Jimi Hendrix et Syd Barrett sur son premier album. Avec ses longs solos acides et ses effets vintage, "Other Way Out" remettait avec brio le rock psychédélique au goût du jour.

Amon Düül II
"YETI"
Liberty NOVEMBRE 1970

Estampillés krautrock de par leur origine teutonne, les rockers de la communauté artistique Amon Düül consommaient de l'acide jusqu'à la surdose. "Yeti", leur chef-d'œuvre, est un trip sombre et mystique distillé sur quatre faces vinyle, fusion de folk bohémien, hard rock psychédélique et jams hallucinées.

Hawkwind
"IN SEARCH OF SPACE"
Emi OCTOBRE 1971

Avant l'arrivée du grand Lemmy, le gang de Dave Brock défournait déjà des grooves imparables, mastodontes, sur fond de décollage vers l'hyperespace. "You Shouldn't Do That" et surtout l'impressionnante "Master Of The Universe" ont défini les codes du space-rock et même du futur stoner.

Spacemen 3
"THE PERFECT PRESCRIPTION"
Glass SEPTEMBRE 1987

"*Prendre des drogues pour faire de la musique sur laquelle prendre des drogues*", tel était le credo de ces hommes de l'espace. Une démarche qu'on retrouve sur cet album-concept kaléidoscopique qui relate toutes les étapes d'un trip de LSD, des débuts euphoriques ("Take Me To The Other Side") jusqu'à la redescente ("Call The Doctor").

The Brian Jonestown Massacre
"THEIR SATANIC MAJESTIES' SECOND REQUEST"
Bomp! JUIN 1996

Provocateur, Anton Newcombe imagine une suite à l'album maudit des Rolling Stones et déploie tout l'arsenal psychédélique (tablas, drones, sitar, Mellotron...) sur des chansons méditatives. Des trois albums publiés par The Brian Jonestown Massacre durant son *annus miserabilis*, celui-ci est le plus far-out.

Dashiell Hedayat
"OBSOLETE"
Shandar MAI 1971

Cette galette célébrait l'alliance de la poésie envapée de l'écrivain Dashiell Hedayat et des ambiances planantes concoctées par les musiciens de Gong. Deux morceaux fantastiques : le tube underground "Chrysler Rose" ainsi que la gracile et délicieusement absurde "Long Song For Zelda".

Spirit
"FUTURE GAMES"
Mercury AVRIL 1977

Incroyablement, en pleine folie punk, Randy California et Ed Cassidy publient ce monument lysergique mixant Hendrix et "Star Trek". Sous-titré *"A Magical Kahauna Dream"*, le projet mélange synthétiseurs, guitares distordues et dialogues de vieux films de SF. Belle reprise de "All Along The Watchtower".

Butthole Surfers
"HAIRWAY TO STEVEN"
Touch And Go JANVIER 1988

Aussi dingue et étrange que son titre l'indique, "Hairway To Steven" voyait les outranciers Texans tenter une approche moins radicale après des années d'expérimentations noisy opaques. Coup gagnant : si la bizarrerie reste le mot d'ordre, quelques grands morceaux émergent du fracas ("Jimi").

The Olivia Tremor Control
"DUSK AT CUBIST CASTLE"
Elephant 6 AOUT 1996

Sur son premier album, ce groupe emblématique du collectif Elephant 6 revisite avec talent la pop psychédélique des années 60, avec les Beatles pour modèle ("Define A Transparent Dream", "Jumping Fences"), tout en laissant libre cours à des expérimentations noisy ("Green Typewriter").

Kula Shaker
"PEASANTS, PIGS & ASTRONAUTS"
Columbia MARS 1999

Fort d'un premier album au sommet des charts britanniques, Kula Shaker a confié les rênes de son successeur à l'icône Bob Ezrin. Résultat ? Un pétage de plombs magistral, empli d'effets mystiques, de chants indiens, de merveilles pop ("Great Hosannah") et d'hymnes garage, tel "108 Battles (Of The Mind)".

The Black Angels
"PASSOVER"
Light In The Attic AVRIL 2006

Il faut toujours se méfier du Texas. En 2006 surgissaient ces tueurs, trois garçons et deux filles, adeptes de la saturation lancinante et étrangement addictive. "Passover" est un monument aride, une odyssée envoûtante aux reflets western où scintillent des choses comme "Bloodhounds On My Trail".

MGMT
"CONGRATULATIONS"
Columbia AVRIL 2010

On se souvient que MGMT avait décroché la timbale dès son effort inaugural, porté par l'hymne "Time To Pretend". Le duo de Brooklyn ensuite surprenait en optant pour une approche plus expérimentale mais régulièrement sublime, à l'image de la mini-symphonie "Flash Delirium".

Tame Impala
"LONERISM"
Modular OCTOBRE 2012

Kevin Parker est l'un des compositeurs les plus influents des temps actuels. Le son foisonnant et minutieux de ce disque, fait de multiples couches de synthétiseurs vintage et de voix de fausset, sera maintes fois copié mais rarement égalé. De la pochette au tube "Elephant", un chef-d'œuvre certifié.

The Warlocks
"PHOENIX"
Birdman NOVEMBRE 2002

Devant une rythmique puissante à deux batteries et un mur de guitares fuzz, lumières kaléidoscopiques braquées sur le visage, Bobby Hecksher chante des hymnes lancinants aux drogues psychédéliques ("The Dope Feels Good", "Shake The Dope Out"). "Phoenix" consacre les Warlocks comme le *drug band* ultime des années 2000.

Rythmique puissante à deux batteries et mur de guitares fuzz, lumières psyché

Thee Oh Sees
"CARRION CRAWLER/THE DREAM"
In The Red NOVEMBRE 2011

Enregistré au débauché en présence d'un second batteur, ce cinquième opus de Thee Oh Sees approfondissait une formule absolument létale, sorte de kraut-garage aux accords martelés, hallucinatoires. Certains morceaux ici présents deviendront des classiques en concert, comme "Carrion Crawler".

Jacco Gardner
"CABINET OF CURIOSITIES"
Trouble In Mind FEVRIER 2013

Jacco Gardner est un jeune érudit passionné d'une forme de pop baroque telle qu'on la pratiquait au mitan des sixties. Pour son coup d'essai, le génie néerlandais offrait d'emblée une recréation parfaite à la grâce folle, d'une douceur irréelle, un voyage aérien, ouaté, confrontant Syd Barrett et Curt Boettcher.

The Coral
"NIGHTFREAK AND THE SONS OF BECKER"
Deltasonic JANVIER 2004

Après deux albums de pop psyché douce, les surdoués de Liverpool décident de libérer les freaks en eux sur un mini-album enregistré en trois jours dans l'isolation. Les chansons magiques pleuvent ("Song Of The Corn", "Keep Me Company") mais l'étrangeté règne ("I Forgot My Name").

The Flaming Lips
"EMBRYONIC"
Warner OCTOBRE 2009

Après 25 années d'une carrière passée à explorer toutes les teintes du spectre psychédélique, les Flaming Lips bouclent la boucle avec ce double album qui parvient à concilier la folie avant-gardiste des débuts avec la sophistication des albums tardifs. Un freak-out aussi barré que jubilatoire.

Cosmonauts
"IF YOU WANNA DIE THEN I WANNA DIE"
Burger AVRIL 2012

Les Cosmonauts incarnent la relève du psychédélisme actuel. Californiens, beaux gosses, ils ont des aptitudes avérées pour usiner d'excellents titres, un peu shoegaze, à la fois hypnotiques et percutants. Ici, on apprécie particulièrement les définitives "Motorcycle #1" et "Psychic Denim".

King Gizzard & The Lizard Wizard
"I'M IN YOUR MIND FUZZ"
Castle Face NOVEMBRE 2014

Ils sont sept, australiens et signés sur le label de John Dwyer, le gourou de Thee Oh Sees. Et cela s'entend sur une incroyable *suite* de quatre titres dévalés à toute vitesse. Wah-wah, de la flûte, un harmonica, des influences de T Rex ("Empty") ou MGMT ("Slow Jam 1"). Imprévisible et jouissif.

Photo Nelson Lyon-Island-DR/ Archives R&F

La vie en rock

Le côté noir du psyché

William Burroughs

Pourquoi l'auteur du "Festin Nu" a-t-il tant fasciné plusieurs générations punk ? Notre spécialiste se remémore le roi du cut-up et de l'armoire à pharmacie.

PAR PATRICK EUDELINE

Septembre 1975. Un petit restaurant du Marais. J'avais été invité par un ami, un mentor, Gérard-Georges Lemaire. Qui s'occupait pour Flammarion de littérature étrangère et m'avait fait découvrir tout ce que la littérature beat comptait d'illuminés. Je ne suis encore qu'un ado, quasiment. Je suis sapé tout en cuir noir, avec jabot et casquette satin Applejack. Comme Johnny Thunders, Nick Kent ou Octavio. Il est là, devant moi. William Burroughs.
Il y a là son traducteur officiel, Philippe Mikriammos, Gysin, le couple Bourgois (son éditeur, donc), plein de gens. Mais il ne semble s'intéresser qu'à moi, ce qui énerve beaucoup les autres. Mais difficile de faire comprendre à ces habitués du Flore qu'un Perfecto aurait été plus efficace que leur veste de tweed pour attirer l'attention de l'auteur des "Garçons Sauvages".
Car c'est pour cela qu'il est ici. Flammarion sort la version française des "Wild Boys". Et des livres de Brion Gysin. Tout cela au sein de la prestigieuse et défunte collection *Connections* dirigée par Gérard-Georges Lemaire (l'homme qui me présenta, la même année, Pacadis. Nous étions ses deux élèves. Aujourd'hui Gérard tient le cercle des amis de Joris-Karl Huysmans...).

Bill me demande : *"Tu as un groupe de rock, j'imagine ?"* Et moi de répondre : *"Non, pas vraiment. En France, il n'y a, en ce moment, que des hippies attardés à part mes amis des Frenchies. Moi, Je rêve de Stooges et de blues sale..."*
Bill : *"Tu vas devoir faire un effort. J'aimerais beaucoup que tu joues au Colloque de Tanger pour Brion et moi. Puisque tu es invité... cela sera ta participation."* Un concert…
Il s'empare d'un exemplaire des Wild Boys qui traîne sur la table, l'ouvre à la dernière page. Et sur la nappe de restaurant, il en réécrit la conclusion. En forme de vers, en forme de chanson de rock.
Il arrache le bout de la nappe et me la tend : *"Voilà ta première chanson, si tu l'acceptes..."*
Réhabiliter et faire connaître, tout en en traduisant l'œuvre.
Brion Gysin, le complice de toujours de William Burroughs.
J'ai vite perdu la précieuse relique, la nappe de restaurant.

Mais j'étais présent bien sûr au colloque, ai joué ce fameux "The Wild Boys Smile". En compagnie de Strike Up.
En fait, on ne savait presque rien. En fait, j'avais acheté "La Machine Molle" (à cause du groupe, évidemment) et je n'avais rien compris. Ou quasi. Je m'étais forcé. C'était plus obscur encore que "I Am The Walrus" et les livres de Lennon, "Tarantula" de Bob Dylan, Lautréamont et "Ulysse" de James Joyce. C'était du cut-up. Du cut-up et des routines. Des procédés qui allaient plus loin encore que l'écriture automatique chère aux surréalistes. D'une manière aléatoire, Burroughs assemblait tous les extraits qu'il pouvait trouver, journaux, livres, pubs... et en répétait certains qui devenaient fils conducteurs — les fameuses routines. D'accord ! mais si une certaine poésie s'en émanait, c'était parce que Burroughs trichait. Il me l'avoua. Oui, le cut-up, c'était comme la musique — on choisit une suite de notes au parfait hasard sans se soucier de l'équilibre traditionnel majeur mineur et du *rôle* des notes — qui ne devient sublime que quand Berg la tripote.
Ce n'est pas donné à tout le monde, maîtriser le hasard.
De Burroughs, au début, je ne connaissais donc que le cut-up. Et ne savais trop qu'en faire. Et j'avais reçu la projection de "Chappaqua" (de Conrad Rooks) comme un coup de poing (à la Pagode, au même programme que "Monterey Pop"— autres temps, autres mœurs, on va dire). "Chappaqua", c'était psychédélique, obsédé par l'héroïne, mis en musique transcendante par Ravi Shankar et Ornette Coleman (après avoir entendu cette onde sonore broyée, haletante, harmoniquement éclatée, stridente ô combien ! j'étais prêt à tout, même à "LA Blues" des Stooges ou "Sister Ray"). Chappaqua par Ornette Coleman, c'est la musique du manque et des descentes de speed, l'absolue désarticulation.
On y voyait Burroughs en noir et chapeau vampiresque, inquiétant, morbide, Allen Ginsberg, Ravi Shankar. Plein de gens. "Chappaqua" était mis en images par Robert Frank. Et datait de 1966. C'était un absolu psychédélique, certes. Pour le moins. Mais, comme le Velvet Underground : côté noir comme un corbeau fou.
Psychédélique ? Tiens, parlons en. Rien ne me semble plus ridicule que ces jeunes gens d'aujourd'hui, bien nourris aux céréales de papa-maman qui prétendent faire du rock *"psychédélique"* et se gargarisent du terme, sans jamais avoir expérimenté la moindre descente d'acide. Laissez-moi rire. Et qu'ils regardent donc les dents de ceux dont ils se réclament si naïvement ! Les gens de Hawkwind, tiens ! ou Sky Saxon. le psychédélisme, ce n'est pas acheter chez Thomann, sur internet, la dernière pédale qui imite le son de l'UniVibe de Jimi Hendrix, ce n'est pas faire des solos interminables à la wah-wah sur des rythmes *"stoner"* (on me pardonnera les larmes de rire qui mouillent en ce moment mon clavier). Le psychédélisme, c'est vivre une aventure dont on ne revient pas forcément indemne. Le rock psyché d'aujourd'hui ? Une plaisanterie. Envoyons ces rockers non fumeurs voir "Chappaqua". Ils y verront peut-être une certaine lumière — noire pour le coup. Mais papa-maman ne vont pas être d'accord. Le psychédélisme, c'est autre chose que reprendre un classique des Stones ou de Led Zep. C'est se brûler les ailes afin de renaître.

Et ça, renaître, Burroughs l'a fait toute sa vie. Sa bio ? Elle est si romanesque et abracadabrante qu'elle en paraît fausse.
Vous vous attendiez à autre chose ?
Johnny Thunders à un journaliste pédant : *"Burroughs ? Si je prends de la drogue à cause d'une machine à calculer ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?"*

Les héros de la Beat génération forment ce dont on rêve tous, une famille créatrice

En fait, Johnny T savait très bien qui était l'homme qui, à l'époque du Flower Power, prétendait n'aimer les fleurs qu'en pot et jetées à la tête des flics et l'avait lu. Mais en bon Américain, il connaissait fort bien aussi la marque Burroughs... créée par le grand-père de William en 1880, et qui ne disparut qu'à la fin des eighties. Machines comptables, calculatrices, lointains ancêtres des ordinateurs. Cela est une des clés de Burroughs. Il est né dans la famille la plus straight et rationaliste qui se puisse imaginer. Une famille obsédée de chiffres qui l'envoya — il était né en 1918 — à Vienne étudier la médecine. Comme Freud. Etudes que Burroughs compléta à Harvard. Rien de moins. Avant que sa famille ne renonce et renie le brillant rejeton qui, à Harvard, passe pour alcoolique et interlope. Qui vient de tout lâcher. Veaux, vaches, couvées, études et machines à compter. Pour monter à New York. Où il devient détective privé et travaille avec la pègre issue de la prohibition. Et Burroughs, sinon, est amoureux. De celle qui restera comme la seule femme de sa vie, Joan Vollmer. Il vit avec elle et le couple Kerouac. Jack Kerouac et Edie Parker. Nous sommes à l'orée des années 40, en 1944... L'acteur Jack Cassidy passe souvent visiter le couple Burroughs et les Kerouac. La Beat génération est encore un phantasme dans la tête de ceux qui vont l'inventer.

En tant que détective privé, Burroughs est impliqué dans la fort louche affaire Kammerer-Carr. Une histoire de meurtre. Que racontera, à sa manière, Kerouac dans "Et Les Hippopotames Ont Bouilli Vifs Dans La Piscine".
Via la pègre, Burroughs rencontre la dope. La pègre... et ses lectures. Lui et Joan Vollmer sont fascinés par Michaux, par les surréalistes... Etre junkie à New York dans les années 40 vous met assurément en marge. C'est un combat de chaque jour, même si les pharmacies délivrent facilement des produits de substitution efficaces et que les docteurs sont encore bien naïfs... Tout cela, il le racontera bientôt. Dans "Junkie", évidemment.
C'est dans ce contexte qu'il épouse Joan et que naît son fils unique. William S Burroughs junior, en 1947. Futur auteur d'un chef-d'œuvre unique. "Speed". Rongé par la méthédrine et le sulfate de coke, le fils Burroughs n'a pas eu le temps d'écrire un second livre.
En 1951, c'est le voyage au Mexique. Et l'épisode le plus mystérieux de la vie de Bill Burroughs. Ivre, il tue sa femme *"en jouant à Guillaume Tell"*. On n'en saura jamais plus. Et peut être qu'il n'y a effectivement rien de plus là qu'un accident stupide.
Pour cela, il fera de la prison. Mais peu en vérité.
Terrifiée que le nom de Burroughs soit sali, sa famille a agi.

Après le meurtre de Mexico viennent les années rimbaldiennes. Les années d'errance. L'Amérique du Sud — il y prétend chercher le peyotl — et l'Afrique du Nord. La légende Tanger va naître.
A Tanger, lui et son nouveau complice Brion Gysin apprécient la douceur de vivre. Et les garçons, évidemment.
On ne sait si Burroughs fut toujours homosexuel, si son mariage n'était qu'une couverture, comme souvent dans les années 40 ou 50... Mais désormais Bill ne se cache plus.
Et puis, surtout, il va exorciser le meurtre par l'écriture. Celui qu'il appelle *"l'Ugly Spirit"* l'habite et le hante, comme il le raconte dans "Queer", son premier roman. Qui ne sera édité que bien plus tard...
La dope devient un harassement qui le dépasse et l'épuise. Dès 1956, c'est la valse des tentatives d'arrêt et des procédés magiques qui ne fonctionnent pas, comme l'apomorphine de son ami John Dent, qui ne fait qu'empirer les choses. Comme l'héroïne jadis inventée pour *"soigner l'addiction à la morphine"*, les produits de substitution sont souvent un piège pire que ce qu'ils sont censés guérir... Il faudra attendre la méthadone pour que Bill arrête vraiment. En 1980.

Les années 60 arrivent comme une promesse et il habite désormais au légendaire Beat Hotel de Paris. En plein Saint-Germain-des-Prés, 9 rue Gît-le-Cœur. Le Beat Hotel, c'est le surnom qu'a donné à l'établissement Allen Ginsberg qui y séjourne par intermittences depuis 1957. L'endroit n'a de l'eau chaude qu'un jour sur trois et une unique baignoire. C'est un bouge (aujourd'hui devenu un 4 étoiles qui joue sur sa légende). Un merveilleux bouge où vont se croiser tous les héros de la Beat génération. Corso, Ferlinghetti, Ginsberg, Burroughs, Gysin, Orlowski... Ils forment ce dont on rêve tous. Une famille créatrice, une génération, une émulation, une transcendance.
Là, Burroughs écrit, accumule, construit son œuvre. Il expérimente, découvre le cut-up, invente avec Gysin et Sommerville, son amant, la dream machine que nous avons reconstruit à Genève, lors du colloque de Tanger. Une sorte de kaléidoscope fabriqué de bric et de broc — une ampoule allumée et des bouts de carton suffisent pour la confectionner — qui est censé produire un effet hallucinogène quand on le regarde. Une confession : j'ai essayé. Cela ne marche pas.

Enfin, il a écrit "Le Festin Nu". Grâce à Kerouac et Ginsberg, le livre sort chez Olympia Press. Quand en 1960 il part pour Londres, il est devenu Burroughs. Son chef-d'œuvre "Junkie" me le fera enfin vraiment découvrir. Lui et l'héroïne... qui, dans ce livre, repousse et fascine. Il ne faut pas lire "Junkie" quand, déjà, on est un dévot de Lou Reed et un imitateur de Keith, qu'on a vingt ans et que les seventies sont décadentes.
Reconnu comme icône dès les sixties, il meurt en 1997.
Il aura travaillé avec et fasciné tout ce que le gotha rock compte de créateurs dignes de ce nom. Il aura même, en 1984, été décoré par Jack Lang.
Quant à moi, il ne me reste qu'une pauvre photo et le souvenir de le voir, lui, debout, applaudissant à mon concert, le premier de ma vie, et qui n'en méritait sans doute pas tant. Le reste de l'audience, ce gotha littéraire horrifié par ce punk rock en gestation, s'était bien sûr, pourtant, senti obligé de le suivre aux trois shows. Bill. ★

LES EUROCKÉENNES

3.4.5 JUILLET • BELFORT 2015

STING • THE CHEMICAL BROTHERS • DIE ANTWOORD • BEN HARPER & THE INNOCENT CRIMINALS
SKIP THE USE & FRIENDS • CHRISTINE AND THE QUEENS • DAMIAN 'JR. GONG' MARLEY • MAJOR LAZER • FLUME
ETIENNE DAHO • ANGUS & JULIA STONE • THE DØ • ROYAL BLOOD • JAMES BLAKE • ALABAMA SHAKES
PARKWAY DRIVE • RONE • FOXYGEN • EAGLES OF DEATH METAL • PUSHA T • BLACK LABEL SOCIETY
ST. PAUL AND THE BROKEN BONES • SEASICK STEVE • THE SHOES • OSCAR AND THE WOLF • SLEAFORD MODS
ANTEMASQUE • TODD TERJE & THE OLSENS • BORIS BREJCHA • ILOVEMAKONNEN • RAE SREMMURD
MINA TINDLE • SINKANE • OFF! • IBEYI • BIG FREEDIA • JULIO BASHMORE • KEVIN GATES • RUN THE JEWELS
COTTON CLAW • LAETITIA SHERIFF • BATIDA • JEANNE ADDED • JACK GARRATT • ELECTRIC WIZARD • SLAVES
SONGHOY BLUES • HO99O9 • GEORGIO • SIANNA • SET&MATCH • BO NINGEN • THE BAWDIES • KING AYISOBA
SEIHO • FOREVER PAVOT • GRUNGE • PETITE NOIR • GRAND BLANC • PUTS MARIE • JONATHAN TOUBIN

• #EUROCKS2015 •

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

© DESIGN BY TASTE / lagency / Territoire des Musiques / Licences 1-10572054 3-10480093 3-1040100

Belle énergie

The Vaccines

"ENGLISH GRAFFITI"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

Aux yeux et oreilles de ceux qui prétendent savoir de quoi sera fait l'avenir du rock, il suffit de pas grand-chose pour faire pencher la balance du bon ou du mauvais bord. Pour verser du côté obscur de la force. Etre cool ou ringard. Prisé de l'intelligentsia. Ou pas. Parlez-en à Coldplay. Depuis leurs débuts, à la fin de la première décennie des années 2000, les Vaccines ont eu du bol et l'honnêteté de le reconnaître. A longueur d'interviews, le chanteur/ guitariste et songwriter Justin Young — sur le plan de la composition, toutes les chansons du nouvel album sont attribuées au groupe — a raconté qu'ils n'y étaient pour rien si les médias branchouilles, les radios encore écoutables et le public en blouson s'étaient entichés d'eux quasi instantanément. A l'en croire, ces quatre Londoniens ont même été agréablement surpris que leurs deux premiers albums enquillés en 2011 et 2012, loin de passer inaperçus, s'arrachent alors que la peste du téléchargement illégal et le choléra du streaming rendaient les ventes de disques anecdotiques et réduisaient en poussière les espoirs raisonnables d'une flopée de concurrents qui n'ont pas eu la chance (oui, on en est là...) de se faire signer par une des trois majors survivantes. Seuls labels, par les temps qui courent, susceptibles de claquer ce qu'il faut en marketing. Car dans l'espoir de bien faire comprendre, sur les réseaux sociaux de préférence, on en est réduit aujourd'hui à expliquer à grands coups de dollars. Ils ont valeur d'arguments. Ce triste état des ultimes forces en présence ne retire rien au talent des Vaccines dont l'indie rock (siglé post-punk au début) a mué en une pop plus consensuelle parce que pour eux, vouloir plaire au plus grand nombre, tant s'en faut, n'a rien de honteux. D'ailleurs, et ça perce les tympans, "Maybe I Could Hold You" et "Give Me A Sign", les deux dernières chansons de "English Graffiti" — "Undercover (Interlude)", qui scelle le disque, est un bref instrumental aux relents psyché — sont tout à fait dans l'esprit de ce que Chris Martin et sa bande sont incapables de garder pour eux. Sauf que, et la différence est de taille, Dave Fridmann et Cole M Greif-Neill ont concocté pour les Vaccines (à leur demande) un son bien crado. Ils ont affublé leur pop d'oripeaux rock. Qui fendillent le bocal et noient le poisson. Dans "English Graffiti", qui ne doit peut-être pas son titre au deuxième film de George Lucas, mais a été enregistré à New York, il est pourtant bien question d'émancipation aux USA. Sans surprise et d'entrée de jeu, "Handsome" renvoie aux Ramones chers aux Vaccines depuis leurs débuts. En revanche, "Dream Lover" s'apparente au glam cheap de Hanoi Rocks, et "Minimal Affection" sonne franchement Cars. Ça n'étonne pas, quand on sait que les quatre sont fans de Weezer, que Ric Ocasek a produit, plutôt deux fois qu'une. "20/20" fait de la pop avec du punk et "Denial", excusez du peu, dépoussière le souvenir de Wasted Youth du début des années 80 (couplet de queue de manif, refrain de tête de cortège). On aurait bien tort de s'en plaindre. Les Vaccines ayant grandi en écoutant ces groupes, "(All Afternoon) In Love" résonne d'harmonies et de trucages sonores inaugurés en son temps par Radiohead, et "Want You So Bad", a du Blur émancipé en elle. Des références donc, mais au service d'un style propre, d'une belle énergie ("Radio Bikini") et de refrains pas évidents à contrer. Ils ne sauveront sans doute pas le rock mais les Vaccines, en 2015, font leur max pour le rendre sexy. A leur manière, ils clouent le bec de ceux qui n'ont pas encore compris que les clivages à la con tuaient plus sûrement que lentement. ✪✪✪

JEROME SOLIGNY

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Jesse Malin

"New York Before The War"

ONE LITTLE INDIAN/ VELVET ELK

Notre bon cœur nous perdra. Nous aurions étrillé le dernier opéra-comique des pitres de Muse avec allégresse mais, lorsque vient le tour de ce Jesse Malin dont peu chez nous doivent connaître le nom, la main tremble. Il y a des jours où l'on se sent impuissant à la cruauté. Contrarions un peu notre nature et faisons notre office. De quoi s'agit-il ? Jesse Malin, ancien punk et vétéran du circuit, est ce qu'on pourrait appeler un New-Yorkais intégral. Sa meilleure chanson, il l'a consacrée à Brooklyn, tous ses textes sont remplis ras la gueule de références à *sa* ville, et jusqu'à son faciès un peu cabossé qui évoque un lointain parent du De Niro de "Taxi Driver". Qui dit New York dit bien sûr son new-yorkais, auquel Malin injecte une bonne dose

d'americana, genre dont il s'est embéguiné depuis quelque temps. Alors, punk rural ou americana urbain ? On s'en fout un peu finalement car si toutes les références sont bien là (Neil Young, Steve Earle, Replacements), Jesse Malin est hélas atteint d'une affection dont on ne guérit pas : le syndrome Willie Nelson (plus communément appelé *maladie de la voix de chèvre*). Cela ne l'empêche pas d'être capable de trousser quelques belles ballades, comme "I Would Do It For You" ou "She's So Dangerous" et son piano façon The National, dont on ne peut s'empêcher de penser qu'elles seraient dix fois plus bouleversantes chantées par un autre. Est-ce inécoutable ? Loin de là. Mais est-ce inoubliable, inouï, décisif, indispensable à la poursuite de notre vie ? C'est la seule question qui vaille et malheureusement, là encore, la réponse est négative. ✪✪

VIANNEY G.

Snoop Dogg

"Bush"

DOGGYSTYLE RECORDS/ SONY MUSIC

Quel plaisir rare que d'entendre en 2015 un rappeur de premier plan qui ne soit pas obsédé par le carcan du trap, ce son rigide et électronique qui fait la loi dans le hip-hop contemporain. Ce bon vieux Snoop nous la joue patriarche avec un groove à l'ancienne teinté de funk et de soul, comme à l'époque de son premier opus sorti en 1993, "Doggystyle". Institution de la West Coast, Snoopy s'offre les services de Stevie Wonder sur l'ouverture de son album : "California Roll" balance sans forcer un parfum soul épicé d'une pointe de modernité, et le Chien en profite même pour chantonner aux côtés de l'aveugle le plus funky de la planète, sans Auto-Tune mais avec du feeling. Il invite Charlie Wilson, fondateur du Gap Band, sur le single "Peaches N Cream", qui emprunte à George Clinton le sample de "One Nation Under A Groove" de Funkadelic. Est-il besoin de préciser que le titre de l'album ne fait aucunement référence aux deux catastrophiques présidents américains mais au buisson ardent de l'herbe hydroponique qu'il consomme avec passion depuis plus de vingt ans ? Les vrais savent. "So Many Pros" sonne comme un futur hit avec des chœurs féminins divins, et "R U A Freak" a ce petit côté eighties qui va bien, grâce à la patte du hit-maker le plus prolifique des années 2010, Pharrell Williams, qui avait

déjà offert un gros tube à Snoop avec "Drop It Like It's Hot" en 2004. C'est d'ailleurs Pharrell qui réalise tout l'album, lui donnant une unité de ton extrêmement efficace et séduisante. Treizième album studio de Snoop, "Bush" pourrait bien faire partie de son Top 5. Pas mal pour ce vétéran/ survivant, seul rappeur des années 1990 toujours actif à être resté aussi haut dans les charts et dans le cœur de ses fans. ✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

The Apartments

"No Song, No Spell, No Madrigal"

MICROCULTURES/ DIFFER-ANT

Ceci n'est pas une histoire comme les autres. Longtemps, on est resté sans nouvelle de Peter Milton Walsh, éminence grise et seul membre permanent de The Apartments, groupe né à Melbourne à la fin des années 1970. Un album splendide au mitan des eighties ("The Evening Visits... And Stays For Years", réédité ces jours-ci par le label Captured Tracks) ; deux chefs-d'œuvre la décennie suivante — "Drift", "A Life Full Of Farewells". Puis un silence assourdissant, après la sortie de "Apart" en 1997. Deux ans plus tard, l'homme perd un fils. Et tire un trait sur sa vie publique. C'était sans compter sur le journaliste et musicien Emmanuel Tellier, à qui l'on doit ce retour, d'abord scénique — en 2009 et 2012. Des concerts comme autant de

catharsis qui ont donc conduit à ce nouveau disque. Un disque hanté par la douleur, les souvenirs, les promesses non tenues, les moments de joie et de peine, comme le résume avec une force désespérante "Twenty One", pierre angulaire d'un album qui érige la mélancolie en art de vivre. Avec maestria et pudeur, Walsh transforme cette épreuve personnelle en communion universelle. Dès la chanson éponyme, ce francophile invétéré — on le soupçonne de connaître par cœur les disques sixties de Françoise Hardy — imagine ce qu'aurait pu donner "Dusty In Memphis" chanté par Scott Walker. Les cordes élégantes et la trompette déchirante de "Looking For Another Town" ou "Swap Places", la voix féminine du badin "Black Ribbons", le piano miraculeux de "The House That We Once Lived In", le refrain lumineux de "Please Don't Say Remember" sont parmi les instants les plus précieux d'une œuvre dont on ne sort pas indemne. Mais qui n'a pas fini de rythmer nos vies. ✪✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

My Morning Jacket

"The Waterfall"

ATO/ PIAS

Le quatrième morceau s'achève que le chroniqueur se demande sérieusement si un groupe adulé n'est pas passé du côté obscur. L'ouverture, "Believe", n'avait rien à envier aux grandiloquences de Queen, le folk-rock de "Like A River" partait pas mal avant un refrain tout en emphase et "In Its Infancy (The Waterfall)" tombait dans des turpitudes prog rock (le second titre, "Compound Fracture", groove funk et lignes de chant à la Marvin Gaye, était meilleur). De quoi courir réécouter les quatre premiers albums du groupe de Louisville, parfaits jusqu'à "Z", en 2005 ? Ou méditer sur l'évolution de son leader Jim James, gaillard des plus doués qui, comme d'autres, s'échine sur cette équation moderne : comment concilier une palanquée d'influences tout à fait hétérogènes ? Guitare acoustique, pedal steel, le cinquième titre, "Get The Point", le montre dans ce qu'il a de meilleur : ballade balayée de solitude, voix bouleversante. Ensuite, à nouveau des constructions ambitieuses, mais moins azimutées : "Spring (Among The Living)", "Tropics (Erase Traces)", un "Thin Line" très philly sound, la pop musclée mais pas désagréable de "Big Decisions" et une splendeur de ballade, "Only Memories Remain", soul, en apesanteur, poignante (bien

savourer la ligne de basse). Strates de claviers, guitares fuzzy et cordes sont agencées tout du long avec une minutie extrême et la rythmique Patrick Hallahan/ Two Tone Tommy continue d'offrir un rare alliage de finesse et puissance. On conseillera au lecteur curieux de collisions sonores l'écoute de "The Tennessee Fire" (1999) puis, directement derrière, celle de "The Waterfall". Appelons ça une violente mutation. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Mumford & Sons

"Wilder Mind"

ISLAND RECORDS GROUP

Pas des pressés, les Mumford & Sons. Trois ans entre "Sigh No More" et "Babel", et autant entre ce dernier et ce "Wilder Mind" qui arrive ces jours-ci. Mille jours pour pondre douze chansons... Tout folkeux qu'ils soient, ceux-là carburent à un rythme de rentier. Faut dire, grosse affaire chez un groupe folk, le passage à l'électricité. Dylan se souvient encore du sien ("Judas !"). A tel point qu'en ce moment, c'est suées et émois chez nos confrères de la presse anglaise, qu'on sait prompts à l'emballement hâtif, sur le mode : *"Les Mumford & Sons montent les potards !"* Voire... la tentation du *gros son*, on sait où ça peut mener (*cf* les Kings Of Leon)... En fait de changement, il est ici finalement très

relatif et consiste surtout en la mise au rencard du fameux banjo qui signait leurs deux premiers albums. On a connu plus spectaculaire revirement. Le bon Marcus Mumford avait pourtant prévenu : ce nouvel album se veut *"une évolution plutôt qu'une véritable rupture"*. Au menu donc, cavalcades à crescendo à copyright Arcade Fire, batterie ressassant, chant exalté un peu forcé, qu'exemplifient "Tompkins Square Park" ou "The Wolf". A ces titres que les intégristes dans notre genre se bouffant quotidiennement du Jackson C Frank jugeront toujours probablement un peu trop *joli* et *fédérateur*, on préférera l'âpreté inquiète de "Broad Shouldered Beasts", de "Snake Eyes", de "Monster" ou de "Cold Arms", peut-être leur meilleure chanson à ce jour. On a le droit de trouver le tout un peu trop bien peigné et de penser qu'à côté de The Handsome Family, les Mumford & Sons font encore (provisoirement ?) un peu petits garçons. ✪✪✪

VIANNEY G.

FFS

"FFS"

DOMINO RECORDINGS

Le projet de fusion Sparks/ Franz Ferdinand remonte à plusieurs années mais, à l'écoute de ces douze titres, on ne regrette pas une aussi longue attente. "Johnny Delusional", première chanson, donne le ton : un groove qui entraîne tout sur son passage, des paroles entre l'absurde et le 28e degré, le tout propulsé par la voix cristalline de Russell Mael, chanteur d'exception capable de taper les plus hautes notes sans jamais perdre son flegme british (un exploit pour un Californien). Alex Kapranos et ses trois acolytes apportent aux frères Ron et Russell une rigueur rock qui satisfera les fans des Sparks. Loin des échappées disco-electro des deux Mael, on se régale de futurs classiques comme "Save Me From Myself", "Police Encounters" ou le formidable "Collaborations Don't Work", qui cite sans ostentation Warhol, de Kooning, Haydn et Frank Lloyd Wright. La production de John Congleton évite les références trop appuyées au riche passé des deux groupes, et FFS vaut plus que la simple addition de ceux-ci. L'élégance des lyrics fait écho à celle des compositions, habile mélange de guitares, de sons électroniques discrets et de rythmiques d'airain. Meilleur namedropping de l'album sur "So Desu Ne" : *"She's climbing mount Fuji, nothing but a kimono Kenzo on/ Carrying*

a Hello Kitty Uzi" (*"Elle grimpe sur le mont Fuji juste habillée d'un kimono Kenzo/ En portant un Uzi Hello Kitty"*). On sait que Kapranos est un fan des Sparks, on ne s'étonnera donc pas du côté Mael dominant de ces douze chansons qui s'écoutent et se réécoutent comme des friandises pop. Ne pas croire pour autant que FF est réduit au rôle d'accompagnateur de la fratrie, il suffit d'écouter les guitares de "Dictator's Son" pour s'en convaincre. Album du mois, au moins. ✪✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Mikal Cronin

"MCIII"

MERGE/ DIFFER-ANT

Depuis quelques années, Mikal Cronin est le bassiste du Ty Segall Band, celui qui ferraille énergiquement au centre de la scène et donne occasionnellement de la voix pour les harmonies. Mais le brun jeune homme n'est pas que cela. Il possède aussi son jardin secret, que l'on a pu arpenter sur "MCII", dans un registre de power pop lumineuse aux reflets grunge qui sait se démarquer de l'œuvre de son meilleur ami Ty. Pour ce troisième opus, Mikal aurait apparemment été décidé de *"voir les choses en grand"*. En pratique, comment ce vœu pieux se traduit-il ? Par des arrangements d'une élégance parfaite, que le multi-instrumentiste de choc a entièrement composés et exécutés : cordes, cuivres et piano donnent un enrobage presque

cinématographique à des morceaux aux mélodies poignantes ("Alone", "Different") et dont les mots, tristes et mélancoliques, évoquent la solitude, le déracinement. Toute la seconde face constitue ainsi un *"cycle"* de six chansons sur ces thèmes hautement personnels. Partout, Mikal privilégie donc d'élégiaques accords de guitare sèche ("Circle", "Feel Like", "I've Been Loved"), qu'il ponctue parfois de saturation discrète et de trouvailles futées. Ainsi le single "Gold", l'une des deux offrandes garage-rock (avec "Ready"), s'achève sur un mantra élaboré sur une tzoura, sorte de mandoline traditionnelle grecque. On repère aussi une pulsation kraut qui mène l'irrésistible crescendo de "Say" tambour battant. Sur "Turn Around", les violons concourent à créer un lumineux tourbillon, un souffle émouvant. C'est ce souci constant du détail qui permet à ce "MCIII", à la fois classieux et sensible, de se hisser dans la catégorie des très beaux disques de l'année. Mikal a muri et cela s'entend. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Nick Cave & Warren Ellis

"Loin Des Hommes"

PIAS

Insidieusement, le rock fit son entrée au cinéma à guichets fermés, en mettant Elvis puis les Beatles en haut de l'affiche. Mais le bouleversement musical se fit autre part : au moment où de grands compositeurs tels John Barry ajoutaient une Fender VI dans le plan d'orchestre. Avec ces maîtres, la guitare électrique allait connaître son heure de gloire dans les salles obscures. Puis Antonioni invita les Yardbirds dans "Blow Up", Scorsese inventa la BO compilation, et rock et cinéma cohabitaient avec équilibre jusqu'à l'explosion : le "More" de Pink Floyd, première BO composée par un groupe *pop*. Ce qui semblait être le privilège de quelques jazzmen (grosso modo Miles, Monk et Hancock) passait dans les mains de chevelus bouffeurs d'acides. Les musiques originales du genre se multiplièrent, allant de Ry Cooder pour Wenders, à Queen pour "Flash Gordon", jusqu'à ce qu'aujourd'hui Trent Reznor compose pour David Fincher, Jonny Greenwood de Radiohead pour Paul Thomas Anderson, et Nick Cave affublé de Warren Ellis pour des films désertiques. Et ici tout se complique. Alors qu'une génération de grands compositeurs marquait à tout jamais les esprits en utilisant des guitares twang, les gens du rock désormais

s'éloignent de leur origine pour faire dans l'instrumental minimaliste. Comme l'ont à nouveau prouvé Ellis et Cave, tout cela donne des musiques assez ennuyeuses, désespérantes, d'une pauvreté harmonique objective, qui souffre au final des mêmes affres que le cinéma qu'elle illustre : à force de se vouloir *cérébral et contemplatif*, l'éléphant accouche d'une souris. Certes, ces deux arts sont ceux des rêves. Mais pourquoi s'obstiner à nous faire somnoler ? ✪ 1/2

THOMAS E. FLORIN

Disques pop rock

The Go ! Team

"The Scene Between"

MEMPHIS INDUSTRIES/ LA MISSION

Trop de musique, mais pas assez de la bonne. Le collectif dance pop multiracial de Brighton (Angleterre) tente à nouveau de combler le vide depuis la parution de l'insurpassable "Thunder, Lightning, Strike" en 2004. Avec un style bien à lui et après deux albums moins bons ensuite, le multi-instrumentiste Ian Parton a décidé de reprendre les choses en main et de retourner dans sa piaule pour tout écrire, produire et interpréter, sans l'aide des chanteuses et rappeuses habituelles, Ninja, Kaori Tsuchida et Chi Fukami Taylor, mais avec plein d'inconnus à la place pour garder la fraîcheur maladroite qui habitait le premier jet. Comme une boisson gazeuse, "What D'You Say ?" interroge sans trompettes ni sirènes, mais pétille assez pour propulser dans le jeu vidéo

et renvoyer dans le rouge. Perchés sur une avalanche de samples, les voix des majorettes se voient plantés en haut du décor kaléidoscopique. Dos au mur de Motown, avec l'innocence du hip hop original et un son rock lo-fi compressé, le groove reste l'essence de The Go! Team, mais l'accent a été mis sur des mélodies sinueuses qui s'ébrouent sur d'élégiaques chansons pop bubblegum. Sans trop savoir s'il s'agit de The Mamas & The Papas ou du générique des Barbapapa, on a pourtant parfois l'impression de se réveiller avec les publicités hurlantes de la télé à trois heures du matin dans le canapé. Il faut curieusement attendre les dernières chansons, "The Art Of Getting By", avec The London African Gospel Choir, et le mantra "Reason Left To Destroy" inspiré par "Les Oiseaux" de Hitchcock, pour reprendre confiance en l'avenir. L'été sera chaud. ✪✪✪

VINCENT HANON

Metz

"II"

SUB POP/ PIAS

Ils nous avaient fait il y a deux ans le coup de l'attaque frontale avec un premier album noisy qui envoyait tous les compteurs dans le rouge et emportait l'adhésion à l'énergie. Le trio hardcore de Toronto remet le couvert et sert quasiment la même cuisine sur son deuxième album (où on constate toutefois que les guitares sont un peu plus heavy et les arrangements plus variés). Sur cet album, comme c'était déjà le cas sur le précédent, la stratégie de Metz semble être de monter le mur de distorsion le plus brutal possible afin de mettre l'auditeur mal à l'aise. Constat : ça fonctionne à merveille. Seul problème : derrière cette agression sonore, on peine à trouver des chansons. C'est un écueil fréquent de ces groupes qui martèlent leurs guitares avec autant de lourdeur et de belligérance : ce choix esthétique fait souvent office de cache-misère quand l'écriture est indigente. Sur "II", Metz fait beaucoup de bruit, parfois pour pas grand-chose, à l'image de titres tels que "The Swimmer" ou "Landfill" qui, passés le choc sonore initial, paraissent creux. En revanche, dès que le riff de guitare est entraînant, Metz bascule tout de suite dans une autre dimension. "IOU", "Acetate" ou "Eyes Peeled" en apportent l'illustration : lancée

à plein régime, la machine Metz impressionne et a de quoi scotcher au plafond. Dommage que cela n'arrive que trop peu sur ce disque où les guitares dissonantes sont peu passionnantes et où les vociférations d'Alex Edkins finissent par lasser sur la durée. ✪✪

ERIC DELSART

Faith No More

"Sol Invictus"

IPECAC RECORDINGS/ PIAS

C'était le silence discographique depuis 1997. Certes, il y avait eu des tournées, des apparitions. Mike Patton et sa bande d'allumés sont donc de retour. L'instant est étrange, on craint que les *vieux* n'y soient plus vraiment, qu'ils radotent. "Sol Invictus" — Akhenaton, sors de ce corps ! — débute avec un petit piano, comme sur leur reprise culte du "Easy" de Lionel Ritchie. Mais très vite, une batterie martiale et la voix de crooner des souterrains de Patton entrent dans la danse. C'est une pop qui tombe, un cabaret qui disparaît, doucement. C'est très beau. "Superhero", qui suit, c'est le FNM agressif, sautillant mais comme pour mieux frapper la tempe, ce sont les guitares insistantes, les cordes vocales saturées, les cassures grandiloquentes, c'est assez magistral.

Et assez familier. Les fans respireront, les autres valideront ou hurleront au kitsch impossible. Tant pis pour eux. Sur "Sunny Side Up", on jurerait que Patton chante ces quelques mots : *"Je serai ton Leprechaun..."* mais rien n'est moins sûr. Pas grave, il avance toujours en félin vicelard, malin, séducteur et létal. Le refrain est autant pour les stades que pour les clubs. C'est le pouvoir que le groupe a toujours eu, qui le rendait si important, si différent. "Rise Of The Fall" est une promenade dont on ne reviendra peut-être pas et on s'en moque. "Motherfucker" et son minimalisme narquois s'impose tranquille, sûr de sa force. "Matador", c'est une symphonie qui implose, Lawrence d'Arabie qui explore la galaxie du Centaure en caleçon de bain, c'est à tomber ! A la production, Bill Gould, l'indéboulonnable bassiste rondouillard. Au final, une certitude : San Francisco a de la chance. ✪✪✪✪

JEROME REIJASSE

The Darkness

"Last Of Our Kind"

CANARY DWARF/ KOBALT

Malgré l'affront de cette pochette, le quatrième opus de The Darkness confirme toutes les promesses apportées par "Hot Cakes", album du retour 2012. Avec le costaud "Open Fire", on tient en un vif éclair de médiator le hit single de l'album, summum de leur formule avec ses guitares qui évoquent inconditionnellement The Cult et ce riff *malcolmien*, irrésistible et si solide, asséné par le frangin Dan Hawkins, double taciturne de la diva flamboyante, efficace dans la simplicité et la sobriété (le hard mordant de "Mudslide", ou "Hammer & Tongs" dans le registre boogie moulant à la Slade). Premier bémol à la fiesta : comme si Cobain et la *real TV* popu ne les avaient toujours pas éradiqués de MTV, ils persistent sur "Wheels Of The Machine" avec *la* ballade de rigueur, arrangée comme si *1988* scintillait de mille néons, tel Mika s'égosillant à mort sur des arrangements Phil Collins — on s'étrangle. Plus étrange encore, la suivante, "Mighty Wings", démarre dans une symphonie de synthés typés Goblin, et se poursuit dans un véritable fourre-tout quasi power metal, entre Muse et délire façon Queen, avec Justin Hawkins en castrat (ex-?) cocaïné fougueux. Excitant ou horripilant, le chanteur en fait toujours trop (et vient gâcher le très

bon "Barbarians" avec sa ligne de vocalises crispantes), et semble pourtant avoir mué, ici et là, contenant sa voix dans des tonalités graves inédites, méconnaissables et heureuses ("Conquerors"), venant mesurer sa nouvelle virilité à la frappe titanesque d'Emily Dolan Davies, parfaite dans son rôle de cogneuse en chef, à défaut d'être subtile — une notion bien sûr étrangère aux Anglais bariolés. ✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

Black Rebel Motorcycle Club

"Live In Paris"

ABSTRACT DRAGON/ [PIAS] COOPERATIVE

Les Motorcycle Club commencent à avoir ce qui s'appelle un répertoire : se permettre de ne pas jouer des trucs comme "Restless Sinner" ou "Fault Line", c'est donné à peu. Reste que l'écoute de leur premier disque live laisse parfois un arrière-goût de lendemain de race problématique. Ces blues à l'os ("Shuffle Your Feet"), parfaits en studio, ici dévidés un peu machinalement, fascinent finalement moins qu'ils n'assoupissent (le shoegaze, comme les électrochocs à l'adolescence, ça laisse des séquelles). D'autres titres, les plus récents, sonnent dangereusement U2 ("Let The Day Begin"), au point qu'un doute nous traverse : *Whatever Happened to My BRMC ?* Ce qui a toujours été chez eux

le cœur de la bête, la batterie, semble ici tenue en bride. S'agit-il de la prod un peu ingrate ? D'un bête jour sans ? Toujours est-il que même une tuerie aussi définitive que "Hate The Taste" perd de son sex-appeal. Heureusement, les BRMC ont quelques grandes chansons ("Conscience Killer", "Ain't No Easy Way") capables de secouer à temps l'engourdissement qui menace de faire s'effondrer la gueule de l'auditeur sur son bureau. Peut-être un public franchement hostile eut-il été plus propice à une performance un peu plus anthologique. Il manque à celui-ci ce qui fait l'essence des live réussis : une atmosphère de chaos, de confusion et de violence. Ça n'est pas bien grave ceci dit et, dans le genre néo-stoogien, ils restent les chefs de la meute. La meilleure chose à faire : réécouter "Howl", ce classique moderne déjà vieux de dix ans, et attendre la suite. ✪✪✪

VIANNEY G.

The Dead Daisies

"Revolución"

SPITFIRE MUSIC

Depuis 1966 et les débuts de Cream, la *tentation* du supergroupe est toujours vivace. C'est sans doute l'assurance, dans cette industrie moribonde, de prendre moins de risques... L'affaire qui nous occupe aujourd'hui, The Dead Daisies, comporte quelques noms aptes à interpeler l'amateur éclairé de rock and roll viril. Tout d'abord, la fine lame Richard Fortus et le claviériste Dizzy Reed, actuellement membres de Guns N'Roses, le second étant même présent dans le gang depuis "Use Your Illusion". La section rythmique est du genre chevronnée, avec Marco Mendoza, passé chez Whitesnake ou Ted Nugent, et le marteleur Jackie Barnes. Enfin, et c'est le plus intéressant, on retrouve John Corabi, dont le timbre rocailleux avait accompagné le virage grunge avorté (et sous-estimé) de Mötley Crüe. Avec de tels clients, inutile de s'attendre à de la dream wave : le rutilant attelage usine un hard rock mid-seventies débonnaire et conventionnel, roboratif, bien produit, dopé par l'organe rugissant de l'excellent Corabi. On pense à Bad Company, à Nazareth. La rythmique est baraquée, les soli fusent, il y a même de la talk-box... Tout ceci respire l'expertise, mais qu'en est-il des compositions ? Plutôt efficaces dans l'ensemble, avec de vraies réussites

(le boogie "Empty Heart", "Critical", "Devil Out Of Time") et des choses parfois trop conventionnelles. Il y a aussi quelques reprises, fort délectables, notamment cet "Evil" gravé dans l'arrangement de Cactus, et surtout l'irrésistible "Midnight Roses" du Sensational Alex Harvey Band. Rien de très novateur donc mais, pour qui apprécie le genre, il y a là de quoi passer un bon moment. ✪✪✪

JONATHAN WITT

Disques classic rock

Paul Weller

"Saturns Pattern"

PARLOPHONE

L'idée que Paul Weller aurait adoré être Pete Townshend date de quand il était à la tête de Jam. Si on en juge par un récent passage au Bataclan, son fantasme actuel serait plutôt Steve Winwood ! Comme "Stanley Road", disque de la renaissance, et plus que le récent "Sonic Kicks", "Saturns Pattern", douzième album de Paul Weller, aurait eu sa place en 1971 chez Island... Malgré les racines américaines revendiquées (Motown, etc), la musique reste anglaise, à la fois aventureuse et mélodique, parfois certes un peu roide mais toujours stylée. Weller place en ouverture le titre le plus agressif, "White Sky" avec un son gros comme ça. Ah ! l'éternel plaisir régressif de balancer un riff ordinaire et de distordre la voix ! "Saturns Pattern", la chanson, ou

"Going My Way" démontrent qu'on peut se tourner vers l'Age d'or sans sombrer dans le ridicule. L'amour de la soul élégante teinte "Pick It Up", antidote à la fournaise qu'est "Long Time" entendu juste avant, car l'artiste cherche un équilibre global en variant les couleurs et les vitesses, les morceaux à guitares et ceux à claviers. Parfois mixé presque en retrait, le chant demeure viril en toutes circonstances. Les effets de bandes passées à l'envers laissent penser que les producteurs, Paul Weller et Jan Kybert, regrettent le temps où on enregistrait... sur bande. L'affaire se clôt par la chanson peut-être la plus aboutie, la plus longue (plus de huit minutes) et certainement la plus *winwoodienne*, "These City Streets". Héritier des grands groupes des années 1960, adoubé par les plus hautes autorités — le bassiste des Beatles ! — Paul Weller sait transmettre à son tour, accueillant ici Josh McClorey des Strypes. L'affaire n'est pas près de s'arrêter. ✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Jon Spencer Blues Explosion

"Freedom Tower – No Wave Dance Party 2015"

BRONZERAT/ CAROLINE

Il y a eu ce long hiatus. Puis le retour en 2011. Et entre, une réappréciation du Blues Explosion, de la part de ceux qui s'étaient forgé une idée fausse des New-Yorkais, refusant d'aller au-delà de leur prétendue arrogance (toucher au blues, c'était frôler le blasphème) et de la belle gueule de Jon Spencer, forcément suspecte. Depuis, le trio est régulièrement cité comme influence, décortiqué par les penseurs de la question rock et enfin considéré avec respect. Toutes choses synonymes de *baiser de la mort* pour des artistes — on en a vu s'autoparodier pour moins de ça. Pas chez ces stakhanovistes du riff qui préfèrent la scène ou le studio au léchage de boots, conscients, au fond, de leur propre valeur et de la nécessité de toujours remettre leur titre en jeu. Ce nouvel album vient rappeler qu'avec eux, il ne faut pas se fier aux étiquettes. Ou alors à demi. Ici, pas de no wave, mais de quoi danser. A la production, Alap Momin (Oktopus à l'époque où il sévissait dans le groupe hip hop avant-gardiste, Dälek), personnage culte et multi-casquettes, parfait pour ces trois inclassables. Difficile de résister au groove brûlant de "Betty *vs* The NYPD", à l'urgence de "The Ballad Of Joe Buck" ou à "12 Tales Of New York, The Rock

Box" où garage et hip hop old school s'échauffent mutuellement. Comme d'habitude, on ne fait pas le tour de l'album en deux écoutes. Les morceaux, bruts et simples de prime abord, sont de vrais millefeuilles sonores, débordant d'idées et d'énergie. Car si le Blues Explosion a toujours vécu plus ou moins sur la route, il n'a jamais sorti un album bâclé, prétexte à remonter sur scène. Une rareté chez un groupe de près de 25 ans. ✪✪✪

ISABELLE CHELLEY

Elliott Murphy

"Aquashow Deconstructed"

LAST CALL

Paru en 1973, "Aquashow" est le premier album d'Elliott Murphy et le premier d'une série de quatre petits chefs-d'œuvre, avec "Lost Generation", "Night Lights" et "Just A Story From America", qui installa le chanteur, guitariste et compositeur new-yorkais au firmament des héritiers les plus talentueux de Bob Dylan et de Lou Reed. Parmi les musiciens qui accompagnaient Murphy, figuraient le batteur des Byrds, Gene Parsons, le frangin Matthew à la basse et le pianiste Frank Owens qui avait contribué au "Highway 61 Revisited" de Bob Dylan. Quarante-deux ans plus tard, les compositions d' "Aquashow" connaissent une nouvelle jeunesse avec cet "Aquashow Deconstructed" intégralement réenregistré, revisité,

réinterprété et réarrangé, ne gardant que la structure et l'ordre des dix chansons originelles. Renouvellement des générations, la production et les arrangements ont été confiés à Gaspard Murphy, fils d'Elliott qui, lui, joue de tous les instruments aidé par son fidèle et flamboyant guitariste, Olivier Durand. Si la voix de Murphy n'a rien perdu de sa force d'attraction, l'approche y est plus brute, plus dépouillée, malgré des interventions d'une section de cordes, moins imprégnée d'une atmosphère mélancolique que sur "Aquashow". On aurait pu s'attendre à l'inverse, surtout avec des titres si propices à la rêverie que "Marilyn", "Like A Great Gasby", "Last Of The Rock Stars", un indémodable des concerts, "Hometown". Cette cure de jouvence montre également à quel point "Aquashow Deconstructed" confirme l'adage selon lequel une grande chanson ne meure jamais et qu' "Aquashow", un de ces albums qui traversent les décennies, nous en avait offert dix magnifiques. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Wire

"Wire"

PINKFLAG/ DIFFER-ANT

Wire, 2015, ça donne quoi ? D'abord l'un des groupes les plus sous-estimés du punk ou non, le mot ne voulant plus rien dire du tout. Après le premier acte tranchant de 1977, Wire revint s'aventurer en territoire plus électronique avant tout le monde, puis réactiva une nouvelle fois la machine au tournant du vingt-et-unième siècle. Suite au départ lourd de conséquences de l'expérimental Bruce Gilbert, le trio publia ensuite deux disques, puis s'adjoint en 2013 les services du jeune guitariste Matt Simms, plus impliqué dans ce quatorzième album studio d'un groupe qui ne fait décidément rien comme tout le monde, et poursuit son chemin avec une constante qualité. Révéré par des musiciens comme Damon Albarn ou Steve Albini, Wire reste intense, musculaire, poétique ou imaginatif, voire les quatre à la fois, évoluant là où on l'attend le moins et maintenant constamment l'intérêt en éveil. Sous une pochette signée Jon Wozencroft, "Wire" s'ouvre avec "Blogging" et sa litanie d'activités informatiques (Google, Amazon, eBay, etc) balancée de façon détachée sur la ligne de basse obsédante de Graham Lewis. Les voix robotiques de Colin Newman et la frappe nerveuse et métronomique de Robert Grey culminent sur l'hypnotique "Sleep-Walking", mais

Wire se révèle un peu plus mélodique qu'à l'accoutumée. Rodées live juste avant le studio, des chansons pop immédiates et rêveuses comme "Burning Bridges" ou "In Manchester" ne jouent pas idiot, et pourraient réinventer des charts qui n'ont jamais voulu accorder leurs faveurs. Imprévisible et impavide, Wire n'a toujours pas le profil type de l'académie, mais sert bien la messe pour le temps présent. ✪✪✪ 1/2

VINCENT HANON

Robben Ford

"Into The Sun"

PROVOGUE

Plus que de sophistiqué, le style du guitariste et chanteur Robben Ford pourrait être qualifié d'élégant et d'éclectique servi par un brio technique hors du commun comme l'ont montré une discographie bien fournie et des collaborations pléthoriques et prestigieuses, de Miles Davis, Dizzy Gillespie ou Barbra Streisand à Jimmy Witherspoon, Joni Mitchell, Kiss ou George Harrison. Son admiration initiale pour Mike Bloomfield se conjugue avec un jeu tout en fluidité hérité de T-Bone Walker et de Steve Miller, souvent pimenté d'une touche soul. Ayant débuté dans un registre purement blues avec le groupe familial, le Charles Ford Band, et l'harmoniciste Charlie Musselwhite, Robben Ford n'est jamais aussi inspiré que lorsqu'il retrouve ses

racines, que ce soit à travers des reprises ou des compositions originales. "Into The Sun" en est une nouvelle fois la preuve par le feeling imprégnant les onze morceaux concis, classiques dans leurs structures et percutants. Comme la plupart du temps, l'ensemble est parfaitement cohérent tout en alternant atmosphères et arrangements, n'engendrant jamais une quelconque impression de monotonie, bien au contraire. Un groove funky donne le tempo sur une bonne partie des titres, tels que "Rose Of Sharon", "Howlin' At The Moon", "Stone Cold Heaven", parfois d'inspiration louisianaise, "Justified" avec Keb' Mo' et Robert Randolph, ou "So Long 4 U" avec Sonny Landreth. La ballade "Breath Of Me", partagée avec la chanteuse ZZ Ward, est un grand moment alors que "High Heels And Throwing Things" avec Warren Haynes, guitariste le plus courtisé actuellement, et "Cause Of War" rappellent que le Chicago blues demeure une influence première. Rien de révolutionnaire, mais un album qui nous attrape et ne nous lâche plus. ✪✪✪ 1/2

PHILIPPE THIEYRE

Blackberry Smoke

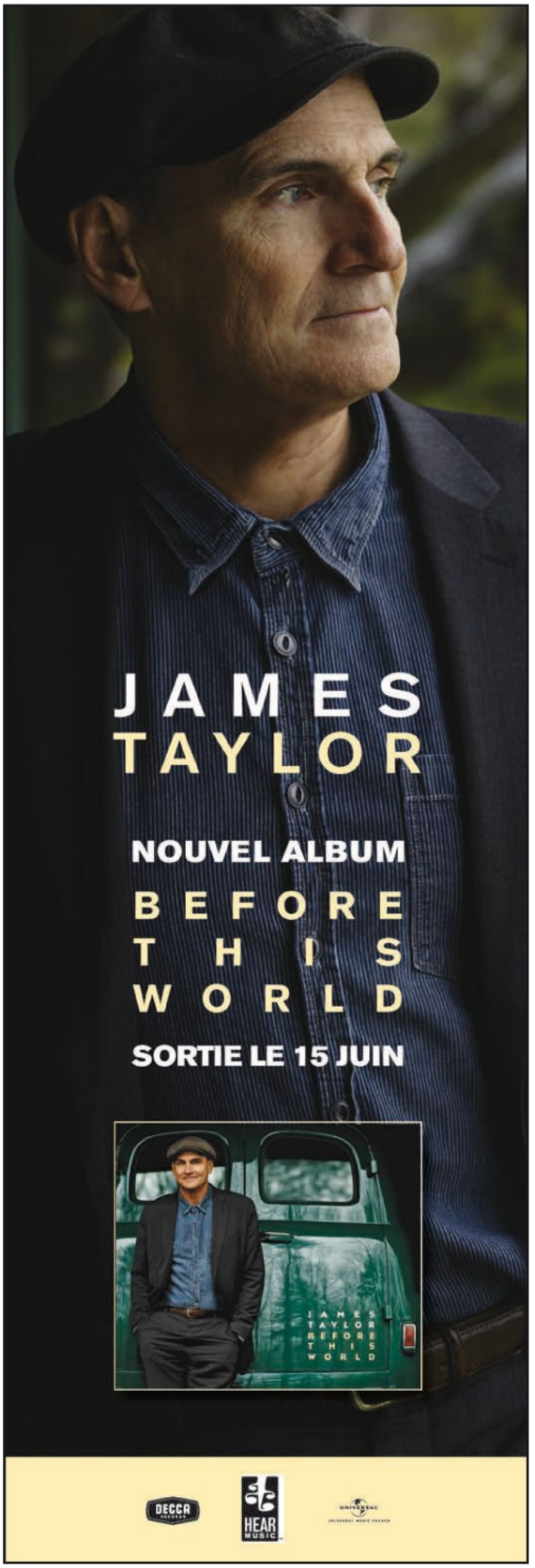
"Holding All The Roses"

EARACHE

Autant se l'avouer, l'amateur de rock sudiste de 2015 n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Le récent retrait des Black Crowes n'a pas précisément éclairci l'horizon, quand bien même les frères Robinson entretinrent une relation ambivalente avec le genre. Dans ce paysage désolé, les Blackberry Smoke, originaires d'Atlanta, font depuis quelque temps figure de gang à surveiller, mais le manque de punch des efforts précédents interrogeait quant à leur véritable potentiel. Cet album, leur quatrième studio en quinze années majoritairement passées à écumer tous les bouges des Etats-Unis, semble changer la donne. L'arrivée aux commandes de Brendan O'Brien, poids lourd de la production (Springsteen, Pearl Jam), indique à elle seule un changement de dimension. Le son s'est musclé, tout en restant très propre, des effets ont été utilisés sur la voix assez haute de Charlie Starr, qui évoque régulièrement celle de Chris Robinson, la soul en moins, la country en plus. Surtout, le groupe a tout compris, cette fois on en est sûr, à l'esprit de ses influences les plus évidentes (Lynyrd Skynyrd, Marshall Tucker Band, *Corbeaux*). Goût du boogie savamment ouvragé qui explose au refrain (la doublette d'entrée "Let Me

Help You Find The Door", "Holdin' All The Roses"), bons riffs, chouettes ballades ("No Way Back To Eden"). On soulignera également la musicalité des gusses, l'habile façon d'entremêler strates acoustiques et électriques, les brèches ouvertes par les lignes du guitariste lead Paul Jackson, aérien et incisif comme savent l'être les lames du Sud. Quelques clichés ici et là ("Rock & Roll Again") mais ne boudons pas notre plaisir : on prend, sans hésitation. ✪✪✪ 1/2

BERTRAND BOUARD



Disques français

Les Innocents

"Mandarine"

JIVE EPIC/ SONY MUSIC

Quinze ans après leur séparation, les Innocents reprennent du service. Est-ce une surprise ? Pas vraiment dans la mesure où JP Nataf et JC Urbain, les co-leaders du groupe, ne se sont jamais vraiment perdus de vue. Ils ont collaboré sur plusieurs projets ensemble et ont même remonté temporairement et occasionnellement leur groupe pour quelques occasions bien précises. De là à penser à une reformation et à un nouvel album, il n'y avait qu'un pas qu'ils ont toute de même mis plusieurs années à franchir. Cette seconde vie des Innocents, cette envie d'en reprendre pour quelques années, et tous les espoirs que suscitent cette renaissance transpirent dans "Les Philarmonies Martiennes", titre subtil et élégant, harmonies vocales envoûtantes qui,

en moins de quatre minutes, fait renaître, intact, leur univers pop si singulier. Et justement, le plus surprenant, c'est ça. Cette drôle de sensation de les retrouver tels qu'ils ont toujours été, sans boursouflures inutiles, légers, marqués par une sorte de jeunesse éternelle. Le travail est comme d'habitude soigné, le son quasiment soyeux et la production subtilement dépouillée. Comme ils l'ont toujours fait, ils cultivent ici leur musique en toute simplicité avec une maîtrise de la mélodie et des arrangements qui n'est plus à démontrer et qui une nouvelle fois fait recette ("Love Qui Peut", "Petite Voix", le magnifique "Harry Nilsson"). Et comme toute belle chose méticuleusement façonnée, il faut un peu de patience avant d'apprécier pleinement tous les contours de ce "Mandarine" dont certains titres, au premier abord un peu moins forts, finissent par se dévoiler avec le temps. ✪✪✪

ERIC DECAUX

Autour De Lucie

"Ta Lumière Particulière"

PBOX MUSIC

On avait laissé Valérie Leulliot, sans la quitter vraiment, en 2004. Autour De Lucie — dont elle est la voix et l'âme sensible — avait publié un quatrième album de pop fragile parce que cette musique n'est pas un fleuve tranquille. Plutôt un torrent capricieux qui se brise, têtu, sur les écueils de l'existence de ceux qui tentent de vivre de cet art-là. La décennie qu'elle a passée à faire autre chose, Valérie l'a notamment mise à profit en concoctant un album solo ("Caldeira" de 2007) avec Sébastien Lafargue, partenaire de manches et de composition. Elle a de nouveau sollicité le musicien, sur sa longueur d'onde, surtout lorsqu'il s'agit de raviver, sans s'y accrocher désespérément, quelques souvenirs des années 80. Dès "Détache", il est question de batterie (com)pressée comme il en sort des boîtes, d'accords de guitares hoquetant à même ce speed, de nappes au son chiadé. "OK Chaos" est moins choral et renvoie au *mélancolisme* militant des premiers albums. Valérie excelle dans les textes suspendus, hachis de mots poseurs de questions dont les réponses importent peu ("Où Ça Va", "Brighton Beach"). Parce qu'il est l'idole de sa génération, elle a appris à citer Daho sans en référer ("Ta Lumière Particulière"). "Ilienne" est une douce ode au repli sur soi-même :

Valérie ne refuse pas l'adversité, mais sait que la solitude existe bel et bien. "Le Goût Des Chardons" fait penser à ces groupes anglais des eighties qui ruisselaient comme des fontaines pâles et "Cheval Etincelle" est un hommage vibrant à Mark Linkous, suicidé notable de l'année 2010. Il précède "C'est Là Que Je Descends", ballade pianotée au gré du temps qui sépare, pour mieux recoller peut-être, les souhaits cassés. ✪✪✪

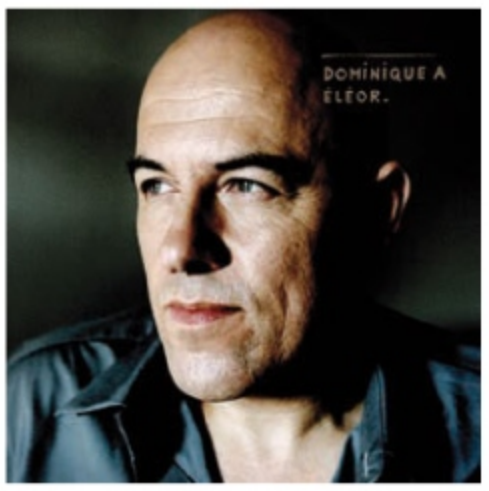
JEROME SOLIGNY

Dominique A

"Eléor"

CINQ 7/ WAGRAM

La superbe ouverture happe instantanément l'auditeur. "Cap Fervel" est l'un de ces petits bijoux qui, depuis une vingtaine d'années, parsèment l'œuvre de son auteur et dont il garde jalousement le secret : cette chanson d'amour et de voyage (les deux thèmes privilégiés de l'album) fonctionne comme une élégie délicate, portée par son évidence et sa limpidité mélodiques. Rien de superflu, rien d'insistant, pour ne pas atténuer la force d'un lyrisme contenu. La voix au charme et au phrasé inimitables ne sombre jamais dans l'excès de sentimentalisme ni dans l'effet facile et se met au service d'un texte traversé de fulgurances poétiques : *"Alors qu'ils vont tous deux l'un à l'autre accolés/ L'un à l'autre accrochés comme on s'accroche au rêve/ Dont on*



sait en dormant qu'il va nous échapper." Qu'on se le dise : Dominique A n'est pas seulement l'un de nos chanteurs les plus attachants depuis le départ de Bashung, mais également un authentique poète dont l'esthétisme précieux et délicat est doté d'une force évocatoire qui lui permet d'atteindre des sommets. Réclamant un effort d'attention pour être savouré à sa juste valeur, la suite de l'album cultive une certaine uniformité atmosphérique et un goût prononcé pour les tempos ralentis, les climats entre deux eaux et une approche musicale entre pop et classicisme, mais joue sur la concision pour éviter la lassitude et parvient à entretenir l'éclat initial en multipliant les réussites : "Par Le Canada" et ses envolées fiévreuses *("Il y a des rêves qu'on ne refuse pas")*, "Au Revoir Mon Amour" et son intimisme nostalgique, "L'Océan" ou "Eléor" avec leur intimisme conquérant et leur richesse harmonique. ✪✪✪✪

H.M.

Soko

"My Dreams Dictate My Reality"

BECAUSE

Soko en a paraît-il par-dessus la tête de "I'll Kill Her", chanson folk qui l'a révélée en 2007 et dans laquelle elle menaçait de mort une rivale peroxydée qui lui *"volait son avenir"* : on la comprend, dans ce contexte il est troublant de la voir faire son grand retour en blonde platine, avec un avenir tout neuf, et un nouvel album rutilant enregistré avec Ross Robinson, choisi pour son travail avec The Cure (et non pour les nombreux albums nu metal qu'il a produits). Exit le folk nerveux de "I Thought I Was An Alien" donc, Soko donne aujourd'hui dans une pop hautement influencée par les années 80. Ce qui ne signifie pas la disparition de l'ancienne Soko, les paroles sont toujours morbides à souhait, pleines d'états d'âme et de *"Temporary Mood Swings"* : une instabilité devenue sa marque de fabrique, mélange d'angoisse, de puérilité revendiquée ("Peter's Pan Syndrome") et d'un anticonformisme bien réel. Le résultat, bien entendu, est beaucoup plus organisé qu'on pourrait le penser, c'est l'œuvre d'une perfectionniste, pas un caprice d'actrice. Elle signe paroles et musiques sauf sur trois titres, co-écrits notamment avec l'Américain Ariel Pink (l'excellent "Lovetrap"). Si les références à The Cure sont parfois criantes, rien de très

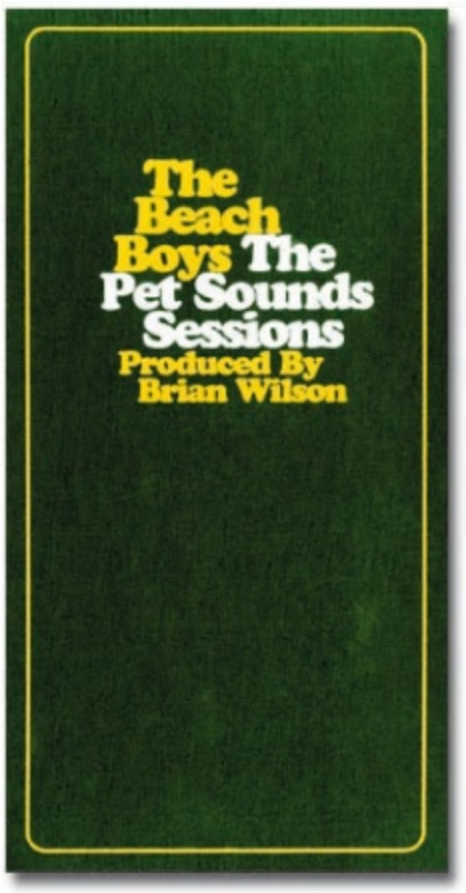
grave, l'album ne manque pas de trouvailles. Bien qu'il proclame *"comme tout ce que je fais, j'échoue"*, le magistral "I Come In Peace" donne dès l'ouverture une bonne idée de ce que son auteur est capable de faire : beaucoup. Quant à l'ancienne Soko, elle trouve un nouveau souffle en fin de disque, sur un "Keaton's Song" d'une fragilité à la Lisa Germano. ✪✪✪ 1/2

BUSTY

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Qui d'autre aurait pu faire ça ?



The Beach Boys

"THE PET SOUNDS SESSIONS"

Capitol/ EMI

OK, c'est rigoureusement le même coffret que celui qui était sorti en 1997, après le trentième anniversaire du chef-d'œuvre. Vingt ans plus tard, à l'approche du cinquantième, on ne peut guère faire mieux que rééditer cet ensemble parfait en tous points : un CD pour l'album en mono, un autre pour la même chose en stéréo, et deux et demi de prises diverses et variées détaillant les séances et l'élaboration de l'album, dont "Caroline, No" à la vitesse initiale, avant qu'elle ne soit accélérée, et "Hang On To Your Ego", première version de "I Know There's An Answer". Pour une fois, ces *chutes* de studio et autres pistes isolées sont réellement passionnantes, permettant aux non musiciens (voire aux autres) d'entrevoir la grandeur du travail. Plus deux livrets, l'un expliquant le contenu de chacun des disques, l'autre, fabuleux, réunissant des interviews d'à peu près toutes les personnes ayant participé au projet, ainsi qu'un témoignage impressionnant de McCartney expliquant point par point en quoi cet album a changé sa vie et pourquoi il pleure toujours en l'écoutant. Pas de doute : "The Pet Sounds Sessions" est l'un des meilleurs coffrets jamais conçus par l'industrie du disque, et il est heureux de le ressortir... Quant au contenu, que dire ? On peut dire, pour changer, que "Pet Sounds" est un album incroyablement bizarre. Pour ses instruments (clavecin, Theremin, flûte, klaxon de vélo, cuivres), pour son tracklisting incluant des instrumentaux inédits à l'époque, ainsi que, naturellement, pour la construction même de ses morceaux, jamais vue alors. On rappellera aux jeunes que "Pet Sounds" a été conçu à cheval sur 1965 et 1966, après que Brian Wilson avait été renversé par l'écoute de "Rubber Soul" (heureusement pour lui, il n'avait pas entendu "Revolver", sorti plus tard). Sérieusement tourneboulé, le génie rondouillard s'est mis ardemment au travail et a finalement conçu quelque chose d'insurpassable, mais surtout, de totalement inclassable. C'est la beauté de la création, le génie des artistes : lorsqu'ils sont inspirés par d'autres, leur individualité leur interdit naturellement de verser dans le plagiat. Wilson était marqué dans sa chair par les productions Spector, le travail des Beatles, et celui de Burt Bacharach ("Let's Go Away For A While", "Pet Sounds"). Pourtant, il ne sonne jamais ni comme la somme de ces trois-là, ni comme les mêmes pris individuellement. De la même manière, lorsque les Beatles se sont inspirés des Beach Boys ("She's Leaving Home", entre autres), ils n'ont jamais sonné comme eux. C'est la magie des grands, d'une part, et des sixties, d'autre part. "Pet Sounds" est donc cette féerie géniale, album très court qui n'en finit plus de délivrer ses effluves, ses essences. L'œuvre parfaite — combien de disques parfaits dans le rock ? vingt, trente peut-être ? — d'un génie étonnant de candeur et de naïveté : au moment où tout le monde, Dylan, Beatles, Stones, Who, Small Faces, etc, sort des pochettes sublimes et génialement modernes, avec fish-eye, cadrages novateurs, travail sur les couleurs et tout le tremblement, les Beach Boys décident d'habiller leur chef-d'œuvre dans l'une des pochettes les plus niaises qui soient : les garçons en train de nourrir des chèvres. Qui d'autre aurait pu faire ça ?

Hawkwind

"THIS IS YOUR CAPTAIN SPEAKING... YOUR CAPTAIN IS DEAD – THE ALBUMS AND SINGLES 1970-1979"

Parlophone

Malgré les efforts récurrents de plusieurs journalistes (dont le rédacteur en chef de ce vénérable magazine), Hawkwind est rarement pris au sérieux. Et pour cause : une bande de hippies squatteurs sales et défoncés chantant des âneries de science-fiction écrites par un écrivain dont personne n'a jamais lu les livres, parlant en permanence de l'espace qui semble les obséder ("In Search Of Space", "Space Ritual", etc) le long de morceaux interminables vaguement informes, on comprend que les masses ne soient pas fascinées. Tout au plus le

"Anthologie du Rock Fifties"

"EN FRANCAIS 1956-1960"

Frémeaux et Associés

Que retenir de ce coffret 3-CD ? Sans doute pas la partie franco-française déjà si magnifiquement traitée en 2010 par Thierry Liesenfeld sur le label Saphyr avec "Rock And Roll A La Française", 6 CD couvrant les années 1956-1959 en 172 titres, un mastering à tomber par terre et, en prime, un somptueux livre de 240 pages riches en documents d'époque. Non, aujourd'hui cette nouvelle anthologie Frémeaux vaut surtout pour son troisième CD qui, et c'est une première, met en lumière les productions québécoises totalement indispensables pour qui s'intéresse un tant soit peu aux origines du rock en français. C'est une réalité, le Québec a immédiatement réagi à l'éclosion du mouvement popularisé par Elvis, dès 1956 donc, et sans se poser de questions sur l'approche de ce nouveau style. Alors qu'en France l'humour est le plus souvent de mise pour essayer de l'imposer (Henry Cording, Mac Kac, Moustache...), de l'autre côté de l'Atlantique la déflagration est telle que la réaction se fait entendre et se déguste au premier degré. Le son des guitares est déjà on ne peut mieux maîtrisé par des musiciens ne provenant pas nécessairement du jazz pour savoir bien jouer, et les mots *rock* et *roll* sont tout de suite prononcés de manière naturelle par des gens évolués parfaitement bilingues qui par ailleurs ne font aucun complexe pour défendre une langue française si chère au cœur des Québécois. Les plus grosses pépites du genre sont pratiquement toutes réunies ici et il est désormais inutile de dépenser des sommes folles pour tenter de les acquérir : "Mes Souliers Bleus", "Ne Sois Pas Cruel" par Carmen Déziel, "Ce Qui Compte C'Est Le Rock'n'Roll" de Willie Lamothe, "Rocket Rock'n'Roll" de Denyse Filiatrault, "Le Rock'n'Roll Dans L'Lit" de Léo Benoit, on en passe et des encore meilleures. VINCENT PALMER

groupe est-il connu pour avoir abrité Lemmy Kilmister quelques années, ainsi que pour les énormes nichons de sa danseuse nue, la fellinienne Stacia. On sait moins que le groupe est vénéré par John Lydon, mais aussi par les Damned et Robert Smith, sans parler de Jason Pierce, que ce soit avec les Spacemen 3 ou Spiritualized, et de centaines de groupes néo-psychédéliques. On ignore également que sur certains morceaux, Hawkwind sonne étrangement comme les Stooges de "Fun House" (sans le chanteur, hélas) : c'est là, dans un déluge de guitares basiques, de bruitages électroniques dégringolant en surprenantes cascades et de sax fou (Nik Turner, valable) que le groupe fait des miracles, ce que l'on constatera en se procurant ce coffret de sept albums (dont deux live) agrémenté d'un CD réunissant les singles, dont le fameux et monstrueux "Silver Machine", chanté par le Lemmy en personne et repris par les Pistols lors de leurs récentes réunions. Psychédélisme brutal ou prog rock viril joué par des musiciens incompétents ? On ne sait comment décrire cette bande de malades mais, ce qui est évident, c'est que le groupe n'entre dans aucune case et que, en dépit des cheveux longs et de la longueur des morceaux, c'est plutôt du côté d'un punk pionnier que Hawkwind déploie ses ailes au début des années 70 : malgré leur passion pour la SF et les longs passages instrumentaux, ces gens n'ont rien à voir avec Genesis, Pink Floyd et les autres. Tout comme ils se démarquaient des bourrins du hard rock britannique... Du premier album produit par Dick Taylor des Pretty Things en 1970 jusqu'à "Hall Of The Mountain Grill" (1974), en passant par "In Search Of Space", "Doremi Fasol Latido", "Space Ritual", Hawkwind est régulièrement singulier, intéressant, puissant. Après, d'abord Lemmy n'est plus, mais surtout, on se lasse tandis que l'énergie brute des débuts devient plus routinière. Reste une œuvre qui, sans être géniale, cerne l'un des pans les plus insoumis du rock des seventies.

Specials
"SPECIALS"
"MORE SPECIALS"
"IN THE STUDIO WITH SPECIAL AKA"
Chrysalis

Grosse amélioration dans le catalogue des Specials par rapport aux dernières rééditions en date (début des années 2000) : chaque album ressort avec un CD entier de titres bonus, dont beaucoup ne figuraient pas sur le coffret de référence, "Stereo-Typical". Un petit malin a néanmoins cru bon de proposer les albums avec des pochettes différentes des originales (reproduites dans les livrets, le contraire eut été plus avisé), ce qui gâche un peu le plaisir, mais enfin, c'est du bon boulot. Conçus dans le cerveau étrange de Jerry Dammers, le Brian Wilson de Coventry, comme un groupe multiracial au message aussi social que festif, censé réactiver la culture rude boy en plein revival mod, les Specials ont frappé fort, vite, et se sont carbonisés encore plus vite. Ils avaient, contrairement à leurs amis de Madness, le look parfait (loafers, crombies, trilbys, vestes trois boutons avec ticket pocket), jouaient comme des dieux — la section rythmique est phénoménale — et signaient des compositions formidables, comme ce "Gangsters", premier single qui a enflammé les radios peu avant la sortie du premier album, en 1979. Obsédés par le ska, le rock steady et le early reggae, les Specials dégainaient quelques reprises bien senties ("A Message To You Rudy", "Monkey Man"...) au milieu de leurs propres titres explosifs — "Nite Klub", "(Dawning Of A) New Era" — et la production de Costello, parfaite, garantit à l'album son immortalité. Ce premier effort ressort avec 10 titres live au Paris Theatre, ainsi que le mythique "Too Much Too Young EP", incluant les faramineux "Guns Of Navarone" et "Skinhead Symphony" (medley des classiques skinhead "Long

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS
PRÉSENTE

SCORPIONS

50TH ANNIVERSARY WORLD TOUR

INVITÉ SPÉCIAL
EUROPE

21/11 LILLE ZÉNITH ARENA
24/11 PARIS BERCY BERCY
26/11 STRASBOURG ZÉNITH
30/11 LYON HALLE TONY GARNIER
1er/12 MONTPELLIER PARK&SUITES ARENA
3/12 BORDEAUX PATINOIRE MÉRIADECK
4/12 TOULOUSE ZÉNITH
6/12 GRENOBLE PALAIS DES SPORTS

"RETURN TO FOREVER"
NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

WWW.THE-SCORPIONS.COM

Infos et réservations sur gdp.fr
0 892 392 192 (0.34€/min), fnac.com, ticketmaster.fr, digitick.com

RETROUVEZ GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS SUR

gérard drouot productions s.a
RockHard
ROCK&FOLK
RTL2 LE SON POP-ROCK

Shot Kick De Bucket", "Liquidator" et "Skinhead Moon Stomp").
Un an plus tard, et porté par un succès phénoménal, le groupe publiait "More Specials" (qui ressort accompagné de ses singles, faces A et B, ainsi que de Peel Sessions), c'était une autre limonade. Sur la première face, les fans se retrouvaient en terrain vaguement connu, avec quelques reggae — "Do Nothing", et "Enjoy Yourself (It's Later Than You Think)", relecture de la version ska de Prince Buster — une reprise d'un classique Northern Soul ("Sock It To 'Em JB") et quelques morceaux qui auraient pu figurer sur le premier album ("Hey, Little Rich Girl" ou l'excellent single "Rat Race"). Mais dès la face B, le désir de renouveau de Jerry Dammers commençait à troubler l'auditeur, ainsi que les membres de son propre groupe. Mixant lounge, library music, musique de films et muzak ironique, Dammers sortait des trucs invraisemblables comme "International Jet Set" et "Stereotypes", voulant à toute force sortir de l'imagerie strictement jamaïcaine qui les caractérisait alors. Un single supplémentaire, le monstrueux "Ghost Town" et sa face B "Friday Night, Saturday Morning", propulsait le groupe aux sommets des charts mais, en réalité, les Specials n'étaient plus. Terry Hall, Neville Staple et Lynval Golding partaient monter Fun Boy Three, Roddy Byers, désormais obsédé par le rockabilly, filait avec les Tearjerkers, laissant Dammers seul avec Horace Panter et John Bradbury (la fameuse section rythmique), lesquels n'allaient pas tarder à décamper également durant la période de quatre ans qu'a duré l'enregistrement et la conception de "In The Studio", sorti en 1984. Le gros problème de "In The Studio" (réédité avec ses singles, plusieurs versions instrumentales et trois Peel Sessions), c'est que Dammers n'avait plus la voix fantastiquement détachée de Terry Hall pour porter ses compositions, et que ses remplaçants et remplaçantes (Roda Dakar, des Bodysnatchers), ne font pas d'étincelles sur le mélange de jazz, de soul, de reggae et de funk à haute teneur sociale ("Racist Friend", "War Crimes") concocté par Dammers. C'est d'ailleurs lui qui chante sur le meilleur morceau du disque, l'extraordinaire "What I Like Most About You Is Your Girlfriend". Dammers, aussi perdu fût-il, aura néanmoins le dernier mot, avec le succès foudroyant du single "Free Nelson Mandela", qui contribua certainement, avant tout le reste, à la future libération de celui-ci. Mais c'en était fini de The Special AKA. Les Specials se sont depuis reformés pour plusieurs concerts, sans Dammers, qui ne veut plus en entendre parler.

Stella
"STELLA EXPANDED EDITION"
RPM

Y a-t-il quelque chose de pire que la chanson française humoristique ? On ne sait pas. Stella (plus tard Stella Vander) devait être quelqu'un de remarquable, avec qui on aurait bien passé des soirées, se moquant avec un esprit politiquement très incorrect pour l'époque, des chanteurs yé-yé (Sheila dans "Le Folklore Auvergnat"), des protestataires de tout poil — dans "Cauchemar Auto-Protestateur" où elle se grime en *"prêtresse du protest-song"* tout en singeant Dylan dans le titre — de la mode des *"chansons sur les vacances"*, et, merveille, de l'affligeant engouement pour le boucher Mao dans "L'Idole Des Jaunes". Une moqueuse à l'esprit affûté, donc, seule (avec Dutronc, brièvement) dans un océan de niaiseries. Mais hélas, les blagounettes plaquées sur quelques bricoles pop et autres trucs rétro Dixieland deviennent rapidement épuisants. Pour les obsédés de chanteuses françaises sixties, il en existe, signalons que son album de 1967 ressort enrichi de pas moins de quinze titres.

Serge Gainsbourg
"LE CINEMA DE SERGE GAINSBOURG"
Emarcy/ Decca/ Universal

Conçu par l'excellent Stéphane Lerouge, responsable de la géniale collection *Ecoutez Le Cinéma !*, ce coffret de cinq CD propose de bien belles choses écrites pour le septième art : "Manon 70", "La Noyée", "Cannabis", "Sex-Shop", "Hier Ou Demain", "Strip Tease", etc, avec, entre autres interprètes, Anna Karina, Juliette Greco, Nico ou Michèle Mercier, même si Jane B est insurpassable sur le divin "Ballade De Johnny Jane", parfaite ritournelle au texte somptueux. Les trucs psychédéliques ("Les Chemins De Katmandou", "Cannabis", etc) sont réjouissants et, cette fois-ci, justice est rendue : ceux qui ont co-écrit plusieurs de ces chefs-d'œuvre, soit Alain Goraguer, Michel Colombier, Jean-Claude Vannier et Jean-Pierre Sabar, sont enfin crédités. Excellente remasterisation pour ce joli petit bijou.

"You Can't Use My Name"
"THE RSVP/ PPX SESSIONS – CURTIS KNIGHT & THE SQUIRES"
Legacy/ Sony

Premier volume d'une longue série à venir, "You Can't Use My Name" est la première exploitation légale et sérieuse des titres enregistrés par Hendrix avec Curtis Knight en 1965, 1966 et 1967 (un seul titre pour cette dernière année). On imagine les fans trépigner, mais il n'y a franchement pas de quoi. Ce n'est certes pas la faute de Hendrix qui signe des solos très Buddy Guy assez sympathiques, mais plutôt celle de Curtis Knight, chanteur de soul très médiocre, qui braille ici sur des morceaux assez minables (dont un lamentable plagiat de "Like A Rolling Stone" intitulé "How Would You Feel"). Le reste est à l'avenant, même si quelques instrumentaux permettront aux maniaques de s'offrir leur dose de guitare. ❑

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Chris Robinson Brotherhood "The Betty's Blends Volume 2 : Best From the West" Silver Arrow Records

L'été arrive et c'est avec ce type de disque que cela se vérifie: une musique taillée pour le plein air et les festivals itinérants.

Le Chris Robinson Brotherhood a été créé en 2011 par Chris Robinson pour s'occuper entre les tournées des Black Crowes et les éventuels hiatus du groupe. Cela devait être son projet Californien, sa marotte. Bien lui en a pris: les Black Crowes n'existent plus et il semble qu'une nouvelle reformation ne soit pas envisageable. De projet transitoire, le CRB (comme les fans appellent le groupe) est devenu un plein temps plus que fourni entre les tournées américaines incessantes, les enregistrements studios et les disques live régulièrement commercialisés par le label de Robinson, Silver Arrow.

Entouré de "vieux" briscards expérimentés et curieux de nature, le Brotherhood est une des meilleures attractions apparues ces dernières années sur la scène US (on attend toujours une tournée européenne...).

Avant même de proposer un album, le groupe - composé de Neal Casal à la guitare et voix (Ryan Adams, Unida, Hard Working Americans et n'oublions pas quand même sa discographie personnelle éloquente), Adam MacDougal aux claviers (ex Black Crowes), Tony Leone à la batterie et Mark Dutton à la basse - réalise une tournée marathon de 50 dates en Californie puis traverse les frontières des autres états américains.

En 2012, CRB propose en l'espace de 3 mois deux albums studios représentatifs de leurs prestations scéniques et provenant des mêmes sessions: "Big Moon Ritual" en juin puis "The Magic Door" en septembre. Ils enchaînent 118 dates live qui seront magnifiquement résumées par le quadruple live commercialisé en vinyl uniquement "Betty's S.F. Blends Volume 1" - la Betty en question n'est autre que Betty Cantor-Jackson, l'archiviste des Grateful Dead.

Le troisième album enregistré en 2013, le bluffant "Phosporescent Harvest" produit pat Pat Monahan (Vetiver, Beachwood Sparks, Devendra Banhart, ...) marque un tournant dans l'évolution du groupe: Neal Casal participe activement aux compositions et le groupe se concentre plus sur le travail de studio et les arrangements. Sans oublier que la force du groupe est le live !

"Betty's Blends Volume 2" le démontre de nouveau. Cette fois, Betty enregistre de nombreux concerts en 2014 et fait une sélection des meilleurs moments, couchés sur un double vinyl orné - comme d'habitude - d'un artwork d'Alan Forbes à couper le souffle. 7 titres, 5 originaux, 2 reprises (Grateful Dead et Tom Rush), des morceaux épiques comme ce dernier concert français des Black Crowes à la Cigale!

Pour terminer, 2 informations importantes: l'album sera disponible en édition limitée: 2000 cd, 2000 vinyles pour le monde et en EXCLUSIVITÉ dans nos magasins pour la France !!! California Soul forever.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Sâone • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Groupes hard rock, groupes cultes

VELVERT TURNER GROUP

En 1970, la mort tragique de Jimi Hendrix a agi comme un déclencheur : pour tous ses fans, il s'agissait de faire quelque chose, lui rendre un dernier hommage. On peut même aujourd'hui parler d'Eglise Hendrix, tant ses fidèles ont été nombreux. Parmi ceux-ci, il y en a certains qui se détachent : ceux qui ont véritablement connu l'idole. On pense ici à Randy California, mais son véritable héritier était le méconnu Velvert Turner.

Velvert Turner passe son enfance à Brooklyn. On le remarque déjà dans son lycée : il aime à porter le costume et le nœud papillon sur le modèle des Four Tops ou des Temptations. Son destin bascule réellement à quinze ans, le 10 mai 1968. Ce soir-là, le Jimi Hendrix Experience joue au Fillmore East de New York. Lorsque Jimi entre en scène, Velvert est secoué, fasciné. A force d'acharnement, il parvient à pénétrer backstage. Bon samaritain, Jimi se prend d'affection pour ce grand gamin efflanqué qui lui ressemble un peu et entreprend de lui enseigner quelques-uns de ses secrets dans son appartement de la 12e rue. L'un étant gaucher, et l'autre droitier, les deux musiciens posent un miroir devant eux pour que Velvert puisse suivre... Chance incroyable, notre jeune privilégié assiste aux séances d' "Electric Ladyland", se tient sur le bord de la scène à Woodstock ou aux concerts de Band Of Gypsys. Lors des leçons, Velvert emmène parfois un de ses amis, Richard Lloyd, qui formera bien plus tard Television. Le sémillant Turner finit par monter un combo avec Scott Fine et Mark Bell (le futur Marky Ramone). Velvert s'identifie alors totalement à son irradiant mentor : coupe afro est de rigueur, de même que la Stratocaster blanche. Par l'intermédiaire de Velvert, Mark se retrouve même un soir dans un club gay à la table de Hendrix, avec Buddy Miles (qui lui propose une ligne de coke dans les toilettes) et Jim Morrison.

Le trio avec Mark Bell ne décolle pas plus loin que la salle de répète. Notre héros auditionne ensuite pour un groupe de blues et y rencontre un bassiste réputé de Brooklyn, Prescott Niles. Il forme avec lui Crossfire, embauchant le batteur Tim McGovern. En 1970, la mort du *Voodoo Child* est donc une immense perte pour Velvert. Rapidement, il recrute un claviériste (Chris Robinson) et est contacté par le célèbre producteur Tom Wilson. Ce géant du milieu se souvient encore d'un échec cuisant qui remonte à 1966 : Chas Chandler, qui l'a connu avec les Animals, lui vante les mérites d'un "*incroyable guitariste*", qu'il lui conseille de signer, arguant qu'il peut jouer avec les dents. Peu inspiré, Tom lui répond qu'il *"travaille dans le business de la musique, pas dans celui du carnaval"*... Cette fois, Wilson ne veut donc pas rater le coche et débrouille un contrat avec un minuscule label de Los Angeles, Family Productions. Tom Wilson produit le premier album du Velvert Turner Group aux studios Record Plant de Los Angeles, avec l'ingénieur du son Gary Kellgren (qui a travaillé aussi pour Hendrix) et le disque paraît en 1972. Il s'agit d'un disque pour le moins troublant, car Velvert réussit le tour de force de sonner exactement comme Hendrix, que ce soit vocalement ou à la six-cordes, et même dans la production (avec des effets stéréo trippants). La grande différence est qu'il est soutenu par une section rythmique nettement plus musclée : McGovern déploie une frappe costaude et déliée qui fait penser à Carmine Appice tandis que Niles, en véritable petit John Entwistle, mène la barque avec un jeu surpuissant et mélodique. L'écriture est également intéressante : on trouve des titres composés par Turner, qui pourraient passer pour des inédits de "First Rays Of The New Rising Sun" comme "Madonna" (qui rappelle "Izabella"), "Three O' Clock Train" ou la douce ballade "(Love Rides...) The Slow Swirling Seas". Mais Niles et Robinson apportent aussi des choses étonnantes, comme la perle country de "Country Chicken", la comptine "Scarlett Warrior" ou la bourrasque "Strangely Neww". Cet excellent album s'achève sur une superbe reprise de "Freedom" et comporte la particularité d'avoir été publié sous deux mix très différents (un soul et un rock, plus heavy, avec des pistes de guitares supplémentaires). Le succès n'est pas au rendez-vous, et le Velvert Turner Group se sépare sans tarder. La section rythmique rebondit très vite puisqu'elle participe la même année à un autre excellent hommage : "Kapt Kopter And The (Fabulous) Twirly Birds" de Randy California. Tim McGovern fera plus tard partie de The Motels, et Prescott Niles rejoindra The Knack en 1978. Quant à Turner, il vivote jusqu'en 1981, date à laquelle on le retrouve discrètement sur trois morceaux du décevant premier opus solo d'Arthur Lee. Pendant les années 80, il fera des vidéos montrant les techniques enseignées par son bienfaiteur et s'éteindra en 2000, des suites d'une cirrhose du foie. Il apparaîtra de façon posthume sur "Going Home", que l'on trouve sur une compilation hommage à Hendrix ("Power Of Soul").

Montereau Confluences

MTV IDOL

Shaka Ponk
Parov Stelar
The Ting Tings
Puggy
Calogero
Black M
Corson

13€

+ de 30 concerts

5 & 6 juin 2015

et aussi ... Willy Rovelli / Waly Dia / Régis Mailhot / Elisabeth Buffet
Patrice Laffont / Desireless / Air Bag One ...

Coca-Cola · EVASION · Chante France · Brasseries Kronenbourg · Carrefour Spectacles · ROCK & FOLK · Le Parisien · MONTEREAU FAULT-YONNE "ville antique au confluent"

festivalmontereau.com

Instagram

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Orgie métallique

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

GONG

"Camembert Electrique"

Charly

Dans la communauté des fans de Gong, Charly Records est depuis toujours considéré comme l'ennemi. Le label avait en effet pris l'habitude depuis les années 80 de publier des versions laides des albums du groupe ainsi que des compilations incohérentes. Fort heureusement ce temps semble aujourd'hui révolu, comme en témoigne cette sublime réédition du classique de Gong, réalisée avec un soin admirable : on a droit à la pochette BYG d'origine (avec le gatefold et la photo couleurs), une remasterisation enfin à la hauteur, réalisée à partir des bandes originales restaurées, une reproduction du rarissime livret bleu contenant paroles et dessins de Daevid Allen, et même le fameux *lock groove* (sillon sans fin) en bout de face B. Bert Camembert ne pouvait rêver meilleur hommage.

MOTORHEAD

"Overkill", "Bomber", "Ace Of Spades", "No Sleep 'Til Hammersmith", "Iron Fist", "Another Perfect Day", "Overkill"

Sanctuary/ Pias

Sanctuary ne possède pas les droits du premier album de Motörhead mais cela n'a pas empêché le label de represser les sept suivants du groupe de Lemmy Kilmister en vinyle. Les pressages anglais ont été privilégiés : on retrouve les macarons Bronze des versions britanniques d'époque, et la version d' "Iron Fist" possède l'insert en couleurs que n'a pas l'américaine. Devant cette orgie métallique, on invite les néophytes à se pencher en priorité sur les trois albums concoctés par le trio Lemmy Kilmister/ Phil *Philthy Animal* Taylor/ *Fast* Eddie Clarke, responsable de l'œuvre la plus aboutie du groupe ("Overkill", "Bomber", "Ace Of Spades").

THE WHO

"My Generation", "A Quick One", "The Who Sell Out", "Tommy", "Who's Next", "Quadrophenia", "The Who By Numbers", "Who Are You", "Face Dances", "It's Hard", "Endless Wire"

Polydor

Les Who ont cinquante ans et, pour célébrer l'affaire, les onze albums studio du groupe sont réédités en vinyle. Le label annonce fièrement que les disques sont remasterisés au format 24/96 (encodés à 24 bits et samplés à 96 kHz, là où un CD fait du 44/16), très apprécié des audiophiles. Pas sûr qu'on puisse s'en rendre compte sur une chaîne classique mais force est de constater que les disques sonnent extrêmement bien. Comme il se doit, les pressages anglais ont été privilégiés, avec leur mix mono (quand il était disponible) et leurs visuels d'origine. Rien n'a été oublié (le poster de "Who Sell Out", la pochette dépliable de "Tommy", le livret 44 pages de "Quadrophenia"). Côté disques, l'œuvre sixties du groupe est à privilégier (après 1970 la qualité se délite de plus en plus à chaque album). Dommage par ailleurs que "Live At Leeds" n'ait pas été concerné par cette campagne et soumis au même traitement 4 étoiles.

LES THUGS

"I.A.B.F.", "Still Angry Still Hungry"

Nineteen Something

Il était temps ! Depuis leur parution initiale, les albums des Thugs étaient indisponibles en vinyle. Eric Sourice, leader du groupe, a ainsi créé son propre label (avec l'aide du journaliste/ activiste rock Franck Frejnik) afin de remédier à ce triste état de fait. Sont ainsi réédités tels qu'à l'origine (sans les bonus des éditions CD de 2004) "I.A.B.F." et "Still Angry Still Hungry", probablement les deux meilleurs albums du quatuor punk-noisy angevin. A la réécoute, on se rend une fois de plus à l'évidence : ces mecs étaient ce qui se faisait de mieux en France en termes de rock'n'roll au tournant des années 80-90.

FLEETWOOD MAC
"Then Play On"
Reprise

Comme il était fréquent dans les années 60, "Then Play On" possède un séquençage différent selon le pays de publication du disque. Cette belle réédition sur carton épais reproduit la version anglaise de l'album, avec "One Sunny Day" et "Without You", mais sans le single à succès "Oh Well". Troisième album de Fleetwood Mac et dernier avec le guitariste Peter Green, "Then Play On" fait le lien entre les deux périodes du groupe (blues avec "Searching For Madge" et "Rattlesnake Shake", pop avec la délicatesse de "When You Say" et "Although The Sun Is Shining"). Une merveille.

PRIMAL SCREAM
"Give Out But Don't Give Up"
Music On Vinyl

En 1994, trois ans après avoir posé les bases de l'acid house avec "Screamadelica", Primal Scream changea brusquement de cap et se prit pour les Rolling Stones période Mick Taylor. Il en résulte cet album un peu oublié et réédité pour la première fois depuis sa sortie originale. Bien que trop long (c'est un double vinyle) et parfois écrasé par le poids et l'évidence de ses influences, l'album possède quelques bons passages ("Rocks", "Struttin' ") dans une veine classic rock assez inattendue pour le groupe.

RISING SONS
"Featuring Taj Mahal And Ry Cooder"
Music On Vinyl

Ne pas se fier à l'austérité de la pochette : Rising Sons était un groupe country-blues qui a illuminé la scène de Los Angeles au début des années 60. Premier projet de Taj Mahal et Ry Cooder, le groupe (qui comptait aussi Ed Cassidy, futur Spirit !) n'a jamais percé malgré sa qualité indéniable, ne publiant qu'un single de son vivant en 1966. Heureusement, une vingtaine de chansons furent enregistrées en studio. Editées en CD pour la première fois en 1992, elles sont disponibles en intégralité pour la première fois en vinyle.

Nouveautés

ALIVE NATURALSOUND
"Rock & Roll Is A Beautiful Thing"
Alive

En 20 années d'activité, le label Alive Naturalsound, basé à Los Angeles et dirigé par le français Patrick Boissel, s'est bâti un superbe catalogue. Afin de célébrer cet anniversaire, le label publie sur disque multicolore un double album d'inédits par 21 artistes phares de la boutique : The Black Keys, Andre Williams, Radio Moscow, Left Lane Cruiser, James Leg, The Sights, Paul Collins... Une superbe compilation orientée sur le versant blues-rock du label et qui témoigne de son talent pour dénicher des artistes de grand talent.

SAN CAROL
"Humain Trop Humain"
Ruralfaune/ Wild Valley

Pour son deuxième album, l'Angevin San Carol (Maxime Dobosz de son vrai nom) propose un trip électronique audacieux. Sur des rythmes krautrock nourris de l'influence de Neu!, San Carol entonne des hymnes aux refrains grandiloquents ("Harmonie Holistique", "Venture") quand il ne propose pas de superbes instrumentaux rétro-futuristes ("L'Œil S'Ouvre"). Un disque singulier, parfois barré, mais empreint d'un enthousiasme absolument irrésistible.

FROTH
"Bleak"
Frantic City/ Azbin

Membres de la scène garage californienne estampillée Burger Records, les Froth publient leur deuxième album sur l'excellent label français Azbin. "Bleak", qui mêle rock psychédélique gentiment défoncé et shoegaze lumineux, propose une belle palette de chansons hallucinées. "Saccharine Sunshine" est bien parti pour être notre hymne psychédélique de l'été.

45 tours

CHARM BAG
"Voodoo Rock'n'Roll"
Kizmiaz

Appelons ça mini-album ou EP mais, avec ses 7 titres enregistrés en mono et publiés sur disque 30 cm, ce premier essai discographique des Espagnols de Charm Bag est avant tout la promesse de belles choses à venir. Inspiré par les Cramps, Billy Childish et les Gories (dont ils reprennent chacun un morceau ici), le duo batterie/ guitare envoie un rock garage primitif à souhait. On prend ! ❑

Photo Bruno Berbessou

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION
EXCLUSIVITÉ FNAC
CLUB VINYL fnac ROCK&FOLK ®
® un label Fnac

JEFF BECK
With The Jan Hammer Group Live
Enregistré en 1977 pour promouvoir l'album *Wired*, ce concert nous montre un Jeff Beck au sommet de sa forme. La formation délivre un jazz fusion de haute volée sublimé par la parfaite cohésion entre le guitariste et le claviériste.

JEFFERSON AIRPLANE
After Bathing at Baxter's
Après le carton de *Surrealistic Pillow*, le groupe a gagné en assurance. Riffs nerveux, titres expérimentaux, hymnes *Zappaïens* et improvisations, un pari risqué qui se transforme en essai gagnant !

THE VELVET UNDERGROUND
Loaded
Dernier album du Velvet, *Loaded* est un grand disque heureux et optimiste. Le groupe en plein déclin oscille entre ballades et rock endiablés sans néanmoins perdre une once de son talent !

X
Los Angeles
X, c'est l'histoire d'un couple électrique et rêveur qui a préféré le punk au cinéma par besoin charnel de violence. Leur mélancolie cabossée à l'urgence désespérée reste une influence fondamentale.

ROCK&FOLK fnac

NOUVEAU ROCK & FOLK

EN NUMÉRIQUE ENRICHI AVEC VOTRE ABONNEMENT

Rock & Folk est désormais disponible sur vos tablettes dans une version enrichie avec des liens web actifs et des vidéos à découvrir d'un simple clic

© Photocreo Bednarek - Fotolia.com

1 an soit 12 numéros

+ la version numérique enrichie

pour seulement

71€

au lieu de ~~135,48 €~~

47% de réduction

ABONNEZ-VOUS !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **Rock & Folk** - Service Abonnements - 9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex - Tél. : 01 47 56 54 00

❑ **Je m'abonne pour 1 an 12 numéros + la version numérique enrichie pour 71€ au lieu de 135,48 € soit 47% de réduction**

❑ Je préfère m'abonner à la version papier uniquement soit 12 numéros pour 62€ au lieu de 75,60€ soit 18% de réduction

Je remplis mes coordonnées et je règle par CB, chèque ou CCP

Email : .....@.....

Nom : ..... **Prénom** : .....

Adresse : .....

Code Postal ☐☐☐☐☐ **Ville** : ..... **Tél.** : |__|__|__|__|__|__|__|__|__|__|

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ **CCP** Paris 115 915 A 020

❑ **CB** : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

ROFP156B

❑ **J'accepte de recevoir par mail des offres et informations commerciales de la part des Editions Larivière. Tarif France métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 56 54 00. Offre valable jusqu'au 31/12/15. L'abonnement prendra effet dans un délai maximum de quatre semaines après validation de votre commande par nos services.. Conformément à la loi informatique et libertés du 6/01/78 vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Bouger son corps

CANNED HEAT

"Boogie With" *Liberty*

PREMIERE PARUTION FEVRIER 1968

Canned Heat, groupe de tous les excès...
OK, OK, il est quelque peu bizarre d'écrire ces mots alors qu'une formation ainsi nommée tourne sans le moindre problème depuis plus de trente ans avec Adolfo *Fito* De La Para, batteur mexicain certifié d'origine aux commandes...
C'est pourtant que tous les membres fondateurs sont morts. Victimes de leurs excès. Canned Heat ? Un conglomérat d'Américains des quatre coins du pays (Boston, Washington, Brooklyn, Torrance) réunis à Los Angeles par amour du blues. Dès la fin des années 50, exactement en même temps que les adolescents anglais, futurs Stones, Pretty Things, Animals, les Américains de Canned Heat effectuaient leur pèlerinage aux sources. Avec cette énorme différence : eux vivaient au pays du blues. Très vite, le jeune Bob Hite se retrouve possesseur d'une énorme collection de 78 tours blues, tous achetés quelques cents dans des vide-greniers. Alan Wilson publie une étude sur Son House qu'il a rencontré, carrément. Les Canned Heat prennent leur nom d'un blues du cultissime Tommy Johnson, maître absolu de la voix de fausset country-blues et inventeur du concept *Crossroad* (vers 1930, sept ans avant Robert Johnson donc).
Dès 1965, leur électrification du blues suit les mêmes pistes que les Anglais : deux guitares se chicanent, une rythmique creuse le sillon... Nombre de jeunes américains travaillent dans cette direction à la fin des sixties : Paul Butterfield, Electric Flag, ZZ Top, Mike Bloomfield, Johnny Winter... Mais Canned Heat découvre son arme secrète dans un vieux John Lee Hooker intitulé "Dimples". Premier de tous, Canned Heat maîtrise le boogie. Et popularise une formule baltringue qui séduit les foules, dès le premier festival de Monterey, en juin 1967. Une génération a envie de bouger son corps. Le gigantesque Bob Hite, d'une voix caverneuse, entonne l'ordre magique : *"Let's boogie !"* et les portes du paradis s'ouvrent à tous.

Canned Heat, machine à faire plaisir, groupe des gens, impose son look informe, hippie, chevelu et triomphe chaque semaine au Club Kaleidoscope de Los Angeles. Après un premier disque bien accueilli sur lequel, déjà, "Bullfrog Blues" fait dresser les poils, le groupe décide de passer aux choses sérieuses.
Et enregistre un hit colossal, l'immense "On The Road Again" (adaptation d'un standard de Floyd Jones), numéro un mondial qui démarre de fait sur un tempo accéléré et trouvera, à force de répétitions, son groove définitif au terme de lents ajustements. Il serait assez vain de recenser les grands hymnes rock qui se comptent par dizaines. Mais "On The Road Again", comme "Born To Be Wild" ou "Like A Rolling Stone", touche juste. Cette simple et inoxydable rengaine dépeint deux routards en pleine tempête de neige. Nos *travelers* n'ont cure des conditions météo. Ils sont sur la route, à nouveau, et l'adrénaline de l'aventure turbine dans leurs veines. Ce titre immortel continue de passer quotidiennement sur les radios planétaires. Mais tout le reste de l'album est parfait. Célébration du douze-mesures, sur mode lourd et hard ("Evil Woman"), le disque offre chanson à boire ("Whiskey Headed Woman N° 2"), drug song ("Amphetamine Annie"), chanson vaudou ("Marie Laveaux" avec Dr John en guest). Sur "My Crime", les Canned Heat racontent une arrestation musclée à Denver qui les vit incarcérés et gagnant leurs galons de *bad boys* pour un sachet d'herbe et 10 000 dollars de caution. Présentant diverses couleurs blues (y compris le jump "An Owl Song"), ils font œuvre de prophètes en tripatouillant les styles de John Lee Hooker, BB King, Lightnin' Hopkins, Tommy McLennan et Floyd Jones sur le mode distorsion, hard blues, tampura et boogie philosophie. Jimi Hendrix n'est pas oublié par nos lascars. Sur "Fried Hockey Boogie", morceau final, Bob Hite ordonne à Henry Vestine d'émuler le gaucher. *"Are you really experienced ?"* demande-t-il malicieusement. Les fans comprennent le message.
Et Vestine commence à torturer sa wah-wah, sculptant littéralement une colonne de larsen qui tente d'échapper à ses doigts, crisse et gémit comme tous les diables évadés du Mont Chauve une nuit de sabbat. Torturant l'éléphant, Vestine, viré des Mothers Of Invention pour trop grosse consommation de drogue, libère les aigus et gagne son surnom de *Sunflower* (Tournesol). Pièce absolument incontournable, on trouve cet album dans des milliers de chambres adolescentes, rangé à côté de Hendrix, Stray, John Mayall. Canned Heat est alors clairement influencé par la bière, l'herbe et l'acide, mélange puissant. Dès les disques suivants, le groupe deviendra le jouet de défonces de moins en moins contrôlables. Pourtant son style était le bon ! Lors d'une fameuse tournée européenne en première partie des Doors, Canned Heat est chaque soir littéralement espionné par un Jim Morrison fasciné.
Dès leur retour à Los Angeles, les Doors commencent leur grande mutation blues avec "Morrison Hotel" puis "LA Woman" dont le jeu de guitares rappelle fortement celui développé par Alan Wilson et Henry Vestine, dialogue efficace et créatif, risqué et aventureux. La fatalité s'acharnera sur Canned Heat qui perd Alan Wilson (overdose, 27 ans) puis voit ses guitaristes entamer un étourdissant jeu de chaises musicales. N'empêche : quand les Stones chercheront à remplacer Mick Taylor, ils appelleront Harvey *The Snake* Mandel, suppléant réputé de Vestine.
Mais revenons en 1968. Canned Heat sort un album à son image, excessif, jovial comme une bande de bikers débarquant à une fête, un peu comme cette énorme basse de Larry *The Mole* Taylor qui vous fait trembler la colonne vertébrale... comme si une taupe vous ramonait le fondement. *"Don't forget to boogie !"* Bob Hite a rejoint ses copains morts dès 1981 mais, de 1968 à 1972, n'importe quel album de Canned Heat aurait pu figurer dans cette anthologie. ❑

Qualité France

par H.M.

Acidulée

Dès lors qu'un groupe ne se cantonne pas à un répertoire instrumental, le chant se retrouve exposé au premier plan et ce, quels que soient les choix du mixage : même s'il est placé au même niveau sonore que les instruments, il acquiert pour l'auditeur lambda une importance que

Depuis 2009, l'une des spécialités du quintette **Les Barricades Mystérieuses** (créé en Ariège) est d'adapter avec tact des textes poétiques d'auteurs célèbres. Sur son premier album, il s'accapare ainsi "La Ballade Des Pendus" de François Villon et un écrit d'Oscar Wilde. Mais son folk-rock illuminé d'un saxo véloce fait également des prouesses sur des textes originaux et inspirés qui assument leur influence rimbaldienne *("Je m'en irai/ les mains dans les poches/ crevées de poésie")* tout en soignant une musicalité décomplexée *("L'Atomique", Les Barricades Mystérieuses ✆ 06.61.40.99.02).*

De ses années destroy avec des groupes punk, **Ring** a conservé l'envie d'en découdre qui propulse son premier essai solo : cet homme-orchestre parisien concocte avec sa guitare et quelques samples un rock garage anglophone qui lorgne vers le blues, sans oublier ses fondamentaux sous influence punk.
Le cocktail ainsi obtenu sait se montrer convaincant, cohérent, tonique, et les quatre titres proposés donnent envie d'écouter une suite prochaine *("Live Nude Girls", Ring ✆ 06.95.28.37.68).*

En activité depuis 2007, le quatuor rennais **Success** a beaucoup tourné avant d'enregistrer un second album qui attaque très fort avec une ouverture saisissante ("You") et maintient la pression sur dix morceaux anglophones marqués du sceau de l'urgence.
Son electro-rock cultive son aspect offensif en privilégiant les rythmiques obsédantes et les déferlements sonores : revendiquant l'étiquette *electraw power*, il affirme la dimension rock de ses morceaux uppercuts *("Love And Hate", Hyp/ Pias ✆ 02.99.67.63.31, distribution BMG).*

Ultra Dieez correspond au projet de Mathieu Delieutraz, guitariste-compositeur genevois qui en est déjà à son troisième album depuis ses débuts en 2008. Responsable de pratiquement toutes les parties musicales, il retient l'attention par sa voix un peu geignarde, ses textes francophones intrigants, ses guitares qui s'entremêlent et son parti pris musical qui l'entraîne loin des sentiers battus pour oser les variations acoustiques-électriques et les confrontations entre phases de dépouillement et poussées d'adrénaline *("La Glace Est Fine", Dictaphone Musik ✆ 4176.224.04.18).*

certains peuvent trouver disproportionnée mais qui est une réalité indéniable. Pour trouver leur public, les autoproduits doivent donc soigner leur envergure vocale, ce qui est le cas de la plupart des huit sélectionnés du mois parmi les soixante-trois arrivages à la rédaction.

Le second album de **Parlor Snakes** (quatuor parisien fondé il y a dix ans) happe l'attention de l'auditeur dès son ouverture ("We Are The Moon") boostée par une voix féminine acidulée et une efficacité instrumentale alliée à un remarquable sens de la concision. Et la suite tient les promesses de cette brillante entrée en matière, avec dix autres morceaux anglophones qui célèbrent un rock plein de punch agrémenté de quelques ballades sensuelles *("Parlor Snakes", Hold On Music ✆ 06.12.22.01.60, distribution Wagram).*

Les amateurs de musique jamaïcaine vont se ruer sur le premier album de **Pungle Lions**. On retrouve dans ce duo en activité depuis deux ans le chanteur et le batteur de La Phaze, qui se sont replongés dans leur passion pour le reggae et la soul. L'orgue vintage s'acoquine avec des beats jungle, les influences latines diversifient le sound system et le hip hop pointe son nez du côté du ska : grâce à des compositions pétillantes et à une voix onctueuse, le brassage ente tradition et modernité remplit totalement sa fonction fun et dansante *("Round The Corner", Note A Bene ✆ 01.42.29.48.01).*

Dotée d'une voix hors du commun, **Joe Bel** délaisse en 2012 ses études d'Histoire de l'Art pour se consacrer à la musique et donner ses premiers concerts à Lyon, avant d'être remarquée par Asaf Avidan qui lui offre la première partie de toute sa tournée. Si son premier EP était le reflet de ses concerts acoustiques où elle officie seule avec sa guitare, ce second essai bénéficie d'autres apports instrumentaux qui étoffent ses chansons anglophones sans en déformer l'esprit : un mélange en apesanteur de soul et de folk qui est propulsé par un chant fascinant *("Hit The Roads", Archipel ✆ 06.70.30.37.34, distribution Universal).*

Troisième album en huit ans d'existence pour **Arcwest**, déjà repéré dans cette rubrique. Ce quatuor de Clermont-Ferrand a le don pour mixer ses influences folk et pop en peaufinant des compositions anglophones tout en délicatesse et élégance, sous la houlette créatrice d'un chanteur-guitariste suave (Jack Daumail). Son terrain de prédilection reste la ballade gouleyante et atmosphérique, mais il s'aventure également du côté du mid-tempo sans rien abandonner de sa douceur constitutive *("White Rain", Arcwest ✆ 06.78.42.08.89).* ❑

8ème édition
18,19 & 20 JUIN 2015
WWW.ALUNA-FESTIVAL.FR
ARDÈCHE
ALUNA
FESTIVAL
RUOMS (07)
1-1061353 et 3-1026448
CALOGERO
FFS
(FRANZ FERDINAND&SPARKS)
LOUIS MATTHIEU JOSEPH
& ANNA CHEDID
VÉRONIQUE SANSON
FAUVE
SOPRANO
ASAF AVIDAN
TIKEN JAH FAKOLY
CHARLIE WINSTON
FRITZ KALKBRENNER
2MANYDJS (DJ SET)
LOST FREQUENCIES
LES WAMPAS
DELUXE
INA-ICH
FUZETA
LES YUCCAS
GRIMME
HEMING WAVE
JEWLY
METAMEC
UBIKAR
DJ SAINT PIERRE
LEVENTON
...
Toutes les infos sur www.aluna-festival.fr
INEDIT LE JEUDI
SHOW FREESTYLE BMX ET ROLLER
Avec la présence des meilleurs riders internationaux pour un spectacle d'exception sur la célèbre rampe du FISE World Montpellier
POWERED BY FISE
TARIFS : PASS 3 JOURS à partir de 102€ / TARIF PAR JOUR : 18 juin à partir de 42 € • 19 & 20 juin à partir de 46 €. Plus d'infos sur www.aluna-festival.fr. Location : Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U, sur les mobiles avec l'appli Tick&Live + points de vente habituels & les Offices de tourisme "partenaires" • 213 Productions 02 99 94 50 18.

PAR CHRISTIAN CASONI

LEADBELLY

HUDDIE WILLIAM LEADBETTER

1888 (Lousiane) - 1949 (New York)

Il joue de tout, mais on le marie surtout à une Stella 12-cordes qu'il *slide* parfois au canif. Huddie a le jeu compact des guitaristes de barrelhouse, indexé sur le piano des bordels de Shreveport (Louisiane) où il apprend la délinquance. Toute sa beauté rayonne de cette voix, minérale et volatile, à la fois grave et aiguë (la différence entre le timbre et la tessiture), parcourue de vibratos sporadiques qui partent avec une sorte d'exaspération. On trouve des voix plus puissantes, mais rares sont celles qui ont le magnétisme de cette lave noire et vacillante qui se consume au cœur, dans un halo d'énergie statique. Elle est le limon et le larsen d'une vie de merde, que les textes trahissent avec un naturalisme implacable. *"In the pines where the sun never shines, I was shiver' the whole night through"* ("Black Girl", reprise par Nirvana – entre autres innombrables épigones). Elle fait un phénomène de la moindre chanson, rend les comptines tragiques ("Goodnight Irene") et les chants de travail si majestueux ("Pick A Bale O'Cotton"). Leadbelly est un mythe blanc, comme Robert Johnson. Incarcéré au Texas pour l'agression d'une femme (1915), évadé, repris pour meurtre (1918), gracié (1925), il surine un Blanc qui lui cherche des crosses en 1930, manque d'être lynché et replonge dans les rayures à Angola (Louisiane). C'est dans ce pénitencier que John Lomax et son fils Alan le *découvrent* en 1933 et l'enregistrent sur des cylindres, pour les archives de la Bibliothèque du Congrès. Les Lomax le retrouvent dans la même géhenne en 1934. Ils sont équipés d'une énorme machine qui grave, cette fois, des disques souples. Le gouverneur gracie notre homme pour sa conduite exemplaire. Huddie doit fournir une preuve de sa réinsertion, faute de quoi il retourne moisir sur son bat-flanc. Sachant écrire, il adresse plusieurs lettres à John, alors en pleine lune de miel, pour un petit boulot. Lomax lui télégraphie : *"Come prepare to travel. Bring guitar."* Huddie l'assiste lors de ses enregistrements de terrain, conduit la bagnole et cuisine sur la route. De retour dans le Nord, John l'exhibe comme un trophée dans ses conférences, puis sur les petites scènes du folk naissant. Huddie se produit à contrecœur dans un costume rayé, un bandana sur la gorge pour dissimuler une épouvantable balafre gagnée dans une rixe entre taulards. Il est célèbre à New York et Philadelphie. Les magazines salivent sur son passé criminel, comme Time Magazine en 1937 : *"Bad Nigger Makes Good Minstrel"* (*"These hands once killed a man"*). L'écrivain noir Richard Wright salue un héros du prolétariat dans le Daily Worker. Huddie est le tout premier assimilé bluesman à passer sous la loupe des entomologistes du Nord. Il aura essentiellement enregistré pour les archives du Congrès, or ces matrices n'étaient pas destinées à se multiplier chez les disquaires. Ses riches heures s'écoulent en 1934 et 1935 sous la férule de John Lomax, jusqu'à leur brouille. Lomax voit sa brute exotique plastronner dans les réceptions et ressembler de plus en plus à *"un Noir de Harlem très ordinaire"*. Huddie n'est pas un lion de cirque. Un jour de 1935, il tire une lame contre son mentor qui le renvoie en Louisiane par le premier bus après lui avoir réglé ce qu'il estime lui devoir. Huddie paiera jusqu'à trois avocats pour recouvrer la totalité de sa cagnotte. A partir de 1936, sa carrière n'est plus qu'un long come-back foireux. Il n'intéresse pas les Noirs de Harlem, ses disques ne se vendent pas, ses deux tentatives d'émancipation ne donnent rien, ni chez ARC en 1935, ni chez Capitol en 1944, et ses petites représentations théâtrales sont dénigrées par la presse quand, par miracle, elle en cause. Huddie chante des blues, des gospels, des work, folk et protest songs, de la country, toutes les ritournelles surannées que lui demande Lomax en croyant toucher la vérité du folklore. En 1940, Huddie est élargi de Rikers Island, encore une prison, encore un coup de couteau à Manhattan. Lors d'une soirée hommage à Steinbeck, il entre de plain-pied dans le matin du folk. Il fréquente Woody Guthrie, Pete Seeger, Josh White, Sonny Terry, Brownie McGhee et le Golden Gate Quartet (avec des pincettes réciproques). Il ne s'évadera jamais du cercle des ethnomusicologues, quand bien même il sera poussé par des amis plus éclairés que John Lomax : son fils Alan Lomax, le producteur Moses Asch ou le journaliste Fred Ramsey. Même "Bourgeois Blues" et "Black Betty", c'était pour les Blancs. Huddie ne vivra pas assez longtemps pour voir ses déceptions prendre une belle couleur dorée dans le boum des années 60.

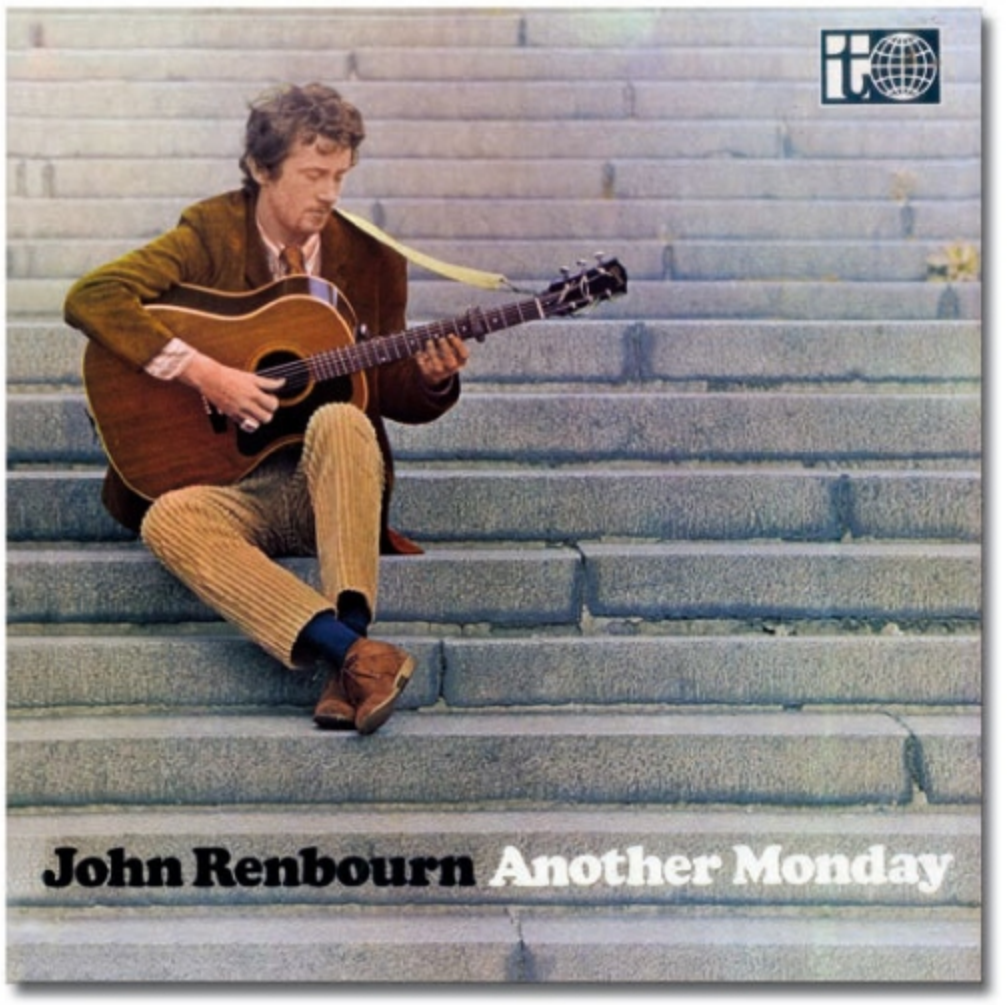
En 1949, il crée le rôle de bluesman en goguette européenne. Le Hot Club de France le présente à Pleyel et au Théâtre de l'Université. La tournée s'arrête là. Huddie est malade, il rentre chez lui pour coffrer dans le sapin sa voix minérale, et toutes les croustillantes anecdotes d'une vie de merde qu'Alan Lomax n'aura jamais pu lui soutirer. ☙

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

CPM
CPM

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE



A la fin des années 60 et au début des années 70, sous l'impulsion, principalement, de John Martyn et de deux groupes emblématiques, Fairport Convention et Pentangle, le folk-rock britannique prit un essor considérable, sortant de son registre marginal pour acquérir une renommée internationale en incorporant à sa relecture du folklore traditionnel des sonorités psychédéliques, world, jazz, blues et rock. Décédé le 26 mars dernier à Hawick (Ecosse) après une crise cardiaque, JOHN RENBOURN était une pièce essentielle du folk-rock anglais et, avec Bert Jansch (mort en 2011), un des deux si influents guitaristes de Pentangle. Instrumentiste virtuose à la guitare acoustique, John Renbourn pratiqua aussi bien la guitare électrique et le sitar.

Né à Londres le 8 août 1944, John McCombe devient **John Renbourn** après le remariage de sa mère. Celle-ci étant pianiste, il commence logiquement par étudier clavier et harmonie, puis la guitare classique avant de découvrir le blues, Josh White, Leadbelly, le rock'n'roll et le skiffle. Après des débuts dans des formations rock'n'roll comme The Famous Porkestra, il se tourne vers les clubs folk de Londres comme le Black Horse où il se produit en solo ou en duo avec Mac MacLeod. En 1965, il enregistre pour la première fois un album avec la chanteuse américaine Dorris Henderson, "There You Go !" (Columbia UK 65) incluant une reprise de "Mr Tambourine Man". Deux ans plus tard, il accompagne à nouveau Henderson sur "Watch The Star" (Fontana UK 67). Toujours en 1965, Renbourn sort son premier album solo, alternant instrumentaux et chansons : "John Renbourn", avec un morceau intitulé "National Seven" évoquant ses pérégrinations à travers la France (Transatlantic UK 65). Le guitariste et chanteur Bert Jansch, qu'il avait rencontré en 1963, participe à l'enregistrement sur un ou deux titres, tout comme Renbourn a collaboré à deux plages du deuxième album de Jansch, "It Don't Bother Me" (Transatlantic UK 65). A cette époque, dans le quartier de Soho à Londres, s'était ouvert le club Les Cousins qui fut un lieu de rencontre pour la nouvelle scène folk-blues — Davey Graham, Wizz Jones (qui jouera aussi avec Renbourn), Al Stewart, John Martyn, Roy Harper, Nick Drake, Jackson C Frank, Cat Stevens... En 1966, Renbourn sort d'abord un disque en duo avec Jansch, "Bert And John" estampillé depuis *folk baroque* (Transatlantic UK 66) avant un autre en solo, "Another Monday" (Transatlantic UK 66) sur lequel apparaît la chanteuse Jacqui McShee.

C'est en 1967, sous les impulsions conjuguées de Jansch et de Renbourn, qu'est formé le groupe **Pentangle** avec Jacqui McShee au chant et deux musiciens venus du jazz et du blues, Danny Thompson à la contrebasse et Terry Cox aux percussions. Entremêlant folk traditionnel, influences de Bob Dylan, musiques médiévales, jazz, blues, une touche du psychédélisme ambiant, notamment avec l'utilisation du sitar par John Renbourn et une autre de progressif, cet ensemble éclectique devient presque instantanément une figure de proue du folk-rock. Le terme de folk-jazz pourrait être plus adapté, mais son public fut avant tout celui du rock. Vont s'ensuivre six chefs-d'œuvre : "The Pentangle" (Transatlantic UK 1968) ; "Sweet Child", un double disque moitié live, moitié studio (Transatlantic UK 1968) ; "Basket Of Light", avec "Light Flight" et une entrée dans le Top 5 britannique (Transatlantic UK 69) ; "Cruel Sister", dont la seconde face est entièrement occupée par une nouvelle version de "Jack Orion", morceau déjà enregistré par Bert Jansch en 1966 (Transatlantic UK 70) ; "Reflection", très bon album malgré des tensions dans le groupe et les comportements parfois erratiques de Jansch et Renbourn selon leur taux d'alcoolémie (Transatlantic UK 71) ; "Solomon's Seal", souvent mésestimé, ce dernier album de la formation originelle contenant pourtant plusieurs superbes morceaux (Reprise UK 72). Pentangle se sépare début 1973. Terry Cox accompagnera un grand nombre d'artistes, de David Bowie à Charles Aznavour. Quant à Danny Thompson, il sera un des contrebassistes anglais les plus admirés, jouant sur des dizaines d'albums, notamment aux côtés de John Martyn, Nick Drake, Richard Thompson, Donovan, David Sylvian, Kate Bush, Talk Talk, Julian Cope, Renaud, Peter Gabriel...

A partir de 1985, les reformations se succèdent avec de nombreux changements de musiciens, principalement autour du duo Jansch et McShee, mais sans John Renbourn, du moins en studio. Tout comme Jansch, celui-ci n'avait d'ailleurs jamais cessé de sortir des albums solo en parallèle à son activité au sein du groupe, réinterprétant d'abord la musique de la Renaissance et du Moyen Age : "Sir John Alot Of Merrie Englandes Musyk Thyng & Ye Grene Knyghte" (Transatlantic UK 68) et "The Lady And The Unicorn" (Transatlantic UK 70). Après le bluesy et excellent "Faro Annie" (Transatlantic UK 71), il alternera disques solo, en duo et en groupes. En voici une sélection : avec le John Renbourn Group dont fait partie Jacqui McShee : "A Maid In Bedlam" (Transatlantic UK 77) et "The Enchanted Garden" (Transatlantic UK 80) ; avec le guitariste Stefan Grossman : "Under The Volcano" (Kicking Mule UK 79) et "Live... In Concert" (Making Waves UK 84) ; avec Ship Of Fools : "John Renbourn's Ship Of Fools" (Run River Records UK 88) ; avec Robin Williamson de l'Incredible String Band : "Wheel Of Fortune" (Demon UK 93) ; en solo : "The Hermit" (Transatlantic UK 76) ; "Traveler's Prayer" (Sanachie US 98) ; "Palermo Show" (Sanachie UK 011).

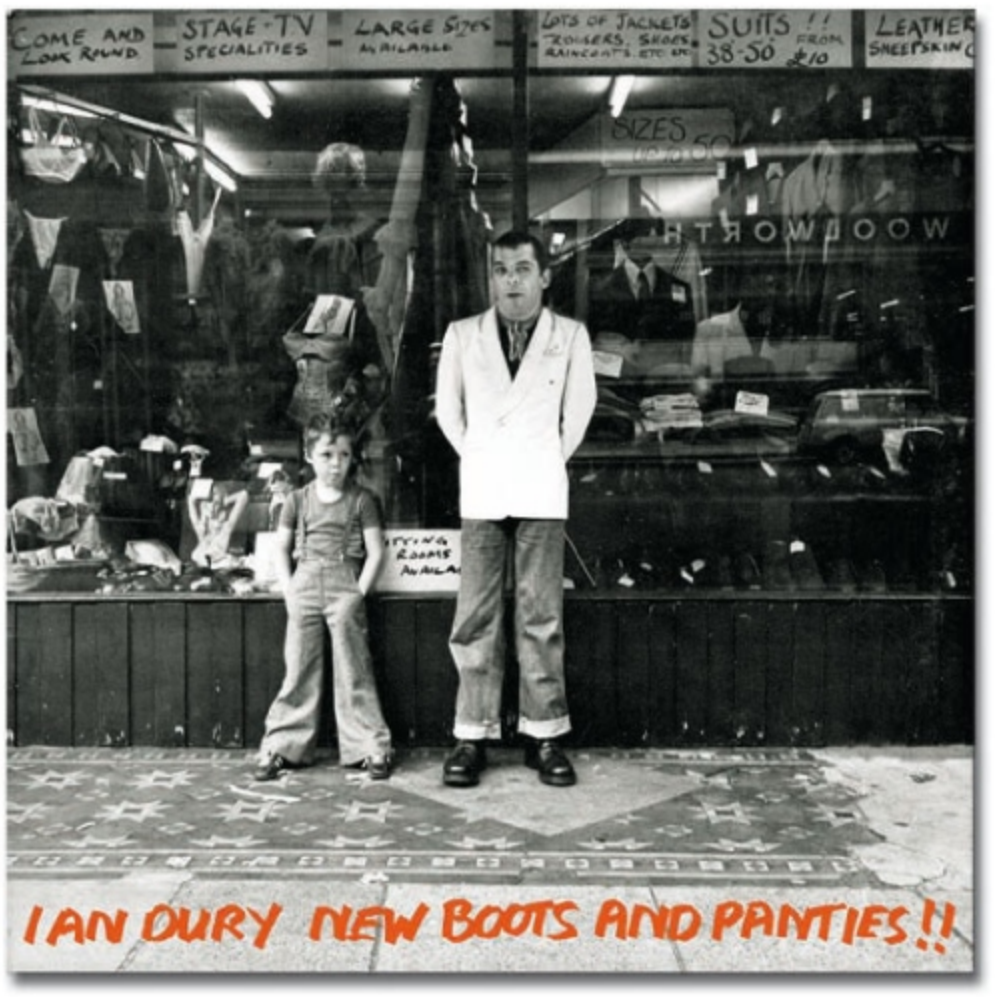
BAXTER DURY a sorti un nouvel album fin 2014. J'aimerais connaître sa discographie et surtout celle de son père, IAN DURY.

■ JOSEPHINE, PARIS (75012)

Né le 18 décembre 1971 à Wingrave au nord de Londres, **Baxter Dury** est le fils du chanteur Ian Dury. En 1977, portant un magnifique pantalon patte d'éph avec bretelles, il pose en cockney aux côtés de son père devant une boutique de lingerie pour la pochette du célèbre album, "New Boots And Panties !!". Ne suivant pas tout de suite les traces de son père, Baxter Dury ne sort son premier EP de trois titres "Oscar Brown" (Rough Trade UK 01) qu'en 2001, juste après la mort d'Ian. Pour son premier album, "Len Parrot's Memorial Lift" (Rough Trade UK 02), il reçoit les renforts de deux membres de Portishead, Adrian Utley et Geoff Barrow ainsi que ceux de Damon Reece de Spiritualized, de Norman Watt-Roy, ancien Blockheads, et de Richard Hawley. Compositeur et chanteur accomplis, Baxter Dury prend son temps entre chaque sortie. Entre 2002 et 2014, Baxter, qui partage un timbre de voix et des intonations similaires avec son père, n'a que trois autres albums à son crédit : "Floor Show" (Rough Trade UK 05) ; "Happy Soup" (Regal UK 011) et "It's A Pleasure" (Pias Europe 014). Depuis 2005, plusieurs de ses chansons sont composées avec Ben Gallagher, le fils de Micky Gallagher, le claviériste des Blockheads.

Né le 12 mai 1942 à Harrow dans le Middlesex (et non pas Upminster), **Ian Dury** attrape la polio à sept ans dont il gardera un sérieux handicap, aux jambes et aux bras. Il écrira la chanson "Hey, Hey, Take Me Away" sur sa scolarité éprouvante. Par la suite, il poursuit des études en arts plastiques au Royal College Of Art à Londres avant d'enseigner dans des collèges. Marqué par la mort, en octobre 1971, de Gene Vincent, son idole, il formera, en décembre 1971, le groupe de pub rock Kilburn And The High Roads avec, entre autres, son vieux complice Russel Handy, le

guitariste Keith Lucas, futur 999 sous le nom de Nick Cash et Davey Payne aux saxophones : "Handsome", Roderick Melvin à la place de Handy (Dawn UK 75) ; "Wotabunch !", les premiers enregistrements de 1974 rejetés à l'époque (Dawn UK 77). En 1977, Ian Dury grave un premier disque sous son nom avec ce qui deviendra l'ossature des Blockheads, Davey Payne, le guitariste et chanteur de Byzantium, Chas Jankel, également co-auteur de la plupart des morceaux, Norman Watt-Roy, le bassiste de Glencoe, de The Greatest Show On Earth et de Loving Awareness dont faisait également partie le batteur Charley Charles. Après d'innombrables refus, l'humour mordant et la hargne du chanteur à l'accent cockney sont accueillis chez Stiff Records. Le premier single en août 1977, "Sex & Drugs & Rock & Roll", devient un titre emblématique du punk rock, malgré (ou grâce à) un bannissement



de la BBC, bien que Dury lui-même refuse cette classification. "New Boots And Panties !!", dont le succès ne cessera de croître (Stiff UK 77). C'est pour une participation au "Live Stiffs Tour" que sont officiellement créés les Blockheads avec les ajouts de John Turnbull (guitare) et Micky Gallagher (claviers), deux musiciens qui avaient fait partie de Skip Bifferty, d'Arc, de Bell + Arc et de Loving Awareness, sans oublier Glencoe pour le premier et les Animals pour le second. "Do It Yourself" (Stiff UK 79) ; "Laughter" (Stiff UK 80). Enregistré au Bahamas sous le seul nom de Dury avec Jankel et la rythmique reggae Sly Dunbar, batterie, et Robert Shakespeare, basse : "Lord Upminster" (Polydor UK 81) ; "4000 Weeks' Holiday" avec les Music Students (Polydor UK 84) ; "Apples", une musique pour un spectacle écrite par Dury et Micky Gallagher (WEA UK 89) ; avec les Blockheads : "Warts 'N' Audience (Live : 22 December 1990)" (Demon UK 91) ; Sous le nom de Dury "The Bus Driver's Prayer & Other Stories", avec plusieurs Blockheads (Demon UK 92). De nouveau avec les Blockheads, Steve Monti remplaçant Charles décédé en 1990 : "Mr Love Pants" (East Central One UK 97) ; "Straight From The Desk", live de 1978 (Blockhead UK 01). Ian Dury meurt le 27 mars 2000 des suites d'un cancer. Un dernier album posthume avec les Blockheads sort en 2002 : "Ten More Turnips From The Tip" (East Central One UK 02). Depuis les Blockheads continuent à se produire régulièrement. Compilation : "Reasons To Be Cheerful" (Repertoire D 96). Trois livres en anglais sur Ian Dury : "Sex & Drugs & Rock'n'Roll : The Life Of Ian Dury" par Richard Balls, "Ian Dury & The Blockheads : Song By Song" de Jim Drury et "Ian Dury : The Definitive Biography" par Will Birch. Et un biopic de 2010 : "Sex & Drugs & Rock'n'Roll" de Mat Whitecross avec une BO signée Chaz Jankel, le rôle d'Ian Dury étant interprété par Andy Serkis et celui de Baxter par Bill Milner. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Ersatz humain

Ex Machina D'ALEX GARLAND

Fin de l'an dernier, l'astrophysicien Stephen Hawking et l'informaticien Bill Gates flippent leur race et le font savoir au monde entier : selon eux, les progrès croissants réalisés en matière d'intelligence artificielle sont si rapides que celle-ci — naguère fantasmée par Stanley Kubrick dans son "2001..." — sera bientôt capable d'avoir sa propre conscience. Au point de se réinventer elle-même. Pour finalement surpasser l'humanité en la remplaçant progressivement ! Un scénario dingo qui aura tenu en haleine 50 ans de science-fiction cinématographique. Au hasard des titres les plus connus : "2001..." mais aussi "Blade Runner", "Metropolis", "Mondwest" et "Terminator 2" dont les robots, plus ou moins humanoïdes, gèrent leur conscience en flirtant avec celle du tout-puissant. Cette intelligence non humaine et robotisée est au cœur même d' "Ex Machina", petit (dans le budget) mais grand (dans la forme) trip d'anticipation signé Alex Garland, auteur de "La Plage" (dont Danny Boyle tira un film bizarro/ new-age) et signataire des scripts de "Sunshine" (voyage au-delà du Soleil), "28 Jours Plus Tard" (et ses zombies fin de race) et "Dredd", reboot violent d'un Stallone cool des années 90. Alex Garland scribouilla également il y a cinq ans le scénario du vaporeux et troublant "Never Let Me Go" de Mark Romanek où il exerçait déjà sa fascination sur la perception de l'âme. Voir ce final mélancolique et traumatisant où les principaux personnages finissent par découvrir qu'ils n'ont jamais été eux-mêmes ! *Etre ou ne pas être...* telle est la question qui plane tout au long d' "Ex Machina", premier long métrage que Garland signe derrière la caméra. Un huis clos intense et techno-futuriste où un dénommé Caleb, jeune programmateur d'une grosse boîte d'informatique, participe à une expérience hors norme : enfermé pendant une semaine dans un chalet high-tech en pleine montagne, il accepte d'être confronté à une intelligence artificielle dernier cri. Une intelligence fabriquée de toutes pièces par Nathan, propriétaire des lieux, et prenant la forme d'Eva, une superbe femme-robot au look de mannequin de chez Dior. But de l'opération : interagir de façon régulière avec cet ersatz d'être humain pour l'étudier sous toutes les coutures... Au même rythme que Caleb, le spectateur s'interroge sans cesse : les émotions d'Ava sont-elles vraiment factices ? Où se situe réellement la limite entre la simili conscience d'Ava et celle inventée par son créateur ? Ava ne serait-elle pas finalement plus humaine qu'un être humain ? Ces questions, sans cesse posées (frontalement ou en sourdine) maintiennent une attention constante et forcée. D'autant que Nathan semble jouer lui-même un rôle ambigu. Qui est-il vraiment ? Que cherche-t-il réellement ? Se prend-il pour un avatar de Dieu ? "Ex Machina", constamment fascinant, s'enferme en boucle dans son huis clos pervers et existentiel. Appuyé, qui plus est, par la magnifique photo de Rob Hardy et les thèmes électroniques envoûtants de Geoff Barrow (de Portishead) qui transcendent sans cesse l'atmosphère. Comme si la conscience prenait finalement le pas sur le temps.

Les twists et coups de théâtre se succèdent ainsi en prenant comme base les trois fameuses lois de la robotique érigées il y a plus de 70 ans par le romancier Isaac Asimov. A savoir que (en gros) :

1) un robot ne peut porter atteinte à un être humain
2) un robot se doit d'obéir aux ordres
3) un robot doit protéger son existence

OK. On est d'accord. Mais qu'en est-il si le robot commence à ressentir des émois amoureux ? Et que se passe-t-il quand il se comporte comme un être humain en s'accaparant ses vices ? Comme le dit un journaliste de New Scientist (le plus grand magazine hebdomadaire scientifique au monde) : *" 'Ex Machina' donne un coup de fouet à la science-fiction intelligente, laquelle en avait bien besoin."* Dont acte *(en salles le 3 juin).* ❑

LE PLUS GRAND FESTIVAL DE METAL DU MONDE

WACKEN 3D

THE MOVIE

AU CINEMA EN 3D

ALICE COOPER | ANTHRAX | DEEP PURPLE | HENRY ROLLINS | MOTÖRHEAD | RAMMSTEIN | U.V.M.

AU CINEMA LE VENDREDI 5 JUIN A 20H - SEANCE UNIQUE

côté DIFFUSION

morgane events

GIMME SHELTER

Réservations sur www.fnac.com,
aux caisses de votre cinéma et
dans les points de vente habituels.
Liste des salles disponible sur :
www.wackenaucine.fr

Rock Hard

ROCK&FOLK

OÜI FM

fnac.com

Cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Schwarzy en larmes ?

Pyramide

Pyramide

Alexandre Aja est le seul réalisateur français de genre ayant réussi à s'imposer à Hollywood à coups de remakes cultes ("Piranha 3D", "La Colline A Des Yeux"). A tel point qu'il peut désormais se permettre de produire sur place les films de ses potes frenchies. Ainsi, après Frank Khalfoun (le reboot à demi réussi de "Maniac"), c'est au tour de son co-scénariste et assistant attitré Grégory Levasseur de se retrouver aux commandes de "Pyramide". Manque de bol, les déambulations sans fin d'archéologues piégés à l'intérieur d'une pyramide labyrinthique ne tiennent que d'un parcours longuet à la Fort Boyard mâtiné de quelques petits dérapages gore. Avant de se rattraper un brin dans sa dernière demi-heure ou — attention *spoiler* ! — les survivants sont carrément confrontés au dieu Anubis flanqué d'une palanquée d'ersatz de matous cannibales. Ce qui (sauf avis contraire) n'a jamais été indiqué dans les hiéroglyphes égyptiens déchiffrés par Champollion. Bon Z ou mauvaise série B — on choisit son camp — "Pyramide" a surtout le look d'un de ces nombreux films d'horreur sortant directement en DVD *(actuellement en salles)*.

Un voisin trop parfait

Un Voisin Trop Parfait

Jennifer Lopez revient au cinéma... dans un nanar atomique. Rare sur les grands écrans ces dernières années, la bomba latina est donc passée du statut de jeune star sexy érotico/ bandulatoire à cougar en rut (45 ans au compteur) tout aussi excitante. Dans la peau bronzée d'une mère de famille lambda, elle craque et couche un soir avec le voisin d'en face qui a l'âge de son fils ado. Manque de bol : c'est un psychopathe de première. Accro à la Lopez, celui-ci s'immisce peu à peu dans la famille de cette dernière tout en faisant son mielleux les jours pairs et son tordu plein de rictus les jours impairs... Surjoué comme du théâtre Nô japonais, alignant les rebondissements dignes d'un thriller érotique de RTL 9 et réalisé avec les pieds (sales) de Rob Cohen (l'homme qui a généré la saga des "Fast & Furious"), "Un Voisin Trop Parfait" semble avoir été conçu pour vendre la nouvelle face MILF de Jennifer qui se donne fiévreusement en se pinçant les lèvres lors d'une séquence de gambettes en l'air. Mais même là, cette version inversée de "Liaison Fatale" reste grotesque. A croire que le film veut absolument choper le *Razzie Award* de la pire pelloche de l'année. A ce niveau de dégénérescence (filmique, scénaristique, érotique) ça vaut presque son coup d'œil moqueur *(en salles le 20 mai)*.

Maggie

Schwarzenegger n'a plus rien à perdre : après avoir été culturiste, gouverneur et robot (trois jobs qui demandent une certaine retenue émotionnelle), voilà qu'il verse enfin sa larme. Ce que Stallone, soit dit en passant, avait déjà osé du temps de "Rocky 1" et "Rambo 1" ! Un vrai contre-emploi pour notre bibendum autrichien,

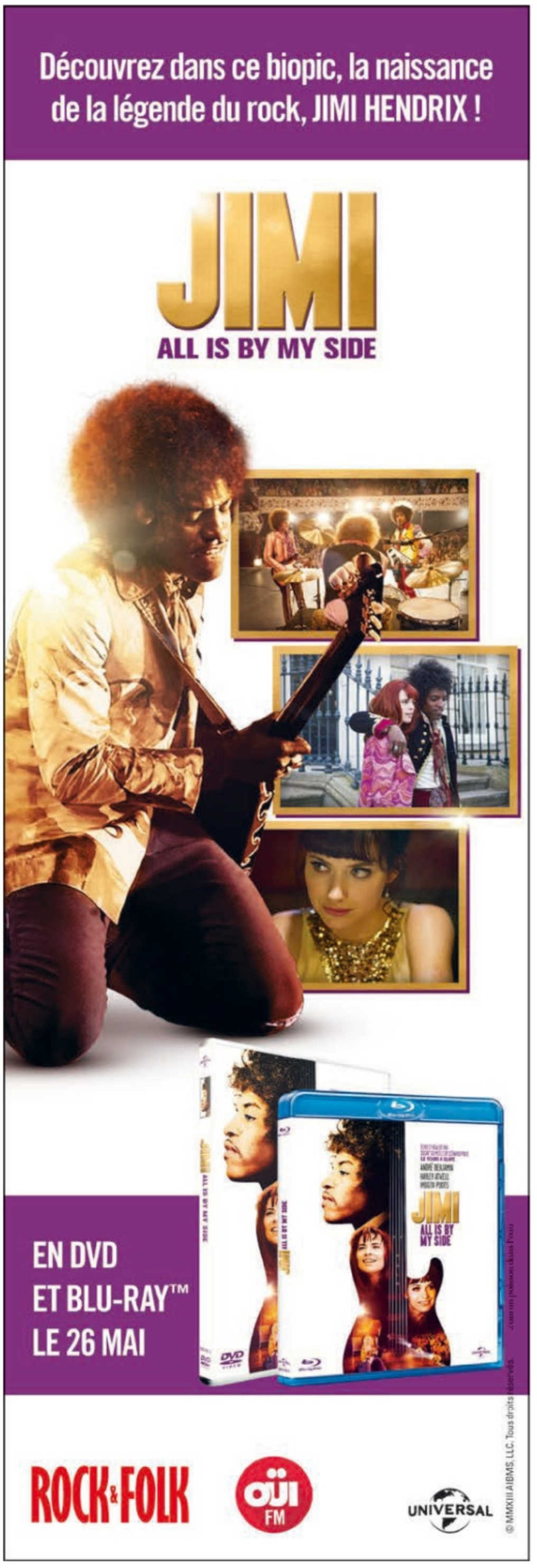
Maggie

plutôt posé dans ce film mutant mixant horreur post-"Nuit Des Morts Vivants" (un virus transforme les habitants du Midwest en infectés cannibales) et mélo familial appuyé. Schwarzie, qui ne bombe donc pas spécialement ses muscles à tout bout de plans (pour une fois), fait face — l'air hagard et la larme à l'œil — à la zombification progressive de sa fille ado touchée par le virus. Sachant que la loi martiale oblige chaque infecté au stade terminal à être abattu, Arnoldounet chéri acceptera-t-il de zigouiller sa progéniture ? Tout le film stagne (un peu trop d'ailleurs) sur cette lancinante question. Si le réalisateur Henry Hobson a beaucoup de mal à retranscrire cette ambiance fin de monde, on appréciera tout de même l'exploit lacrymal de l'acteur dans le rôle le plus dramatique de sa carrière. Avant le prochain "Terminator" de cet été où tout devrait revenir à la normale *(en salles le 27 mai)*... ❑

12e Festival Moyen Métrage de Brive

En discutant le bout de gras avec le sympathique musicos/ pop/ cinéphile Marc Collin, membre du jury au dernier festival de Brive, on se demandait comment lui et ses autres collègues du jury (dont le poète/ cinéaste FJ Ossang, ex-membre du groupe rock alternatif des eighties Messagero Killer Boy) allaient répartir les récompenses parmi 22 moyens métrages appartenant à des univers totalement antinomiques... Ainsi, si Maureen Fazendeiro méritait son Grand Prix Europe avec "Motu Maeva" (et ses sublimes Super 8 des sixties montrant en couleurs kodachrome les voyages d'une femme d'ambassadeur dans l'Afrique et l'Asie des sixties), on

regrettera que le génial "Notre Dame Des Hormones" ne soit reparti qu'avec deux mentions de consolation. Car même sans avoir vu une bonne partie des films primés de cette édition, on prend le pari que le nouveau délire psychotronique de Bertrand Mandico était probablement le plus cinématographique de la programmation. Dans le sens noble du mot *septième art* ! Dur en tout cas d'exprimer par les mots ces 35 minutes *out of this world* évoquant à la fois le cinéma bis européen des sixties et la poésie *cocteau-ienne* et dont chaque plan semble sortir d'un tableau de maître. Un vrai délire *camp* qui, comme le signale Wikipédia sur ce terme, mixe *"l'ironie, la théâtralité et l'humour"*. Et qui emprunte même au passage quelques notes extirpées de la superbe BO de "Cannibal Holocaust" qui a forcément toqué dans l'oreille de Marc Collin, lui-même adepte, selon ses dires, des bandes-son easy listening italiennes des sixties.



DVD cinéma

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Ultra-débilité

Jimi All Is By My Side

Universal

"Je ne veux pas qu'on dise : 'Il fait du blues ou de la soul.' On se fiche du genre. Je veux que ma musique persiste dans les âmes. La musique c'est des couleurs. Juste des couleurs avec quelques touches de science-fiction, par-ci, par-là." Voilà comment Jimi Hendrix se synthétise dans une séquence de ce biopic romancé qui lui est consacré. Mais un biopic hors norme puisque les producteurs du film n'ont pu avoir accès aux sons et aux paroles du mythique du champion de la pédale wah-wah. Qu'à cela ne tienne... Le réalisateur John Ridley (scénariste de l'oscarisé "12 Years A Slave") s'est focalisé sur une courte période du chanteur. Précisément entre l'automne 1966 et le pré-été 1967, juste avant qu'il ne soit mythifié définitivement à Monterey. "Jimi All Is By My Side" suit alors une certaine chronologie : sa découverte dans un club new-yorkais, sa prise en main par Chas Chandler, bassiste des Animals, qui deviendra son manager, ses consommation d'illicites substances pour trouver l'inspiration, son riff/ trip de guitare qu'il accomplit devant un Eric Clapton fasciné ou encore sa reprise de "Sgt Pepper's Hearts Club Band" dans une transe typiquement hendrixienne dans une salle où errent deux Beatles ravis... Si on fait abstraction de l'absence de compositions de Hendrix, le film peut se voir comme une sorte de bonus cool au vrai biopic qui — n'en doutons pas — finira un jour par se pointer. Quant au rappeur André 3000, il semble carrément avoir siamoisé son âme avec celle de Jimi pour interpréter le rôle.

Dumb & Dumber De

Metropolitan

Le dernier film des frères Farrelly (une biographie cartoonesque des 3 Stooges) ayant fait un bide mondial et Jim Carrey tombant de plus en plus en disgrâce au box-office américain, ils se sont à nouveau réunis pour une suite tardive de "Dumb & Dumber", classique de la comédie régressive qui avait rempli les salles du monde entier il y a vingt ans pile. "Dumb & Dumber De" a donc démarré en trombe aux Etats-Unis l'automne dernier avant de perdre la moitié de ses recettes en deuxième semaine d'exploitation. La raison : 72 % du public et 94 % des critiques ont été offusqués par l'ultra-débilité ambiante du film à base d'humour/ pipi et de grimaces/ cucul à faire passer Louis de Funès pour un Droopy sous Tranxène. Pourtant, ce re-"Dumb & Dumber" est un des films les plus drôles de ces dernières années. Tout dépend de la façon dont on gère ses zygomatiques ! Les deux potes déjantés Lloyd et Harry (Jim Carrey et Jeff Daniels qui reprend également du service) se retrouvent donc pour sillonner l'Amérique dans un road trip insensé où les gags (deux par seconde en moyenne) se bousculent dans les coins de cadre. Les Farrelly, ayant toujours le goût de la provoc (souvenons-nous du gel au sperme de Cameron Diaz dans "Mary A Tout Prix"), sont loin d'avoir freiné leur outrecuidance gaguesque. Genre Jim Carrey embrassant goulûment le pare-choc d'un camion en ayant des pensées impures ou — pire (donc mieux !) — se coinçant les doigts dans le vagin poussiéreux d'une veille dame.
On aura été prévenu !

Big Racket

Artus

Genre très prisé dans les années 70-80, les *poliziottesco* sont des polars urbains italiens, généralement réactionnaires, où coups de guns et auto-justice prennent le pas sur les règlements de compte à l'amiable. Des séries B très inspirés par la série des "Dirty Harry", la saga des "Justicier Dans La Ville" et même les deux premiers "Parrain". Au hasard des titres qui firent naguère la joie des salles de quartier et des vidéoclubs période VHS : "Marc La Gâchette", "La Rançon De La Peur" , "Le Clan Des Pourris" ou encore "Le Cynique, L'Infâme Et Le Violent" (merci Sergio Leone !). Parmi cette grosse centaine de Poliziottesco, certains sont devenus cultes. Comme le "Big Racket" de Enzo G Castellari (réalisateur du "Inglorious Bastards" original remaké ensuite par Tarantino) où un flic dégomme à lui tout seul une bande de racketteurs bien plus violents que les Rapetou. Une trame passe-partout prétexte à cumuler des séquences d'action non-stop (syndrome "Taken") où Fabio Testi (clone rital de Dirty Harry — il ressemble d'ailleurs à Clint Eastwood période "Rawhide") élimine les bad-guys dans une suite de gunfights houleux. Dont un long règlement de compte final dans un terrain vague rempli de ralentis et de geysers de sang rendant un hommage volontaire au Sam Pekinpah de "La Horde Sauvage" et des "Chiens De Paille". Et même des "Choses De La Vie" de Claude Sautet — c'est Castellari qui le dit — quand Fabio Testi, toutes dents serrées, se retrouve coincé dans une voiture rebondissant sans fin le long d'une colline en pente.

Trilogy Mad Max

Warner

A la nanoseconde précise où ces lignes sont écrites, nous sommes à quinze jours de la sortie du film le plus attendu de l'année. Avec des bandes-annonces ultra jouissives qui ont retourné la tête des internautes de la planète, de plus en plus lassés par la bouillabaisse numérique de cette *Marvelerie* ambiante. En toute logique, "Mad Max : Fury Road" de saint George Miller (toujours lui !) devrait redonner son sens au vrai cinéma d'action. Le pur, le dur, le transpirant ! Aucune projection de presse du *vrai film* du mois (par contumace) n'a donc eu lieu avant la première au festival de Cannes suivi de la sortie mondiale ce 14 mai. A l'heure où on lira cette rubrique, certains d'entre nous auront probablement déjà vu le reboot de l'année 57 fois d'affilée. En toute logique commerciale, Warner, qui détient jalousement les droits du warrior Max, ressort la trilogie originale dans un coffret en métal hurlant. Occasion de découvrir (pour les plus jeunes) que le cinéma d'action d'il y a trois décennies était bien plus rock que celui d'aujourd'hui. Ou de se remémorer (pour les plus vieux) leurs plus belles madeleines des eighties : "Mad Max 1", carrément classé X pour violence carabinée dans la France de Giscard et qui mettra trois ans à sortir dans nos contrées. "Mad Max 2" dont les cascades kamikazes (sans trucage numérique !) tiennent encore du torture-porn de voiture. Et "Mad Max 3" dont le tournage fut squatté par le tandem Dionnet/ Manœuvre pour une émission mythique des Enfants Du Rock. ❑

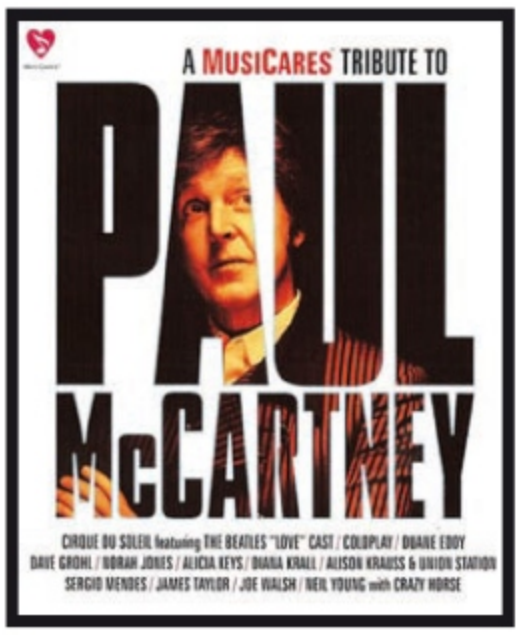
DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Rien que du bohneur

Foo Fighters
"SONIC HIGHWAYS"
Sony

En 2013, le Foo Fighters en chef a raconté la saga des studios Sound City dans un documentaire remarquable. Un an plus tard, dans le but de capter les vibrations d'un pays qui ne résonne pas partout de la même manière, Dave Grohl annonçait qu'il comptait pousser le bouchon de ce concept encore plus loin en enregistrant le huitième album des Foos dans huit studios différents situés dans autant de villes américaines. Convaincu par le projet "Sound City" (qui est également le nom d'un album enregistré avec la fameuse console, désormais installée chez lui) que la juxtaposition de l'image aux chansons en décuplait la charge émotionnelle, le batteur devenu guitariste a décidé de réaliser une série télévisée pour la chaîne HBO. Lors de l'enregistrement dans chaque ville élue, il en a profité pour tourner un documentaire d'une heure consacré à son histoire musicale, enrichi d'images d'archives et bien sûr d'interviews effectuées pour l'occasion. "Sonic Highways" est paru en CD fin 2014, et sa version DVD rassemble les huit épisodes de la série. Quatre galettes sont disponibles et la dernière contient trois heures d'interviews et d'images inédites. Au total ce sont neuf heures de programme qui sont proposées ici, en 5.1 et 16/9. La première des villes visitées est Chicago, berceau d'artistes tels que Cheap Trick, Smashing Pumpkins, Buddy Guy, Muddy Waters ou Etta James, sans oublier... Chicago, groupe fourre-tout qui sévit depuis les années 60 et est devenu, là-bas, une institution. Dave Grohl et Foo Fighters en profitent pour enregistrer aux studios Electrical Audio, terrain de jeu perso de Steve Albini, et Rick Nielsen, guitariste de Cheap Trick, y va de sa contribution sur "Something From Nothing", titre d'ouverture de l'album. Grohl emmène ensuite musiciens et caméras à Washington. Il est question de Marvin Gaye, Duke Ellington et Nils Lofgren dans ce deuxième volet, et aussi de la scène hardcore historique de la ville (Bad Brains, les Teen Idles, Fugazi). "The Feast And The Famine" est mis en boîte aux studios Inner Ears d'Arlington County. Impossible d'évoquer la musique américaine sans passer par Nashville où Foo Fighters met "Congregation" en boîte, au studio Southern Grand, avec Zac Brown, leader du fameux collectif country d'Atlanta. L'étape d'Austin est prétexte à enregistrer "What Did I Do ?/ God As My Witness" au studio Austin City Limits et à faire un brin de causette avec Billy Gibbons (ZZ Top) et Roky Erickson (13th Floor Elevators). Le studio Rancho De La Luna (à Joshua Tree), le DJ Rodney Bingenheimer qui a tant fait pour le glam, et Joe Walsh — il se fend d'un solo sur la chanson "Outside" — sont les héros du numéro de l'épisode de "Sonic Highways" filmé à Los Angeles, tandis que Dr John et Allen Toussaint font briller la Nouvelle-Orléans ("In The Clear" est enregistrée au Preservation Hall, le temple du jazz typique de la ville). Les étapes finales ne sont pas les plus tristes : Seattle est adéquat pour causer grunge et enregistrer "Subterranean" avec Ben Gibbard (Death Cab For Cutie) aux Robert Langs Studios où Nirvana a effectué sa dernière séance et Foo Fighters commis son premier album. Enfin, on constate que le dernier numéro de la série, New York, est également son sommet. Au point qu'on fait le choix de ne rien en dévoiler hormis qu'avant que François Hollande émeuve autant en parlant de Francis Cabrel, il va se passer l'éternité.



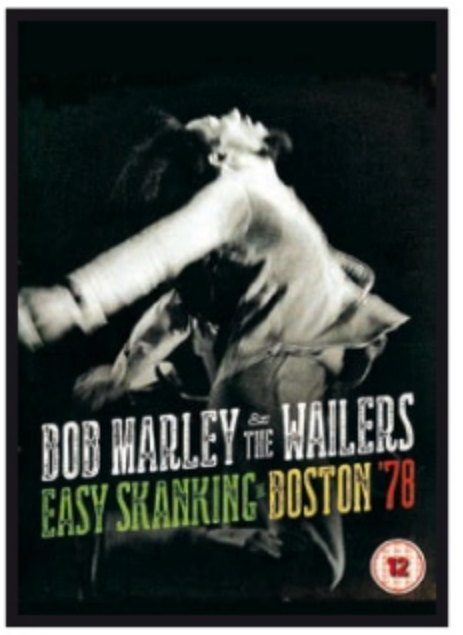
Paul McCartney
"A MUSICARES TRIBUTE TO..."
Eagle

En France, lorsqu'un songwriter finit par crever la dalle, par exemple parce que ses maigres droits d'auteur se tarissent, pour motifs crapuleux désormais, on lui conseille, au choix : 1) d'aller pointer au chômage. 2) de se trouver un petit boulot et de ne pas faire chier. 3) d'arrêter de s'apitoyer sur son sort et de se suicider pour que sa famille touche son assurance-vie. Aux USA, certains musiciens malchanceux (les deux tiers d'entre eux en fait) peuvent bénéficier de l'aide de MusiCares, association fondée en 1989 dont la mission est de leur venir en aide, sur le plan moral ou financier. Une fois par an, MusiCares organise un concert-gala de charité bien ordonnée autour de l'œuvre d'un musicien qui surfe bien au-dessus de ces problèmes, et d'autres, à peine moins prestigieux, viennent lui rendre hommage en interprétant des chansons issues de son répertoire. Dans ces colonnes, on a déjà écrit sur les DVD des éditions de MusiCares consacrées à Bruce Springsteen et Brian Wilson, et on attendait de pied (et d'oreille) ferme celle dédiée à Paul McCartney, qui n'a qu'une vague idée de ce qu'est la vache enragée, mais n'est pas indifférent à la destinée de ceux qui en consomment bien malgré eux. Rendu sceptique par le récent "The Art Of McCartney", disque tribute au géant du songwriting pop anormalement poussif voire maladroit, on craignait que rien de très bon n'émane de cet "A MusiCares Tribute To Paul McCartney" dont la sortie en DVD et Blu-ray précède judicieusement de quelques mois sa prochaine venue en Europe (au Stade de France en ce qui concerne la France). Eh bien, qu'on se rassure : même si tout, au cours de cette soirée à Los Angeles du 12 février 2012 (juste avant les Grammy Awards) n'était pas du même calibre, force est d'admettre que la barre a été placée haut d'entrée par Alicia Keys (première musicienne invitée à intervenir). Sa version piano/ voix de "Blackbird", sensuelle et sans filet (des libertés prises dans la grille d'accords sans que la chanson vire jazzy), était d'une beauté aussi grave qu'insolente. Ce fut ensuite au tour d'Alison Krauss et Union Station d'enchanter avec une interprétation argentine de ce que certains considèrent — on a de la peine pour eux — comme un point faible de la discographie de McCartney : "No More Lonely Nights". Norah Jones, accompagnée par le groupe de Paul, s'est sortie mieux qu'honorablement de "Oh ! Darling" après que Duane Eddy eut *instrumentalisé* "And I Love Her" avec moult reverb et vibrato dans le son de sa guitare. L'approche punk du fonds de catalogue de l'éternel Beatles a été laissée à Neil Young et son Crazy Horse qui ont passé "I Saw Her Standing There" à la sulfateuse. Coldplay, toujours civil, a revisité "We Can Work It Out" en semi-acoustique et en multipliant les égards, avant que Diane Krall fisse couler quelques larmes avec une "For No One" dans le plus simple appareil. Quant à James Taylor, bien que gagné par l'émotion, il a trouvé le moyen de faire dire à "Yesterday" des choses auxquelles son créateur n'avait peut-être pas songé. McCartney a ouvert et fermé le bal avec des extraits de son œuvre dans toute sa largeur ("Magical Mystery Tour", "Nineteen Hundred And Eighty Five"...), et Dave Grohl et Joe Walsh ont participé de très bon cœur au duel de riffs final du medley "Golden Slumbers"/ "Carry That Weight"/ "The End", apothéose prévisible d'une célébration de qualité de la discographie la plus fantasmatique de l'histoire de la pop.

"Sunflower SuperJam 2012"

Verycords

Dans le numéro 567 daté de novembre 2014, à l'occasion de la parution d'un DVD hommage à Jon Lord, Ian Paice relatait les exploits de sa femme Jackie, responsable de l'association caritative Sunflower SuperJam dont les revenus permettent d'assister des enfants malades du cancer. Depuis plusieurs années, un concert réunissant des stars du rock mais pas seulement (Alfie Boe braille plutôt dans le genre comédie musicale...) a lieu à Londres et c'est sa sixième édition, au Royal Albert Hall, que Ear Music vient de publier en éditions CD et DVD+CD. Pendant près d'une heure et demie, des musiciens anglo-saxons préoccupés par les choses de la vie et de la mort se sont ainsi succédé pour interpréter un répertoire qui n'était pas forcément le leur devant un parterre d'amateurs susceptibles de dépenser davantage que le prix des aliments pour un repas, au profit d'une belle cause. Ainsi et par exemple, pour voir Bruce Dickinson, chanteur et pilote de l'avion de Iron Maiden, reprendre "Behind Blue Eyes" (des Who) ou John Paul Jones (qu'on ne présente plus) faire ondoyer sa basse sur "Black Night" de Deep Purple, c'est au RAH qu'il fallait être le 16 septembre 2012. Comme souvent dans ce genre de manifestation, tout n'est pas top mais, la bonne volonté et la bonne humeur l'emportant sur le reste, on s'abstiendra de nommer ceux qui en ont quelque peu démérité. Alice Cooper de Phoenix n'a pas hésité à traverser son pays puis l'Atlantique pour être de la fête, qu'il a quasiment close avec "Elected" et "School's Out", deux insubmersibles de son répertoire entaillées d'interventions guitaristiques plus ou moins appropriées (à l'Allemand Uli Jon Roth, on a tendance à préférer l'Anglais Brian May). La version finale et attendue de "Smoke On The Water", un joyeux bordel, devrait exaspérer les hermétiques à cette chanson épique. Rien que du bonheur donc.



Bob Marley & The Wailers

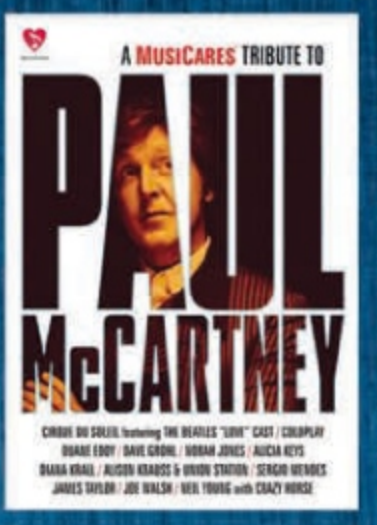
"EASY SKANKING/ BOSTON '78"

Island

On parle rarement, ici ou chez les concurrents, des efforts déployés par certains éditeurs de DVD pour restaurer les images qui ont survécu au temps qui roule et compresse, et encore moins du travail des spécialistes de l'animation qui sont parfois sollicités pour dynamiser des séquences un peu ternes. Bob Marley aurait eu soixante-dix ans en février dernier et, pour fêter cet anniversaire, sa famille a autorisé Island à publier "Easy Skanking/ Boston '78", un CD de treize titres live captés à Boston peu après la sortie de "Kaya", accompagné d'un DVD de quarante-cinq minutes (sept titres dont une version survoltée de "Jamming"). On y voit les Wailers et le prince du reggae filmés de façon assez approximative — le document n'est d'ailleurs attribué à aucun réalisateur dans les notes de pochette... — et on comprend pourquoi la famille Marley (Ziggy est le principal producteur cité dans les crédits) a fait appel à l'animateur Matt Reed (trompeusement orthographié *Read* dans le livret...), au studio S77 basé à Colombus et à l'artiste Michael Scroggings, qui a *peint* certaines images. Et donc, l'occasion faisant le larron, on tient à signaler la prouesse et à souligner la qualité du résultat. Reed et Scroggings, qui ont déjà officié pour Bruno Mars, Pearl Jam, Red Hot Chili Peppers ou Cee Lo Green, illustrent avec parcimonie les chansons du grand Bob qui, certes, se suffisent à elles-mêmes. Mais voilà, leur apport visuel est avant tout une proposition esthétique qui rend ces images d'archives assez rudimentaires (filmées en 4/3) indéniablement plus attrayantes. Un livret bien fichu, sorte de fac-similé du programme de la tournée Kaya, complète cette livraison qui permet de goûter Marley et son gang à leur top ("Lively Up Yourself", "Exodus"). ❑

eagle vision

LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE



A MusiCares Tribute To PAUL McCARTNEY

Nommé **Personnalité de l'Année** en 2012 à Los Angeles, **Paul McCartney** est entouré sur scène par **Alicia Keys, Neil Young, Coldplay, James Taylor, Diana Krall, Alison Krauss, Dave Grohl, Joe Walsh**... Un **gala exceptionnel** et tous les titres essentiels sa carrière !

En Blu-ray et en DVD
dès le 11 mai

PETER GABRIEL
Play

Par sa créativité et son univers unique, **Peter Gabriel** a révolutionné l'histoire de la vidéo musicale.
Tous ses **vidéoclips** sont à nouveau disponibles en DVD pour **plus de 2h30 de programme !** Inclus un **mix en 5.1** réalisé par **Daniel Lanois**.

En DVD
dès le 18 mai

LOST SONGS
The Basement Tapes Continued

Un **regard intime** sur l'album *"Lost On The River"* consacré aux textes de **Bob Dylan** récemment redécouverts. Les secrets de la mise en musique par **Elvis Costello, Rhiannon Giddens, Taylor Goldsmith, Jim James** et **Marcus Mumford**.

En Blu-ray et en DVD
dès le 25 mai

où FM

EDITIONS SPÉCIALES CD ET VINYLE

LYNYRD SKYNYRD
Sweet Home Alabama - Live en 1996

Leur concert à **Rockpalast** 1996 **enfin en audio**.

JEFF BECK
Performing this week - Live at Ronnie Scott

Le **concert mythique** au Club de jazz londonien.

Déjà disponibles

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · UNIVERSAL MUSIC STRATEGIC MARKETING · eagle vision

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Célèbre

Gibson ES-335

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

De Chuck Berry à Dave Grohl, quel grand écart a su faire cette guitare à l'allure bien sage... Mais une fois connectée à un ampli bien costaud, elle dévoile un tempérament de diablesse dévouée au rock'n'roll, et on comprend comment elle a traversé si facilement les décennies.

A la fin des années 1950, la gamme de guitares électriques produites par Gibson est constituée d'une famille de *solid bodies* déclinées sur le modèle Les Paul et d'une ribambelle de guitares électro-acoustiques réparties en *Electric Spanish* (ES) et *Cutaway Electric Spanish* (CES). Les deux modèles étendards des années 1930 sont deux modèles à table sculptée (*archtop*) acoustiques, la L5 et la Super 400. La série ES voit le jour en 1937 avec la ES-150, devenue célèbre grâce au guitariste de jazz Charlie Christian. L'année suivante apparaît une version plus économique, la ES-100, et le haut de gamme produit avant-guerre est occupé par l'ES-300. En 1944, après avoir participé à l'effort de guerre en stoppant la production d'instruments pour fournir l'armée en bois et métaux, Gibson est racheté par le plus gros distributeur des Etats-Unis : Chicago Musical Instrument Company. Juste après la guerre sortent les modèles ES-350 et ES-5. En 1948, Ted McCarty est nommé vice-président de Gibson, puis président deux ans plus tard.

Vers le milieu des années 1950, de nombreux guitaristes réclament un instrument qui aurait le *mordant* et la puissance sonore d'une Les Paul — tout en étant beaucoup plus légère — couplés avec la rondeur d'une *archtop*, mais sans les problèmes de larsen inhérents à ce type de guitare lorsqu'on le joue sur scène à fort volume. Pour remédier à ce défaut, le fabricant de Kalamazoo ajoute une pièce de bois fixée au talon du manche qui traverse tout le corps de son nouvel instrument, dont les premiers exemplaires sortent en août 1958 sous le nom d'ES-335. L'épaisseur de la caisse est encore plus fine que celle des modèles *Thinline* sortis à partir de 1955, comme la Byrdland ou l'ES-350T, avec laquelle Chuck Berry enregistre ses premiers succès pour Chess Records. La guitare va bénéficier de la sortie l'année précédente des célèbres micros *humbucking* '57 PAF à double bobinage, dont elle est aussitôt équipée. A la différence des modèles jazz prestigieux comme les Super 400 CES ou les L5 CES, dont les tables sont en épicéa massif sculpté, les tables et les fonds des 335 sont en contreplaqué moulé à chaud, ce qui diminue les coûts de fabrication. Cette fine guitare à doubles pans coupés arrondis va parfaitement honorer son cahier des charges : légère comme une plume comparée à la Les Paul, elle bénéficie quasiment de la même puissance sonore — avec un peu moins de brillance dans les aigus — et avec en plus cette profondeur et ce *moelleux* typiques d'un instrument archtop. Ce cocktail de possibilités fera, plus tard, le bonheur de guitaristes de jazz-rock comme Larry Carlton ou Allan Holdsworth. Deux mois à peine après l'apparition de l'ES-335, Gibson agrandit déjà la famille avec les modèles ES-345 et ES-355, qui ont une finition un peu plus luxueuse que la 335 mais surtout sont câblées en stéréo et équipées d'un sélecteur *Varitone* à six positions. La forme de ces guitares a également servi de base pour la deuxième basse de Gibson, l'EB2. L'ES-335 est aujourd'hui la plus vendue parmi toutes les guitares semi-acoustiques archtop.

Chuck Berry, un des pères du rock'n'roll et de la *duck walk*, va être un des premiers à craquer dès sa sortie pour ce petit bijou au son bien plus puissant que sa précédente ES-350T. BB King va lui aussi jouer exclusivement sur cette guitare, au point d'avoir son propre modèle — la célèbre *Lucille*, reconnaissable à sa table dépourvue d'ouïes — fabriqué par Gibson depuis 1981. En 1964, Eric Clapton, alors guitariste des Yardbirds, s'achète une Gibson ES-335 rouge (*cherry*) qu'il garde avec les Bluesbreakers de John Mayall et qu'on reverra en décembre 1968 lors du "Rolling Stones Rock'n'Roll Circus", au cours duquel il accompagne John Lennon, Mitch Mitchell et Keith Richards (le supergroupe d'un soir, Dirty Mac) pour un "Yer Blues" d'anthologie. Une autre ES-335 *cherry*, modèle 1958, flanquée d'un sticker *Peace and Love* au-dessus du micro manche, entre dans la légende sur la scène du festival de Woodstock le soir du 17 août 1969 dans les mains d'Alvin Lee, guitariste de Ten Years After, pour une version de "I'm Going Home" qui restera comme un des moments forts de ces trois jours de paix et de musique... ❑

Pour en savoir plus : www2.gibson.com

Une Gibson ES-335 actuelle, fabriquée à Memphis (Tennessee)

Combien ça coûtait ?

En 1977
Gibson ES-335 TD (neuve) :
5025 FF (766 €)

SMIC mensuel brut en 1977 = 248 €

Combien ça coûte ?

En 2015
Gibson ES-335 TD de 1977 (en parfait état) :
environ 4000 €
Gibson ES-335 TD (neuve) :
4500 €

SMIC mensuel brut en 2015 = 1624 € (pour 169 heures), 1451 € (pour 151 heures)

Photo DR

FRANCO FOLIES La Rochelle

10 ▸ 14 JUILLET

JOHNNY HALLYDAY ★ JULIEN DORÉ ★ THE DØ
ÉTIENNE DAHO ★ CHRISTINE AND THE QUEENS
VÉRONIQUE SANSON ★ FLORENT PAGNY ★ MAURANE
KEREN ANN ★ ANGUS & JULIA STONE ★ RONE
ARTHUR H ★ YAEL NAIM ★ CHRISTOPHE WILLEM
BRIGITTE ★ CŒUR DE PIRATE ★ THE AVENER
SELAH SUE ★ ROBERT CHARLEBOIS ★ FAKEAR
RAPHAEL ★ YANNICK NOAH ★ CHINESE MAN
HUBERT-FÉLIX THIÉFAINE ★ STEPHAN EICHER
VIANNEY ★ THOMAS FERSEN ★ FRÉRO DELAVEGA

ET BEAUCOUP D'AUTRES !

FRANCOFOLIES SAS au capital de 37 000 euros - RC La Rochelle B 87 124 - Licences : N°1-144481 N°2-144482 et N°3-144483 CRÉA LAVOISETTEPARIS.COM - MENTYSDESIGN.COM

BILLETTERIE
FRANCOFOLIES.FR + FNAC.COM
Sur l'appli La Billetterie et dans les magasins Fnac, Carrefour, magasins U, Géant, Intermarché, E. Leclerc

2 4 Ô 3 poitou-charentes

En collaboration avec la COURSIVE et le CCN et avec le soutien du CNV, du FCM et de la SACEM

Video games

PAR JEROME REIJASSE

Dingo et bien speed

La vie coule, trop vite, et fait croire aux plus aveuglés qu'il s'agit d'abord de grandeur. D'exploits. Alors qu'en fait, tout ne tient qu'à ces petits instants où le cœur chavire et parvient à éradiquer la pulsion de mort. Un (bon) disque suffit à consacrer une existence. Un livre, un film, une femme... un jeu ?

"BLOODBORNE", chez FromSoftware/Sony, uniquement pour PS4, pourrait appartenir à cette catégorie. Ce jeu monstrueux, inattendu, effrayant comme un tunnel sans lumière au bout, ne se contente pas de divertir, non. Il prend la main de celui qui le glisse dans la console et le propulse dans un univers de cauchemar, à la beauté dingue, aux ombres dévorantes. "Bloodborne" débarque un jour de printemps, presque comme ça. Dans l'enveloppe, lourde, gorgée, une copie de vieux grimoire. On l'ouvre. Les pages ont été creusées, comme quand la résistance planquait ses messages ou une arme au cœur de la grande littérature hexagonale. Au centre, une pochette avec le jeu. Et un petit livret, uniquement composé de dessins, croquis, censés donner un premier aperçu de ce qu'il va bientôt se dérouler sous les yeux du joueur qui, déjà, transpire un peu. Lugubre. Lovecraft et Giger, Lautréamont et black metal. Le frisson. Derrière ce monde parallèle de ténèbres, un homme : Hidetaka Miyazaki. Créateur de la franchise *Souls*, lancée en 2009, qui avait été noyée sous un torrent de louanges, il récidive donc, et il a visiblement encore amélioré ses compétences. Presque russe, l'histoire ressemble à une trame de Dostoïevski : le héros est malade, le mal qui le ronge est inconnu des médecins, aucun remède répertorié. L'introduction nous le dévoile en train de signer un pacte de sang allongé sur une table d'opération. Ambiance... Direction Yharnam, ville labyrinthe, ville maudite, où tout semble possible. Là, une épidémie dévore les rues, les âmes, les corps. Et tout commence. Il faudra affronter les pires choses, savoir dépasser la folie et la peur. C'est absolument vertigineux. Dans ce jeu de rôles, il s'agit d'abord de sélectionner le genre de personnage que l'on souhaite incarner tout au long de l'aventure. Ensuite, c'est la valse des songes, le brouillard mystique, la grande quête sans logique ni carte au trésor. Ici, il faut avancer en acceptant d'être perdu, les adeptes de saga calibrée, où tout est balisé, risquent bien d'y laisser leur raison. On passe d'une scène ultra réaliste à une séquence de cauchemar et on a au départ bien du mal à comprendre. Seulement voilà, très vite aussi, on s'en moque. C'est un peu comme écouter un groupe qui a décidé de n'en faire qu'à sa tête, sans mélodie facile, sans refrain-phare. Du free-jazz de fin du monde, du Grateful Dead avec des griffes et du sang qui coule des yeux. C'est accepter l'inconnu, l'impossible. Il y a de l'action, des bastons épiques, terribles, il y a des questions sans réponse, il y a des instants de pure magie. Il y a du génie dans cette création débarrassée de tous les gimmicks inhérents à ce genre d'exercice. Il y a surtout la certitude d'être tombé sur le jeu obligatoire de cette année 2015. On s'incline.

"SPLATOON", chez Nintendo, pour la WiiU, n'est pas un jeu consacré à la guerre du Vietnam si chère au réalisateur Oliver Stone. Non. Le *S* qui trône en début de mot fait toute la différence. Ce jeu de tir à la troisième personne n'est pas non plus une plongée dans un univers viril, réaliste et sanglant type "Call Of Duty". Bien au contraire. Sorte de cartoon hyperactif, très coloré, ce jeu familial mais capable vraiment d'exciter autant les béotiens du genre que les irréductibles de la gâchette offre la possibilité non pas de flinguer l'humanité et plus si affinités mais de s'affronter à coups de peinture. Le but ultime étant de recouvrir plus de surface que son adversaire. Paint-ball dingo et bien speed, avec une musique omniprésente. On traverse les différents niveaux avec un plaisir qui ne cesse de grossir, on hurle et on est même prêt à piétiner ses ennemis de salon pour emporter la victoire finale. Ou comment insuffler du mauvais esprit dans un jeu au départ plutôt innocent. Et on ne peut s'empêcher de penser à Donald Sutherland, dit Le Cinglé dans le chef-d'œuvre "De L'Or Pour Les Braves", quand, en chef tankiste, il canardait les nazis à coups d'obus de peinture. Encore !

"CODE NAME : S T E A M", chez Intelligent Systems/ Nintendo pour Nintendo 3DS et 2DS, est un titre rétrofuturiste — *steampunk*, disent les plus audacieux — à l'atmosphère très comics. Il est ici question d'accompagner Abraham Lincoln pour dézinguer des méchants extraterrestres bien décidés à envahir notre bonne vieille planète. L'excuse idéale surtout pour multiplier les fights bien bourrins et les flingages intempestifs. ❑

SECRET PLACE

Home of Underground Rock - Montpellier

JEUDI 28 MAI
15€/ADH

JIM JONES & THE RIGHTEOUS MIND

ROCK N' ROLL - UK

+ DR HEART VIBRATIONS
+ DJ PIROULIS

VEN 12 JUIN
15€/ADH

NINE BELOW ZERO

BLUES - LONDON

+ DIDIER VARELA TRIO
+ MR WHITE

DIM 14 JUIN
GRATUIT/ADH

POWERSOLO

ROCK/COUNTRY ROCK - DANEMARK

mardi 16 juin

FLAMIN GROOVIES

+ les grys-grys
+ dj inferno groove party

20H - 22€/ADH

JEUDI
2 JUILLET
18H30
THEATRE
DE LA MER
34200 SETE - 25 €

HOLIDAYS IN THE SUN 4

LES SHERIFF
LA SOURIS DEGLINGUEE
BURNING HEADS
ATOMICS ROTORS
DJ T'CHO
STANDS
EXPO...

11 & 12 SEPTEMBRE

The ROCKABILLY Night

VENDREDI 23€
SAMEDI 27€
PASS 2 JOURS 45€

VENDREDI

Mike Sanchez

MIKE SANCHEZ - MATT AND THE PEABODY DUCKS
THE H-BOMBS - SHORTY TOM & THE LONGSHOTS + DJ MALIK

SAMEDI

Crazy Cavan

CRAZY CAVAN - EARL AND THE OVERTONES - T.BO AND THE B.BOPPERS - LEGACASTER + DJ OLIVIA BANANA

TOUT À FOND!

WWW.TOUTAFOND.COM

* POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2013
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11

BE FAST !!!

GROOVE ! PRODUCTION PRESENTE

DISCO FUNK LEGEND FESTIVAL JUIN 2015

50th ANNIVERSARY TOUR

KOOL & THE GANG

EARTH WIND & FIRE EXPERIENCE FEAT AL MCKAY

IMAGINATION

9. MARSEILLE
LE DOME

10. TOULOUSE
ZENITH

11. PARIS
ZENITH

12. LYON
AMPHITHEATRE 3000

16. BORDEAUX
PATINOIRE

17. NANTES
ZENITH

18. BREST
ARENA

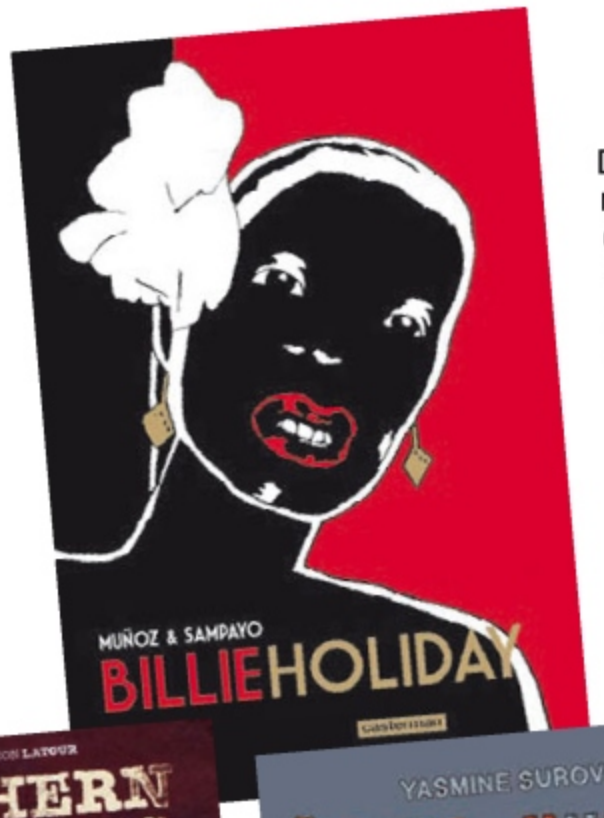
20 GRENOBLE
STADE DES ALPES

23 AMIENS
ZENITH
19H30

Ô fnac ROCK&FOLK RFM 103.9

Bande dessinée

PAR GEANT VERT



Un peu potache

Dire de Billie Holiday qu'elle a connu des moments de mouise qu'on ne souhaiterait même pas à son pire ennemi est un doux euphémisme, comme le rappelle l'avant-propos de Francis Marmande en ouverture de bal du superbe **"Billie Holiday"** (Casterman) réalisé pour le centenaire de la naissance de la chanteuse par le dessinateur José Muñoz et le scénariste Carlos Sampayo. L'histoire commence trente ans après la mort de Lady Day : un journaliste se voit confier la rédaction d'un article sur la chanteuse et il n'a aucune idée de ce qu'a pu être cette mystérieuse personne. A partir de cette entrée en matière, Muñoz et Sampayo rendent un hommage aussi esthétique que sans concession aucune dans le contenu des cases. Même si la dame nous a laissé des enregistrements merveilleux, cette BD rappellera à chaque page le prix qu'a dû payer l'artiste pour entrer dans l'Histoire.

En France, quand on évoque le Sud, les gens pensent à la chanson de Nino Ferrer, aux cigales. Aux Etats-Unis, toute référence à cette simple orientation géographique est susceptible de déclencher le bronx pour une raison principalement liée au crétinisme congénital d'une immense partie de la population qui donne un relief à cette ancienne portion de territoires ex-confédérés. A la lecture du premier tome de **"Southern Bastards"** (Urban Comics), le lecteur féru de voyages en territoires rock'n'roll vivra cette BD, non pas comme une simple mise en cases mais surtout et avant tout, comme une étude ethnologique des mœurs des autochtones réalisées par Jason Aaron ("Wolverine", "Ghost Rider"...) et Jason Latour ("Django Unchained", "Sledgehammer 44"...), deux authentiques sudistes qui expliquent très bien dans ces quelques dizaines de planches pourquoi il est préférable de dessiner l'endroit plutôt que d'y habiter.

Yasmine Surovec semble partisane inconditionnelle des chats malgré les tonnes de galères que semblent déclencher ces étranges animaux poilus. Dans son **"Chat *vs* Humain"** (Hugo & Desinge), genre de plaidoyer tendant à minimiser les mauvais côtés des félins domestiques, la dessinatrice passe en revue l'éventail de situations généralement pénibles auxquelles il faut s'attendre quand on fréquente les matous. Si la plupart des pages risque de faire ressurgir nombre d'évènements désagréables causés par ces sacs à puces ambulants, d'autres, au contraire, en souligneront les nombreux avantages comme, par exemple, cette source de chaleur plutôt agréable sur l'estomac après une rupture brutale avec son ex. Parmi les points forts du bouquin, on retiendra les pages consacrées à l'énumération des problèmes causés par la bestiole et on imaginera avec effroi tous les dégâts susceptibles d'être infligés à une collection de vinyles.

Joe Sacco est considéré comme le premier dessinateur d'investigation à avoir publié ses reportages intégralement sous forme de petites cases — que ce soit son séjour dans la bande de Gaza, la Bosnie ou les migrants débarquant sur l'île de Malte. Autant dire que le bonhomme est pris très au sérieux par le monde qui l'entoure. Cependant, comme toutes les personnes de bon goût, il est également un inconditionnel des comix des années soixante comme Weirdo ou Zap. En gros, encore un jeune qui ne s'est pas trop fait prier pour aller se noyer dans la marmite de Crumb. C'est donc toute une collection d'histoires courtes à l'humour pas forcément universel qui attend le lectorat dans **"Bumf – Vol 1"** (Futuropolis) ou Joe Sacco redonne vie à des personnages comme Richard Nixon comme si le conflit vietnamien était toujours en cours et lui en partance sous acide pour le trente-huitième parallèle. D'un autre côté, si le contenu de "Bumf" fait un peu potache, il faut sans doute voir ces planches comme une sorte de soupape de sécurité nécessaire à l'équilibre de l'auteur quand il donne dans le sujet sérieux. ❑

Le gros plan du Géant

Daniel Pennac est un monument de la littérature tricolore dont les personnages sont généralement hors norme : Florence Cestac est une dessinatrice hors du commun dont les personnages à gros nez ont influencé deux générations de dessinateurs. Quand le premier demande à la seconde de mettre en page une histoire d'amour qui lui tient à cœur, il est logique de se poser des questions sur la santé mentale de l'écrivain, d'autant plus que le héros qu'il souhaiterait lui faire dessiner à tout sauf le nez en patate... Que le peuple bédéphile se rassure, cette alchimie improbable a fonctionné au-delà de toute espérance tant "Un Amour Exemplaire" (chez Dargaud) est une bien belle petite bombe d'espérance complètement à l'opposé de l'air du temps. Ici, pas de violence, pas de gros mots, simplement deux personnes qui s'aiment et qui passent le plus clair de leur temps à se le faire savoir. Exactement le genre de BD nécessaire par les temps qui courent.

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

JAN 14 · 557 · 6,70 €

- SONIC YOUTH
- BOB DYLAN
- EXPO ROLLING STONES
- BOMP !
- THE PRETTY THINGS

MAR 14 · 559 · 5,90 €

- BLONDIE
- FFF
- BRIAN ENO
- BEATLES USA
- SKIP THE USE

AVR 14 · 560 · 6,90 €

- DÉTROIT
- SHAKA PONK
- WILKO + DALTREY
- WARLOCKS
- ROLLING STONES

MAI 14 · 561 · 5,90 €

- AUBERT & HOUELLEBECQ
- KURT COBAIN
- JUDAS PRIEST
- SCOTT ASHETON
- DAMON ALBARN

JUILL 14 · 563 · 6,90 €

- JACK WHITE
- ROLLING STONES
- JACE EVERRETT
- BLACK KEYS
- IMELDA MAY

AOÛT 14 · 564 · 5,90 €

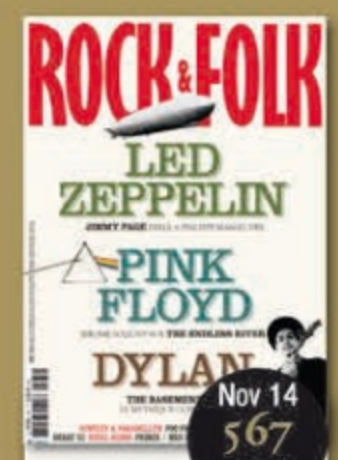
- THE BLACK KEYS
- SPÉCIAL FESTIVALS
Hellfest, Eurokeennes Solidays, Main Square, Bonnaroo, Governors Ball...

SEPT 14 · 565 · 5,90 €

- ELVIS PRESLEY
- COURTNEY BARNETT
- SLASH
- TY SEGALL
- KATE BUSH

OCT 14 · 566 · 6,90 €

- THE LIBERTINES
- ADRIEN GALLO
- JOE BONAMASSA
- MANSET
- ERIC CLAPTON



NOV 14 · 567 · 5,90 €

- LED ZEPPLIN
- PINK FLOYD
- DYLAN
- JIMMY PAGE
- FOO FIGHTERS

DEC 14 · 568 · 5,90 €

- AC DC
- ELECTRIC WIZARD
- THE WYTCHES
- BRIAN FERRY
- JACK BRUCE

JAN 15 · 569 · 6,90 €

- ROLLING STONES
- NICK CAVE
- SMASHING PUMPKINS
- BILLY IDOL
- JERRY LEE LEWIS

FEV 15 · 570 · 6,30 €

- GÉNÉRATION 2015
Où va le rock ?
- MARILYN MANSON
- JOE COCKER
- ALEX CHILTON

MAR 15 · 571 · 6,30 €

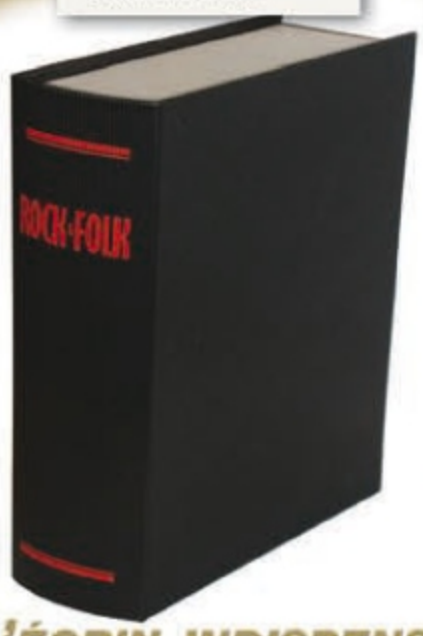
- DAVID BOWIE
- ROYAL BLOOD
- NOEL GALLAGHER
- MARK RONSON
- PINK FLOYD

AVR 15 · 572 · 6,30 €

- LA SAGA DES REBELLES :
TRINITÉ, VIKINGS, PANTHERS
- LED ZEPPELIN
- RONNY BIRD
- THE PRODIGY

MAI 15 · 573 · 6,30 €

- BLUR
- DAVID BOWIE
- SOKO
- LITTLE BOB
- PAUL WELLER



20 € + frais de port

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°)

Simple et sécurisé !

Commandez tous nos anciens n° :

www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Email : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP65	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❐

Livres

PAR AGNES LEGLISE

Fin d'un mythe

Ce que c'est que les préjugés hein ? On connaît la musique, on connaît les musiciens et du coup, on croit en connaître certains sur qui on a même parfois une opinion depuis plusieurs décennies. On n'est pourtant pas à l'abri de quelques surprises.

Girl In A Band

KIM GORDON

Le Mot Et Le Reste

Que les choses soient claires, les grandes dames du rock sont assez rares pour ne pas bouder notre plaisir quand une artiste de l'envergure et de l'élégance de Kim Gordon apparaît sur la scène rock et que l'on aime ou pas Sonic Youth le groupe fondé avec son ex Thurston Moore, toute sa carrière a prouvé son talent et son sens artistique aigu. En revanche, on peut pas dire qu'elle soit follement exubérante ou communicative et apprendre qu'elle écrivait son autobiographie a été une surprise. Pas autant cependant que quand les fans de Sonic Youth stupéfaits avaient appris en 2013 le divorce du couple Gordon/ Moore, qui, après des lustres d'un règne sans partage sur la scène indie et d'un apparent bonheur parfait, avait sombré sur le classique écueil du vieil adultère à la papa. C'est sur cette séparation, cette fin, que s'ouvre d'ailleurs ce "Girl In A Band", séparation sentimentale mais aussi séparation musicale puisque le groupe n'envisage plus, sale ambiance oblige, de jamais se reformer.
Fin d'une époque, fin d'un couple, fin d'un mythe qui coïncidèrent alors avec la fin de la triste tournée au terme de laquelle les membres du groupe partirent chacun de leur côté. Triste début donc, sous la plume déterminée d'une Kim Gordon inattendue, moins distante, plus émotive que l'image qu'elle nous avait toujours donnée, preuve en est de son récit circonstancié de l'infidélité de Moore alors qu'on aurait tous parié que la hiératique guitariste était pas du genre à se départir de sa réserve et de son apparente froideur. N'imaginez pas non plus que ses mémoires seraient un torrent d'indiscrétion, jamais Kim Gordon ne se départit de sa retenue et de sa délicatesse, même si elle lâche quelques vacheries sur la veuve de son excellent ami Kurt Cobain, Courtney Love, décrite ici en sociopathe narcissique au *"glamour de tarentule"* ou sur Lana Del Rey dont elle raille au passage le féminisme tandis qu'elle vante Madonna avec affection, ce dont on se doutait depuis Ciccone Youth. Les fans seront eux absolument passionnés par ce récit simple des intérieurs de Sonic Youth, des origines du groupe comme celles du couple amoureux, des ressorts et de chaque méandre de ses évolutions. Le plus touchant de ce livre sobre reste sans doute l'image en creux que ses lignes révèlent, ce portrait de l'artiste en jeune femme, artiste donc avant d'être musicienne, artiste avant Sonic Youth autant qu'artiste ensuite, artiste avec ou sans guitare, immergée dans l'art contemporain autant que dans la musique, déterminée mais peu sûre de sa *"persona"* publique, de sa voix de *"chanteuse non chanteuse"* et bien sûr, reine déchue et blessée du couple brisé le plus royal du rock.

Drugs, Sex & Rock'n'Roll

BILLY IDOL

L'Archipel

Si il y a bien un mec de tout l'héritage punk qu'on ne voyait pas mais alors pas du tout en intello pondéré c'est bien Billy Idol, dont l'autobiographie "Drugs, Sex & Rock'n'Roll" stupéfie tant l'homme y apparaît à l'opposé, ou presque, de son apparence. Sans doute, son trademark rictus n'était pas étranger à la forte impression de mec moyen futé qu'il a toujours donnée, dans ses clips ou ses interviews, impression aggravée par son look coquettement étudié, sa blanche blondeur et ses pectoraux toujours arborés, plus annonciateurs de piège à minettes que de rocker pur et dur. Et donc, on s'était gourés. Certes, le quinqua toujours dynamique raconte sans fard sa consommation de drogues et de filles — avec quelques précisions bien glauques tout de même — et décrit aussi avec un sidérant luxe de détails pour la mémoire d'un ancien défoncé, ses débuts, avant et après Generation X, quand il ferraillait dans Londres avec sa bande de jeunes, Steve Strange, Siouxsie ou les Sex Pistols mais il dévoile aussi ici, parmi d'autres aspects de sa personnalité inconnus et insoupçonnables, son amour pour les Beatles (*"c'est le groupe le plus important de ma vie"*), son admiration pour Churchill, les très artistiques préoccupations derrière ses débuts punk ou ses questionnements sur Dieu. Difficile de vous cacher que l'évidente dichotomie est troublante et que sans les assurances répétées de Billy Idol qu'il a écrit seul son livre, certains paranoïaques auraient peut-être pu imaginer qu'un nègre avait apporté et sa doc et son style lisse à ce néanmoins témoignage unique d'un survivant encore très vert sur une époque encore très libre dont il dévoile ici, quoi qu'il en soit, une fidèle et intéressante reconstitution.

Groupes Pop A Mèches 1979-1984

PIERRE ROBIN

Actes Sud

On a donc vu précédemment l'importance des cheveux dans la carrière rock de Billy Idol et le hasard du calendrier nous en apporte pile-poil un rappel savoureux. "Groupes Pop A Mèches 1979-1984" de Pierre Robin est un épatant petit livre qui retrace habilement le bref mouvement néo-romantique dont le groupe Visage et son chanteur Steve Strange, le pote de Billy Idol, furent les plus visibles figures. C'était pourtant pas gagné. Leur look ultra chargé de Jack Sparrow défaits, dans ces temps de sobriété punk, semblait ridicule alors dans les salles de rock françaises et leur musique n'a pas toujours très bien vieilli, c'est rien de le dire. Nous n'imaginions pas, faut dire, les racines dandyesques très british de ce courant très londonien, courant en partie déclenché comme nous l'explique Pierre Robin, par la chance d'une vente des stocks de costumes d'époque d'un grand costumier, vente où des jeunes gens fauchés, animés par *"cette volonté de vivre, en dépit de tout, une existence bigger than life"* allèrent s'équiper en déguisements flamboyants tout à fait uniques.
Leur musique aussi, sa popitude, sa préciosité, ses effets électroniques traduisaient ces mêmes aspirations à un raffinement nouveau et à une vie différente.
Le style impeccable de Robin, son humour, son érudition vaste mais toujours légère, sa lucidité sur ses héros capillairement incorrects et leur héritage musical, font absolument merveille dans cet excellent texte qui piège parfaitement ce passé-là et nous en restitue un très fidèle et complet tableau. ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Bowie Les Années Studio" PAOLO HEWITT & ROBERT ELMS (Editions Fetjaine)
02 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
03 "David Bowie - Une Etrange Fascination" DAVID BUCKLEY (Virgin Digital)
04 "Not Dark Yet : Chansons De Bob Dylan" NICOLAS RAINAUD (Le Mot Et Le Reste)
05 "Life" KEITH RICHARDS (Points)
06 "Glaneurs De Rêves" PATTI SMITH (Gallimard)
07 "Post-Punk 1978-1985" PIERRE TERRASSON & PIERRE MIKAIKOFF (Carpentier Didier Editions)
08 "Journal" KURT COBAIN (10/18)
09 "Bowie Par Duffy : Cinq Séances Photos" CHRIS DUFFY/ KEVIN CANN (Glénat)
10 "Bowie Philosophie Intime" SIMON CRITCHLEY (La Découverte)

Photo Bruno Berbessou

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ le DVD **“A Musicares Tribute to Paul McCartney”**

71 €
seulement
au lieu de 100,75 €

© MJ Kim / Eagle Rock Ent.

«Macca et quelques amis»

JE M’ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

OPTION 1 1 an soit 12 numéros pour **62 €** au lieu de 75,60 € soit **18 % de réduction.**

ROFP156A

OPTION 2 1 an soit 12 numéros **+** le DVD «Musicares Tribute to Paul McCartney» ❒ Blue Ray ou ❒ DVD **71 €** au lieu de 100,75 €

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l’ordre des Editions Larivière) : ❒ Chèque bancaire ❒ CCP Paris 115 915 A 020

❒ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❒ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France métropolitaine 2015.** DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu’au 30/06/2015 dans la limite des stocks disponibles. L’abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€ et le Blue Ray pour 25,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d’un droit d’accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d’être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❒

Absolutely live

Coachella

10 AU 12 AVRIL, INDIO (CALIFORNIE, USA)

Pour sa 17e édition, Coachella affiche complet en 20 minutes bien avant que la programmation ne soit dévoilée. Avec 200 groupes tous genres confondus et 90 000 fans par jour, on peut dire que le succès commercial est évident. Une affiche qui déstabilise un peu pour un festival censé être indie mais qui reçoit aussi bien David Guetta, AC/DC, Drake que Swans ou Drive Like Jehu. Notre coup de cœur du premier jour : **Charles Bradley**. Un chanteur soul au passé compliqué et qui met toute son âme dans sa prestation... Sur une scène voisine **Ride**, pas aussi populaire aux USA que certains de ses compatriotes anglais, compte tout de même ses fervents admirateurs. Groupe shoegaze par excellence, il nous offre un avant-goût de sa tournée réunion avec un set incroyable de neuf titres qui sonnent forts. Ce même jour, on retient le concert d'**Azealia Banks**, grande gueule du hip-hop à la présence scénique bien établie, ainsi que celui de **Tame Impala**, groupe qui monte peu à peu en place de tête d'affiche grâce au succès de "Lonerism". Il joue des nouveaux titres, "Let It Happen" et "Cause I'm A Man", ainsi que les favoris du public, "Elephant" et "Feel Like We Only Go Backwards". **AC/DC** clôture le festival ce vendredi. *"J'espère que vous aimez le rock'n'roll car c'est tout ce que nous faisons"*, annonce Brian Johnson. Le set de deux heures se termine par "Let There Be Rock" pendant lequel Angus Young se retrouve à jouer sur une plateforme au milieu de la foule. Pour le samedi, la reine du trip-hop **FKA Twigs** est l'une des artistes les plus attendues. La mise en scène est épurée comparativement à celle de ses shows de tournée mais pas moins captivante. Ce même jour, **Drive Like Jehu** et **Swans** ont enchaîné l'un après l'autre sur la même scène, ravissant quelques centaines de fans. **Father John Misty**, **Belle And Sebastian**, **Royal Blood** et **Perfume Genius** étaient également à l'affiche ce jour-là et sont aussi à retenir. Plus tard, **Jack White** sur la scène principale annonce jouer ses derniers concerts avec son groupe. Il nous déballe l'étendu de son répertoire et conclut avec "Seven Nation Army" des White Stripes. Les groupes electro **Axwell & Ingrosso**, **SBTRKT**, **Antemasque** et **Ratatat** feront ensuite danser les plus téméraires jusqu'au bout de la nuit ! Pour le dernier jour du festival, les filles sont mises en avant avec notamment **Marina & The Diamonds**, **Jenny Lewis**, **St Vincent** mais aussi **Florence + The Machine** qui assurera le spectacle en grande showgirl. Elle s'en est même fracturé le pied... Ce même jour, on adore **The Orwells**, **Desaparecidos**, **MØ** et **The Cribs**. **Stromae**, l'artiste francophone du moment même aux USA, présente un set méticuleusement orchestré, chorégraphié et brillamment mis en scène. Le public est comblé. **Drake** est le dernier à se produire sur la scène principale ce week-end. **Madonna** en invitée spéciale chante avec lui et l'embrasse ! Ça aura fait le buzz du week-end. Voilà, Coachella Weekend 1 touche à sa fin. Un festival énorme, un peu l'équivalent américain de Glastonbury, avec une affiche variée et un public qui peut tout autant applaudir Drive Like Jehu, Drake ou **Lil B** sur son freestyle de 45 minutes ! Un festival sympa au prix du billet justifié compte tenu du nombre de groupes présents et de l'infrastructure. Le soleil est toujours au rendez-vous et l'organisation à point. GAELLE BERI

Angus en rouge et en forme
Photo Gaëlle Beri

Jacco désormais à la guitare

Photo Manon Violence-Dalle

Laibach
5 AVRIL, DIVAN DU MONDE (PARIS)

L'arrivée du printemps correspond généralement, pour les initiés, à un retour de Laibach en terres parisiennes. Cette fois-ci le concert a lieu dans un Divan du Monde plein comme un œuf et bouillant comme les lacs de soufre de l'enfer. Doté d'une scénographie plus imposante que l'an dernier, les Slovènes commencent le spectacle en douceur et, durcissent progressivement le ton, jusqu'à l'explosion sur B Mashina, annoncé par un caustique "No Sieg Heiling, Please". Fidèle à ses habitudes, Laibach livre des reprises parfois génialement incongrues (dont une de Jeanne Moreau), mais aussi leurs classiques, tels que "Leben Heisst Leben" ou "Geburt Einer Nation", qui voient un trompettiste rejoindre l'entité Laibach. Après deux heures intenses, le groupe quitte la scène, laissant le public face à des images de Jacques Tati.

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

The Answer
9 AVRIL, DIVAN DU MONDE (PARIS)

Forts d'un excellent nouvel album, The Answer investit ce soir un Divan du Monde bien garni pour défendre les couleurs de "Raise A Little Hell". Les quatre Irlandais jouent impeccablement et sont en outre servis par un son irréprochable. Assez équilibrée, la setlist oscille entre toutes les périodes du groupe et le concert s'enchaîne avec fluidité. La basse, mise assez en avant sur leur dernier album, est également à l'honneur dans le mix et donne un groove implacable (particulièrement flagrant sur la chanson homonyme de "Raise A Little Hell") à l'ensemble. Une heure et quart de concert pour dire l'essentiel, et la messe est dite, laissant un public conquis et ravi face à un groupe définitivement sur la bonne voie...

JOSEPH ACHOURY KLEJMAN

Jacco Gardner
22 AVRIL, POINT EPHEMERE (PARIS)

C'est désormais sanglé d'une guitare acoustique que Jacco Gardner se produit, les claviers ayant été confiés à Frank Maston (artiste solo qui vaut également le détour). Entouré de quatre musiciens à la patte légère, le jeune Néerlandais papillonne entre les pièces de son premier album ("Clear The Air", "Chameleon", modèles de chansons pop) et des nouveautés qui suscitent l'adhésion ("Brightly", "Find Yourself"). Le tout entrecoupé de faces B mirifiques ("House On The Moon"), de raretés ("How To Live Again" de son premier groupe) et d'envolées planantes mais concises ("Where Will You Go ?"). Une heure de beauté sonore, qui sera sans doute réitérée à l'avenir dans des espaces plus vastes.

BASILE FARKAS

Sleaford Mods
22 AVRIL, LA DYNAMO DE BANLIEUES BLEUES (PANTIN)

Le duo prolo originaire de Nottingham revient enfin en France pour cracher ses spoken words viscéraux et ses beats au groove blitzkrieg à la face de plusieurs centaines de gens (c'est complet !). Au menu, asphyxie jubilatoire, débit coup de poing et un public déjà conquis. Jason Williamson est un Céline qui aurait déchiré le monde en écoutant Cockney Rejects, Andrew Fearn un bidouilleur génial qui se contente, sur scène, d'appuyer sur quelques boutons de son laptop pour, à chaque nouveau morceau, déclencher une nouvelle guerre, avant de sautiller sur place, un sourire irradiant son visage. 50 minutes de sauvagerie de rue, de transe de branleur et, en guise de rappel, Andrew qui revient pour demander si quelqu'un aurait éventuellement de l'herbe pour lui. Une soirée parfaite.

JEROME REIJASSE

Lynyrd Skynyrd
25 AVRIL, PALAIS DES SPORTS (PARIS)

Les Lynyrd déboulent vissés dans leurs santiags après avoir joué à fort volume "Crossroads", "Space Truckin' " et "Thunderstruck" sur la sono d'un Palais des Sports bourré à craquer (4500 âmes). Première question : *combien étaient là pour l'Olympia 1974 ?* Ce soir, seul le vent connaît la réponse... Très habilement, Lynyrd attaque d'entrée par la première face de son mythique double live avant d'oser deux titres du *"dernier"* album de 1977 ("That Smell" et "What's Your Name") et de labourer ensuite tout le légendaire répertoire, sans remords ni regrets, mais avec force soli démultipliés ("Saturday Night Special") et rythmique turbo. La salle exulte. Trois guitares, clavier, bassiste à chapeau et batteur qui modernise l'affaire avec son implacable frappe métal. Est-ce un tribute band ? On pourrait presque le craindre, si deux fantastiques guitaristes (Gary Rossington et Ricky Medlocke) n'assuraient beaucoup plus que le minimum syndical. Ces deux vétérans y croient toujours. Leur version de "Call Me The Breeze" fut à couper le souffle. Crinière argentée d'albinos, Medlocke prend son job très au sérieux. Et l'ombrageux Gary Rossington n'a pas son bottleneck dans sa poche. Très concerné par l'ambiance générale, l'efficace Donnie Van Zant promet de revenir "*très vite*". Tonnerre d'applaudissements. Gageons qu'il y aura encore plus de monde. Car au bout de presque deux heures, tout s'achève sur un lourd "Sweet Home Alabama" et puis bien sûr "Free Bird", au cordeau, total réglo. Et la foule se disperse, justement émue. Ce soir, c'était "*comme au Texas*".

PHILIPPE MANŒUVRE

Lynyrd Skynyrd : au centre Ricky Medlocke et Gary Rossington

Photo Patrice Guino

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

The Who

HITS 50!

CONCERT EXCEPTIONNEL

1ÈRE PARTIE : THE LAST INTERNATIONALE

30 JUIN 2015
PARIS - ZÉNITH

Infos et réservations sur gdp.fr

0 892 392 192 (0.34€/min), fnac.com, ticketmaster.fr, digitick.com

ZENITH PARIS LA VILLETTE · ROCK&FOLK · thewho.com · Retrouvez Gérard Drouot Productions sur · gérard drouot productions s.a. · NOSTALGIE

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

MAI

★ 19 MAI

Pablo Alboran (Trianon) ● **Best Coast** (Badaboum) ● **Bon Voyage et Miaøw Miaøw The Tiger** (Monseigneur) ● **Sophie Hunger** (Cigale) ● **Mucc** (Divan du Monde) ● **Puts Marie, Mountain Bike et James Hersey** (Maroquinerie) ● **Tabou Combo** (Bataclan) ● **Tei Shi** (Pop Up du Label) ● **The Underground Youth** (Batofar) ● **Vigon & the Dominos** (Jazz Club Etoile)

★ 20 MAI

Mathieu Boogaerts (Java) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **Grand Blanc, Cyril Mokaiesh et Giovanni Mirabassi** (3 Baudets) ● **Colleen Green et Twerps** (Point Ephémère) ● **The Hot Sardines** (Zèbre de Belleville) ● **The Legendary Tiger Man** (Petit Bain) ● **Mucc** (Divan du Monde) ● **Spectres et Giant Swan** (Espace B) ● **Torche** (Glazart) ● **Vérité** (Pop Up du Label) ● **Vigon & the Dominos** (Jazz Club Etoile) ● **Hindi Zahra** (Cigale)

★ 21 MAI

Agent Side Grinder, Carbon Kevlar et The Name (Badaboum) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **Congopunq et Amarillo** (Flèche d'Or) ● **De Laurentis, Paul Van Eersel et Monday Party** (OPA) ● **Diabolo & son Virus Band** (Quartier Général) ● **Hot Chip** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Bror Gunnar Jansson, Elli De Mon et Hoboken Division** (Café de la Danse) ● **The Limiñanas et Pascal Comelade** (Boule Noire) ● **Lorelle meets The Obsolete** (Espace B) ● **Nashville Pussy** (Glazart) ● **Psycho Mutants et Quimby** (Divan du Monde) ● **Seasick Steve** (Bataclan) ● **Darryl Zeuja & Hologram Lo** (Petit Bain)

★ 22 MAI

Battles, Vessel et Clark, Thee Oh Sees, Ausmuteants, The Gories et Kevin Morby (grande nef nord La Villette) ● **Caliban, Emmure, Sworn In et Thy Art Is Murder** (Glazart) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **5 Seconds Of Summer** (Zénith, *complet*) ● **Kelela** (Point Ephémère) ● **Lapins Superstars** (New Morning) ● **Mawup et Super Pop Corn** (OPA) ● **Meat Wave** (Espace B) ● **Mew et Stal** (Flèche d'Or) ● **PowerHouse Shed, Prosumer et Molly** (Trabendo) ● **Viet Cong et Soft Walls** (Maroquinerie)

★ 23 MAI

AC/DC (Stade de France, *complet*) ● **Le Caribou Volant et Akili Sigui** (Dame de Canton) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **Keziah Jones, Leon Bridges, Lolawolf, Youth Man et Young Paris** (Trianon) ● **Marillion** (Divan du Monde) ● **Ninos Du Brazil, Wild Classical Music Ensemble, Cheveu, Headwar, Battles, Clark et Vessel** (grande nef nord La Villette) ● **The Sweetshe's** (Chalet du Parc) ● **Twin Shadow** (Trabendo) ● **Woodpigeon et Withered Hand** (Espace B)

★ 24 MAI

Boyfriend (La Machine du Moulin Rouge) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **The Earl Grey et Oh Dear Vegas!** (Maroquinerie) ● **King Khan, Ought, Cabaret Voltaire, Carter Tutti Void, Andy Stott, Untold, Gum Takes Tooth et Girl Band** (grande halle La Villette) ● **Maroon 5** (Zénith, *complet*) ● **Patrice, Lianne La Havas, Willow Smith, Jaden Smith et The Bots** (Trianon)

★ 25 MAI

The Black Angels, Chocolat et Morgan Delt (grande nef nord La Villette) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **Mbongwana Star et Bamba Wassoulou Groove** (Cabaret Sauvage) ● **Pallbearer** (Social Club) ● **Tomorrow et Volage** (Espace B)

★ 26 MAI

Dominique A (Grand Rex, *complet*) ● **AC/DC** (Stade de France, *complet*) ● **Flavien Berger** (Point Ephémère) ● **Calypso et Adrien Soleiman** (Monseigneur) ● **The Chameleons Vox et Chinese Army** (Petit Bain) ● **Dir En Grey** (Bataclan) ● **Fauve** (Zénith) ● **Kid North, Handcrafted Soul et Thomas Louise** (3 Baudets) ● **Mark Kozelek, Sun Kil Moon et Grouper** (grande nef nord La Villette) ● **Roxette** (Olympia) ● **Sun Kil Moon et Grouper** (Philharmonie) ● **Tyler The Creator** (Trianon)

★ 27 MAI

Mathieu Boogaerts (Java) ● **Coats** (Les Etoiles) ● **JP Cooper** (Boule Noire) ● **Daytona, Nord et Madame Monsieur** (3 Baudets) ● **Gomina et Aquaserge** (104) ● **Steve Gunn, Waxahatchee, Yuko Yuko et Ducktails** (Maroquinerie) ● **Iphaze** (Batofar) ● **Electro DeLuxe, Public Service Broadcasting et We Were Evergreen** (Petit Bain) ● **Ride** (Olympia) ● **Shamir, Ela Orleans et Arthur Russell Instrumentals** (Cabaret Sauvage) ● **We Have Band** (Point Ephémère)

★ 28 MAI

Bigott et Alpes (Badaboum) ● **Charlélie Couture** (Olympia) ● **French Tobacco** (Boule Noire) ● **King Creosote** (Batofar) ● **Klingande** (Bataclan) ● **Lakay et Beo** (Petit Bain) ● **Single Mothers et Teenanger** (Mécanique Ondulatoire) ● **Toto** (Zénith) ● **Meghan Trainor et Olivia Somerlyn** (Trianon) ● **Unknown Mortal Orchestra, Stealing Sheep et Cosmo Sheldrake** (Flèche d'Or) ● **The Vickers et Dividers** (Espace B) ● **Zhu** (La Machine du Moulin Rouge)

★ 29 MAI

Astronautalis (Espace B) ● **The Bronx/ Mariachi El Bronx** (Trabendo) ● **Doldrums** (Pop Up du Label) ● **Brandon Flowers** (Trianon) ● **Front 242** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Jaromil, Victor Pavy et Venice Bliss** (OPA) ● **The Leisure Society** (Flèche d'Or) ● **Made In Taïwan** (Boule Noire) ● **Ken Mode, Celeste et Revok** (Maroquinerie)

★ 30 MAI

Badbadnotgood (Badaboum) ● **Brand New** (Backstage, *complet*) ● **Charge, Dysby, Crowmorph et Demon Tool** (Flèche d'Or) ● **Christine and the Queens, Hanni El Khatib, Allah-Las, Django Django, Ghost Culture, SiriusModeselektor, Shlohmo, Jimmy Edgar, JETS, Sophie, H-Burns, Teri Latex & Orgasmic, Seun Kuti et Redinho** (Orangerie du Parc de Bagatelle) ● **Diabolo & son Virus Band** (Quartier Général) ● **Ky-Mani Marley** (Cabaret Sauvage) ● **HK & les Saltimbanks** (Trianon) ● **Matisyahu** (Trabendo) ● **Jeff Mills** (Philharmonie, *complet*) ● **Nadéah** (Truskel)

★ 31 MAI

● **Joey Bada$$, Ratatat, Julian Casablancas + the Voidz, Daniel Avery, Pional, Citizens!, Lapsley, CAR, Nicolas Jaar, Pional, Roman Flugel b2b Barnt et Ben Ufo** (Orangerie du Parc de Bagatelle) ● **Mikal Cronin et Yonatan Gat** (Maroquinerie) ● **Little Simz** (Divan du Monde) ● **Jeff Mills** (Philharmonie , *complet*)

JUIN

★ 1er JUIN

Anti Flag (Maroquinerie) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **The Church** (New Morning) ● **Converge, Deathwish, Trap Them, Harms Way et Yaitw** (Trabendo) ● **Föllakzoid et Chicaloyoh** (Espace B) ● **H Hawkline et Foxygen** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Lord Huron** (Pop Up du Label)

★ 2 JUIN

Bad Breeding (Mécanique Ondulatoire) ● **Jackson Browne** (Cigale) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid** (Olympia, *complet*) ● **Evelinn Trouble et Puts Marie** (centre culturel suisse) ● **Chet Faker et Sao Pauler** (Trianon) ● **Mark Knopfler** (Zénith) ● **Marble Arch et Basile Di Manski** (Monseigneur) ● **Lætitia Sadier et Laure Briard** (Espace B) ● **Tombstones, Egypt et Abrahma (ex-Alcohsonic)** (Glazart)

★ 3 JUIN

Egopusher et Larytta (centre culturel suisse) ● **Chet Faker et Sao Pauler** (Trianon, *complet*) ● **Andrea Gibson** (Java) ● **Hardside** (Mécanique Ondulatoire) ● **Mark Knopfler** (Zénith) ● **Little May** (Flèche d'Or) ● **The Soft Moon et Phase Fatale** (Maroquinerie) ● **CW Stoneking** (Divan du Monde)

★ 4 JUIN

Alpha Blondy & the Solar System (Cigale) ● **The Chap et la Batterie** (Point Ephémère) ● **Lena Deluxe** (Réservoir) ● **Dorian Concept Trio, Omar Souleyman, Derrick May & Dzijian Emin** feat **Francesco** (polygone de Vincennes) ● **Electro Bamako** (Divan du Monde) ● **Jam City** (Social Club) ● **Gavin James** (Les Etoiles) ● **Nonolimite & les Psycho Potes et Zabel** (Dame de Canton) ● **Orioxy et Pommelhorse** (centre culturel suisse)

★ 5 JUIN

Eternal Tapestry (Espace B) ● **Modern English et The Cemetary Girlz** (Maroquinerie) ● **Magic!** (Trianon) ● **Jeff Mills, Xosar, Unforeseen Alliance, Ben Klock, Juan Atkins & Moritz Von Oswald, Gray Gritness, Len Faki, Kareen, The Drive (aka Manu Le Malin), Matthew Herbert, Cassy, Mr G, Appolonia, Neue Grafik, La Mamie's, Seven Davis Jr, Jerremy Underground et Floating Points & Four Tet...** (Polygone de Vincennes) ● **This Is Avalanche, Michelle Blades, Kim et Clea Vincent** (Point Ephémère)

★ 6 JUIN

Circa Survive (Backstage) ● **La Colonie de Vacances, Marvin, Papier Tigre, Electric Electric et Pneu** (Gaîté Lyrique) ● **Joke** (Maroquinerie) ● **Nina Kraviz, Rohad, Ricardo Villalobos, Josh Wink, Lazare Hoche, Yak aka DVS1, Advantice, Ben Vedren, Pit Spector, Josh Wink, Malin Génie, Perbec, Cabanne, Zip...** (Polygone de Vincennes)

★ 7 JUIN

Breakbot, Moodoïd et Oxmo Puccino (Cigale) ● **Dinner** (Espace B) ● **Go! Zilla et Yussuf Jerusalem** (Batofar) ● **Loudblast** (Divan du Monde)

★ 8 JUIN

Alexis & the Rainbow (International) ● **Jay Jay Johanson et John & the Volta** (Café de la Danse) ● **Justin Nozuka** (Les Etoiles) ● **Orange Blossom** (Trianon) ● **Pile** (Point Ephémère) ● **Surf City et Requin Chagrin** (Espace B)

★ 9 JUIN

Aline, Radio Elvis et Le Noiseur (Maroquinerie) ● **Eagles Of Death Metal** (Trianon) ● **Liturgy et Circuit des Yeux** (Espace B) ● **Montana** (Baron) ● **Tops et Moon king** (Point Ephémère)

★ 10 JUIN

Aurora (Boule Noire) ● **George Ezra** (Olympia) ● **Jessie J** (Bataclan) ● **Nadéah** (Truskel)

★ 11 JUIN

Barbarossa (Pop Up du Label) ● **Mario Biondi** (Trianon) ● **Black Mountain** (Maroquinerie) ● **Blues Power Band et Flyin' Saucers** (New Morning) ● **Fränk** (Boule Noire) ● **Kool & the Gang, Earth Wind & Fire Experience** feat **Al McKay et Imagination** (Zénith) ● **Paul McCartney** (Stade de France) ● **Radio Birdman et The New York Kleps** (Trabendo)

★ 12 JUIN

Generations From Exile Tribe (Cigale) ● **Ilaria Graziano & Francesco Forni, In The Canopy et Joolsy** (Divan du Monde) ● **Lemuria et Dads** (Espace B) ● **Monophonics** (New Morning) ● **Primus & the Chocolate Factory** (Trianon) ● **Rhodes** (Point Ephémère) ● **Thylacine** (Gaîté Lyrique)

★ 13 JUIN

Bloum (Flèche d'Or) ● **Alex Copler** (Européen) ● **Epmd et Dead Prez** (Cabaret Sauvage) ● **Jeffrey Lewis & the Jrams, Black Yaya, John and Betty et Julie Doiron** (Divan du Monde) ● **Young Fathers** (Maroquinerie)

★ 14 JUIN

Every Time I Die, Stray From The Path, Counterparts et In Hearts Wake (Divan du Monde)

★ 15 JUIN

Joe Bel (Pan Piper) ● **Blur** (Zénith, *complet*) ● **La Dispute** (Backstage) ● **Limp Bizkit** (Bataclan) ● **Ron Sexsmith** (New Morning) ● **Thunder** (Divan du Monde) ● **Charlie Winston** (Trianon, *complet*)

★ 16 JUIN

Death Rider (Espace B) ● **Fidlar** (Badaboum) ● **Kiss et The Dead Daisies** (Zénith)

PREVISIONS PARIS

Judas Priest et Five Finger Death Punch : 17/6 (Zénith), **L7 :** 17/6 (Bataclan), **Flamin' Groovies :** 18/6 (Trabendo), **Billy Idol :** 22/6 (Zénith), **Jackson Browne :** 25/6 (Cigale), **FFS (Franz Ferdinand et Sparks) :** 26/6 (Bataclan, *complet*), **ZZ Top :** 26/6 (Zénith), **Gary Brooker :** 27/6 (New Morning), **The Who :** 28 et 29/6 (Zénith), **Lenny Kravitz :** 30/6 (Olympia), **Hozier :** 2/7 (Olympia), **Wu-Tang Clan :** 5/7 (Zénith), **King Crimson :** 20 au 22/9 (Olympia), **Crosby, Stills & Nash :** 27 et 28/9 (Olympia), **John Mayall :** 4/10 (Olympia), **Faada Freddy :** 5/10 (Olympia), **Marianne Faithfull :** 7/10 (Trianon), **Patti Smith :** 20/10 (Olympia), **Garbage :** 7/11 (Zénith), **Nickelback :** 8/11 (Zénith), **Beth Hart :** 9/11 (Olympia), **U2 :** 10, 11 et 14/11 (Bercy, *complets*), **Deep Purple :** 11/11 (Zénith), **Simply Red :** 17/11 (Zénith), **Simple Minds :** 20/11 (Zénith), **Scorpions et Europe :** 24/11 (Bercy), **Nightwish :** 25/11 (Bercy), **Madonna :** 9 et 10/12 (Bercy)

Province

MAI

Dominique A : 21, Nantes (Stéréolux, *complet*) • 22, Mérignac (Krakatoa) • 23, Clermont-Ferrand (Coopé) • 24, St-Brieuc (Passerelle, *complet*) • 28, Strasbourg (Laiterie) • 29, Reims (Cartonnerie) • 30, Blois (Chato'do) ● **Acid Baby Jesus :** 29, Nantes (Stéréolux) • 30, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Dick Annegarn et Pokey Lafarge :** 30, Rouen (place Barthelémy) ● **Aqme :** 22, Seyssuel (plein air) • 28, Brest (espace Vauban) • 30, Hussigny-Godbrange (ancien carreau) ● **Ati Edge and the Shadowbirds :** 31, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Bad Chickens, The Musculators et Commander Plane :** 30, Valence (Mistral Palace) ● **Bastards On Parade :** 30, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Boston Run :** 30, Grenoble (Belle Electrique) ● **Bukatribe :** 28, Challans (théâtre) • 30, Grignart (plein air) • 31, La Marne (plein air) ● **Burning Heads, The Rebel Assholes et Not Scientists :** 29, Mérignac (Krakatoa) ● **Cock Robin :** 22, Colmar (Grillen) • 23, Nancy (Hublot) ● **Charlélie Couture :** 19, Nancy (Autre Canal) • 21, Castres (Bolegason) • 22, Istres (Usine) • 23, Sérignan (Cigalière) ● **Doldrums :** 19, Lille (Péniche) • 30, Bordeaux (I.Boat) ● **Encore Floyd :** 30, St-Cloud (Domaine National) ● **Fabulous Sheep, Les Chats d'Oc, Muhadib et Heart Of Wolves :** 29, Sérignan (Cigalière) ● **Fauve :** 22, Amnéville (Galaxie) • 23, Strasbourg (Zénith) • 25, Clermont-Ferrand (Polydome) ● **Zaza Fournier :** 29, Marseille (Nomad Café) • 30, Arles (Cargo) ● **Fuzeta et Forever Pavot :** 23, Lorient (Manège) ● **Garage Lopez, Brigitte Pop et The Midnight Rovers :** 29, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am) ● **Go! Zilla :** 29, Clermont-Ferrand (Baraka) • 30, Limoges (CCM J.Lennon) ● **Bror Gunnar Jansson :** 24, Clermont-Ferrand (Coopé) • 28, Le Locle (CH, Lux) • 29, Crissier (CH, château) ● **Ibeyi :** 22, Nantes (Stéréolux) • 23, St-Laurent-de-Cuves (plein air) • 24, St-Brieuc (Passerelle) • 31, Orléans (Astrolabe) ● **Israel Vibration :** 28, Marseille (espace Julien) • 30, Montpellier (Rockstore) ● **Jim Jones and the Righteous Mind :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec DJ Piroulis) • 29, Marseille (Poste à Galène) ● **Jules et le Vilain Orchestra, Charlotte et Magon et Moshi Moshi :** 6, Cergy (Observatoire) ● **Kas Product et Dead Mantra :** 21, Le Mans (Oasis, *complet*) ● **King Biscuit Fat Legs et Mr Airplane Man :** 30, Rouen (Son du Cor) ● **King Creosote :** 29, Bordeaux (I.Boat) ● **Mark Knopfler :** 29, Nice (Nikaïa) ● **Lakay et Beo :** 29, Magny-le-Hongre (File 7) ● **Low Roar :** 20, Lille (Ste-Catherine) • 21, Mérignac (Krakatoa, avec Öre) • 22, Biarritz (Atabal) • 23, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, avec H-Burns) • 24, St-Nazaire (VIP) • 25, Toulouse (Saint des Seins, avec Dona Confuse) • 27, Feyzin (Epicerie Moderne) ● **Mac Abbe & le Zombi Orchestra :** 29, Montfaucon-en-Velay (plein air) ● **Ky-Mani Marley :** 19, Issoudun (Boite à Musique) • 20, Aulnay-sous-Bois (Cap) • 21, Lyon (Ninkasi, avec The Soul Sonics) • 22, St-Laurent-de-Cuves (plein air) • 24, St-Brieuc (place Poulain Corbion) • 26, Luxembourg (L, Den Atelier) • 27, Rouen (106) • 28, Massy (Paul B) ● **Moon Duo :** 27, Metz (Trinitaires, avec Wand) • 28, Rouen (106, avec Ela Orleans) • 29, Nantes (Stéréolux) • 30, Limoges (CCM J.Lennon) • 31, Toulouse (Abattoirs) ● **Kevin Morby :** 24, Gand (B, Charlatan Club) • 25, Lille (Péniche) • 26, Le Havre (Tétris, avec Svper) • 27, Lorient (Manège, avec Morgan Delt) • 28, Nantes (Stéréolux) • 29, Nîmes (Paloma) • 31, Marseille (Grim Montevideo) ● **Mountain Bike :** 20, Dijon (Vapeur) • 21, Annecy (Brise-Glace) • 22, Lyon (Transbordeur) • 23, Reims (Cartonnerie) • 26, Cenon (Rocher de Palmer, avec James Hersey) • 27, La Rochelle (Sirène, avec James Hersey) • 29, Nancy (Autre Canal, avec James Hersey) ● **Mountain Men :** 22, Châteaubriant (théâtre de verre) • 28, Nort-sur-Erdre (Cap Nort) ● **Mudhoney et White Hills :** 22, Feyzin (Epicerie Moderne) • 23, Lille (Aéronef, avec Barton Carroll) ● **Nashville Pussy :** 24, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette, avec Existance) • 28, Marseille (Poste à Galène) ● **Nonolimite et les Psycho Potes :** 22, Lambras (L'Embrazique) ● **Ela Orleans :** 21, Anglet (écuries de Baroja) • 23, Nantes (Ateliers de Bitch) • 28, Rouen (106, avec Moon Duo) • 29, Tours (Temps Machine) ● **A Plane To The Void et Dwail :** 30, St-Laurent-de-Neste (maison du savoir) ● **Pokey Lafarge :** 30, Rouen (106) ● **Portico :** 19, Ris-Orangis (Plan, avec Pavane) • 20, Strasbourg (Laiterie) • 22, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) ● **Prince Fatty vs Mad Professor :** 23, Vitry (parc départemental des Lilas) ● **Psycho Mutants et Johnny Mafia :** 20, Riom (Puce à l'Oreille) ● **Puts Marie et Mountain Bike :** 20, Dijon (Vapeur) • 21, Annecy (Brise-Glace) • 22, Lyon (Transbordeur, avec James Hersey) ● **Les Sales Tiques :** 24, Reims ● **Seven Hate :** 22, Montauban (Rio Grande, avec Dirty Fonzy) • 23, Parthenay (Diff'Art, avec We Want Sound) ● **Shuffle :** 30, Le Mans (Oasis) ● **The Soft Moon :** 28, Nantes (Stéréolux) • 31, Nîmes (Paloma) ● **Songhoy Blues :** 22, Lausanne (CH, Romandie) • 29, Rouen (106) ● **Sourdure et Powerdove :** 30, Rouen (aître St-Maclou) ● **Strange Milk :** 28, Genève (CH, Cabinet) • 29, Genève (CH, Recyclables) • 30, Marcellaz (648) ● **The Subways et Stone Cavalli:** 22, Grenoble (Belle Electrique) ● **Tambours du Bronx :** 29, La Souterraine (centre culturel) • 30, Tarbes (Gespe) ● **Tedmo Festival :** 23, Thann (plein air) • 24, Lohr (plein air) • 27, Lons-le-Saunier (Cœur de Bœuf) ● **Testament :** 26, Grenoble (Belle Electrique, avec Exodus et Backdown) • 28, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik, avec Exodus) ● **The Weeding Party et Duck Duck Grey Duck :** 30, Rouen (place Lt-Aubert) ● **Up To No Good :** 30, Lavaur (pub Les Américains) ● **Viet Cong :** 26, Toulouse (Connexion Live) ● **Hindi Zahra et Ladylike Lily :** 23, St-Avé (Echonova)

JUIN

Dominique A : 10, Rennes (Etage) • 12, St-Etienne (Fil) •14, Lyon (théâtres romains de Fourvière) • 26, Magny-le-Hongre (File 7) ● **Acid Baby Jesus :** 1er, Marseille (Grim Montevideo) ● **All Dogmas We Hate :** 6, Montpellier (Black Sheep) ● **Asaf Avidan :** 6, Bulligny (plein air) • 11, St-Etienne (palais des spectacles, avec Faada Freddy) • 12, Tournus (Grande Prairie) • 13, Cahors (plein air) • 15 et 16, Grenoble (Belle Electrique) • 20, Ruoms (Sunelia Aluna Vacances) ● **Joey Bada$$ et Little Simz :** 1er, Lyon (Transbordeur) • 2, Nice (Théâtre de Verdure, avec Dtweezer) ● **The Black Rock Coalition Orchestra :** 6, Lyon (théâtres romain de Fourvière) ● **Boston Run :** 13, Rennes (Ubu) • 26, Lyon (Sucre) ● **Louis, Matthieu, Joseph & Anna Chedid :** 5, Ramonville (Bikini, *complet*) • 6, Clermont-Ferrand (Coopé) • 7, Bulligny (plein air) • 19, Ruoms (Sunelia Aluna Vacances) • 22 et 23, Lyon (théâtres romains de Fourvière, *complets*) • 24, Nice (Théâtre de Verdure) • 26, Géménos (Théâtre de Verdure) ● **Cock Robin :** 5, Seignosse-le-Penon (salle des Bourdaines) ● **Pascal Comelade :** 27, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Crippled Fox, Bonescraper et XinquisitionX :** 2, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Eagles Of Death Metal :** 19, Mérignac (Krakatoa) ● **Earth Wind & Fire Experience** feat **Al McKay :** 24, Equeurdreville (Cultures Agora) • 27, Tubize (B, stade Leburton, avec HMD ● **Erazer :** 7, Volmerange-lès-Mines (No Man's Land) ● **Every Time I Die :** 15, Toulouse

(Connexion Live) ● **Chet Faker et Sage :** 2, Strasbourg (Laiterie, *complet*) ● 4, Tourcoing (Grand Mix) ● **La Féline, Dominique A et Yael Naïm :** 14, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Fidlar :** 15, Lille (Aéronef) ● 17, Lyon (Transbordeur) ● **Flamin' Groovies :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Les Grys Grys) ● 19, Brest (Cabaret Vauban) ● **Zaza Fournier :** 12, Pantin (Dynamo) ● 13, St-Etienne (Fil) ● **Go! Zilla :** 6, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● **Roger Hodgson & his Band :** 30, Nantes (cité des congrès) ● **Interpol :** 1er, Lyon (Radiant) ● **Israel Vibration :** 3, Angers (Chabada) ● 4, Limoges (CCM J.Lennon) ● 5, Blois (Chato'do) ● 6, Colmar (parc expos) ● 7, Bulligny (plein air) ● 13, Neuchatel (CH, Jeunes Rives) ● 14, Le Tinqueux (K-Kabaret) ● 19, Lille (Aéronef, avec Broussai) ● 23, Clermont-Ferrand (Coopé) ● 24, Ramonville (Bikini) ● 25, Grenoble (Belle Electrique) ● **Kid Francescoli :** 3, Strasbourg (Laiterie) ● **Kool & the Gang, Earth Wind & Fire Experience** feat **Al McKay et Imagination :** 9, Marseille (Dôme) ● 10, Toulouse (Zénith) ● 12, Lyon (Amphithéâtre 300) ● 16, Bordeaux (Patinoire) ● 17, Nantes (Zénith) ● 18, Brest (Aréna) ● **The Low Budget Men, Paul Casey et Doreen Chanter :** 20, St-Jean-Cap-Ferrat (espace Neptune) ● 25, Nice (théâtre de verdure) ● **Mademoiselle K et Jeanne Added :** 5, St-Malo (Nouvelle Vague) ● **Paul McCartney :** 5, Marseille (stade vélodrome) ● **Merzhin :** 6, Russey (salle des fêtes) ● 27, Levron (plein air) ● 28, St-Gilles-du-Mené (plein air) ● **Moon Duo :** 1er, Marseille (Grim Montévideo) ● 6, Poitiers (Confort Moderne) ● **Kevin Morby :** 3, Grenoble (Ciel) ● 4, Limoges (Le Phare) ● 8, Bordeaux (Rock School Barbey) ● 9, Toulouse (Connexion Live) ● 10, Lyon (Marché Gare) ● **Motionless In White et Bury Tomorrow :** 15, Strasbourg (Laiterie) ● **Mountain Bike et Bass Drum Of Death :** 11, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● **Jean-Louis Murat :** 13, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Youssou N'Dour et Hindi Zahra :** 20, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Nine Below Zero, Didier Varela Trio et Mr White :** 12, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Nonolimite et les Psycho Potes :** 5, Reims (Galway) ● 12, Rennes (Gazoline) ● 14, Orléans (Java Pop) ● 21, Reims (Excalibur) ● **Of Monsters And Men :** 27, Nantes (Stéréolux) ● **Pile :** 7, Orléans (Astrtolabe) ● **Piscine et Shannon Wright :** 4, Bordeaux (I.Boat) ● **Ana Popovic :** 13, Amnéville (Rock Café) ● **Powersolo :** 13, Tours (plaine de la Gloriette) ● 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● 18, La Rochelle (Sirène) ● 19, Pau (Centrifugeuse, avec Svper) ● **Prince Fatty vs Mad Professor :** 5, Lyon (plein air) ● 6, Entraygues (plein air) ● 25, Comines (Nautilys) ● **Radio Birdman :** 10, Strasbourg (Laiterie) ● 13, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● **Tarrus Riley :** 25, Cergy (Observatoire) ● **Tim Robbins & Friends :** 5, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Tim Robins :** 5, Lyon (théâtres romains de Fourvière) ● **Pete Ross & the Sapphire :** 4, Perpignan (BBC Perpinya) ● 5, Albi (Jour de Fête) ● 7, La Sauvetat-de-Savères (café des voyageurs) ● 14, Toulouse (The Dispensary) ● **Les Sales Tiques :** 12, St-Vrain (place du village) ● 20, La Garenne-Colombes (place de la Liberté) ● **Sarah Savoy et Bror Gunnar Jansson :** 7, Rouen (gare rive droite 10h) ● **Shuffle :** 4, Nantes (Ferrailleur) ● **The Soft Moon :** 1er, Bordeaux (I.Boat) ● 2, Toulouse (Connexion Live) ● 4, Metz (Trinitaires) ● **The Jon Spencer Blues Explosion :** 25, Montluçon (Embarcadère) ● 26, Marmande (plein air) ● **Steel Pulse :** 4, Ris-Orangis (Plan) ● 5, La Seyne-sur-Mer (esplanade marine, avec Sinsemilia et Big Red) ● 6, Bulligny (plein air) ● **CV Stoneking :** 2, Strasbourg (Laiterie) ● 7, Rouen (106) ● 9, Nantes (Stéréolux, avec The Wanton Bishops) ● 13, Biarritz (plein air) ● **Strange Milk :** 26, Villeurbanne (Toï Toï Le Zinc) ● **Tambours du Bronx :** 12, Wissous (plein air) ● 13, Quimper (Pavillon) ● **Tedmo Festival :** 4, Strasbourg (Laiterie) ● 5, Colmar (Grillen) ● 6, Thionville (Œtrange) ● 27, Bellemagny (plein air) ● **Testament :** 11, Luxembourg (L, Den Atelier, avec Exodus) ● 14, Lille (Aéronef, avec No Return) ● **Tops :** 10, Lille (Péniche) ● **Tremonti :** 18, Strasbourg (Laiterie) ● **We Have Band :** 26, Lille (Péniche) ● **Pharell Williams :** 22, Monaco (salle des Etoiles) ● 23, Vienne (théâtre antique, *complet*) ● 24, Nîmes (arènes) ● 26, Werchter (B, plein air) ● **ZebraMamboPunk :** 27, Douarnenez (plein air)

Festivals

■ **Europa Vox :** 21 au 25/5, Clermont-Ferrand (Coopé, place du 1er mai et Polydome, avec – le **21** : Meshell Ndegeocello – le **22** : Carl Barât and the Jackals – le **23** : Dominique A, Selah Sue, San Carol, Pethrol, Puts Marie, Throes and the Shine, Steaming Satellites, Robi, Fugu Mango, Godblesscomputer, Ganz et The Dø – le **24** : Bror Gunnar Jansson, Heymoonshaker, Igorrr, Alo Wala, Mourn, Gojira, Izia, Placebo, Etienne Jaumet et Fauve – le **25** : Mountain Bike, James Hersey, K-X-P, Kuenta I Tambu, Jape, Aurora, Aaron, Jeanne Added, Etienne Jaumet et Fauve) www.europavox.com

■ **Sur Les Pointes :** 22 et 23/5, Vitry-sur-Seine (parc départemental des Lilas, avec – le **22** : Ultra Vomit, Les Ramoneurs de Menhirs, Black Bomb A, Sidilarsen, The Exploited et 8°6 Crew – le **23** : Massilia Sound System, Asian Dub Foundation, Che Sudaka, Johnny Montreuil, Mad Professor vs Prince Fatty...) www.surlespointes.fr

■ **24 Heures de l'Insa :** 22 et 23/5, Lyon (Insa campus de la Doua, avec – le **22** : The Geek X Vrv, Møme, Jabberwocky, Breakbot & Ifrane, K-Leson et Cherokee – le **23** : The Subways, Yuksek, Erotic Market, Uppermost, Brns, Proleter et De Hofnar) www.24heures.org

■ **Les Zicophonies :** 22 et 23/5, Clermont (salle A.Pommery, avec – le **22** : Gojira et Monolyth – le **23** : From A Broken Stereo, Mankind Theory, Empire Of Noise, CrushBurn, La Punkaravane, Ghost Amber, Slog, Melo et Flo, USS Fat, Deeva, Igit et Lofofora) www.asso-claj.net.com

■ **Art Rock :** 22 au 24/5, St-Brieuc (plein air, avec – le **22** : Blues Pills, Izia, The Dø, Placebo, Super Discount 3 Live, Verveine, Menthol, Ester Rada, Coely et Wand – le **23** : Citizens!, Lilly Wood and the Prick, Christine and the Queens, Yelle, JC de Castelbajac & Mr Nô, Flavien Berger, CAR, Superpoze, Grand Blanc, Isaac Delusion et Chocolat – le **24** : Vaudou Game, Ky-Mani Marley, Selah Sue, Shaka Ponk, Sax Machine, Set&Match, Acid Arab, Ibeyi, Dominique A, Perez, Shamir et Moodoïd) www.artrock.org

■ **Musiques Métisses :** 22 au 24/5, Angoulême (Ile de Bourgines, avec – le **22** : Tiken Jah Fakoly, Mbongwana Star, Faada Freddy et Vaudou Game – le **23** : Orange Blossom, Akhenaton et Ester Rada – le **24** : Les Ambassadeurs avec Salif Keita, Dumba Kultur,Throes, Le Bal de l'Afrique Enchantée, Akalé Wubé, Boubacar Traoré et Metà Metà) www.musiques-metisses.com

■ **Papillons de Nuit :** 22 au 24/5, St-Laurent-de-Cuves (plein air, avec – le **22** : Christine and the Queens, Benjamin Clementine, Selah Sue, The Avener, Iam, Grand Blanc, Ky-Mani Marley, Superpoze, The Celtic Social Club et The Drone Project – le **23** : Ibeyi, Fakear, Placebo, Faada Freddy, Izia, Triggerfinger, Saint Motel, Carbon Airways et Malo – le **24** : Black Mesrimes, Beach Youth, Arthur H, Bigflo et Oli, La Fine Equipe, Electro DeLuxe, Lauryn Hill, Shake Shake Go et Lewis Evans) www.papillonsdenuit.com

■ **Road Legend :** 24/5, Vienne (plein air, avec Little Bob Blues Bastards, Deadly Toys, Yep, Back Roads, Salamandre et Daddy MT & the Matches)

■ **Indigènes :** 27 au 31/5, Nantes (Stéréolux et Ferrailleur, avec – le **28** : Psycho Mutants, The Soft Moon, Kevin Morby, Fucked Up et The Blondi's Salvation – le **29** : Jeanne Added, Moon Duo, Metà Metà, Cristobal and the Sea, Zun Zun Egui et Acid Baby Jesus – le **30** : Bigott, Yonatan Gat et Mikal Cronin, Lætitia Shériff, David Ivar/Black Yaya, Alo Wala, Joy Wellboy, K-X-P et Simian Ghost – le **31** : Drink To Me et Gratuit (aka Antoine Bellanger) www.stereolux.org

■ **Le Week-End des Curiosités :** 27 au 31/5, Ramonville (Bikini et port technologique du canal, avec – le **27** : Placebo, Triggerfinger et I Me Mine – le **28** : Husbands, DBFC et Las Aves (ex-The Dodoz) – le **29** : Lilly Wood and the Prick, Izia, Mac Demarco, David Ivar/Black Yaya, Wand, DJ Deep, Jérémy Underground, The Ghost Of A Saber Tooth Tiger et Juan Atkins – le **30** : Sophonic, Jike, Etienne de Crécy, Joke, Dirtyphonics, Zhu, Vandal Crew & Mr Multiplex, Superpoze, Andy C, Dropout Marsh, Creacky Jackals, Clozee, Tha Trickaz, La Tartine et Clozee) www.leweekenddescuriosites.com

■ **Changez d'Air :** 28 au 30/5, St-Genis-les-Ollières (Escale, avec – le **28** : Isaac Delusion et Kid Wise – le **29** : Baden Baden, Talisco et Faik – le **30** : Hyphen Hyphen, Caspian Pool et Lily) www.changezdair.blogspot.fr

■ **Blues Rules Crissier :** 29 et 30/5, Crissier (château, avec – le **29** : Lucky Peterson, Bror Gunnar Jansson, Sarah Savoy's Hell-Raising Hayride, Dad Horse Experience, Faris Touareg Blues Trio, Coconut Kings, The Two et Chicken Diamond – le **30** : Scott H.Biram, Alvin Youngblood Hart, Cheyenne, Eric Deaton, Little Joe Ayers, Bill Abel, Luke Hilly & the Cavalry et Kenny Brown) www.blues-rules.com

■ **Les Trois Eléphants :** 29 au 31/5, Laval (Patio, avec – le **29** : Christine and the Queens, Badbadnotgood, Jessica93, Superpoze, Alo Wala, Lætitia Shériff, Throw Me Off The Bridge, Milan, Gratuit, Black Lilys et Batida – le **30** : The Horrors, Brodinski, Balthazar, Ibeyi, Public Service Broadcasting, Shamir, Jessica93, Little Simz, Ought, Marco Barotti, Godblesscomputers, Baston, Birds In Row, Agua Roja et Fragments – le **31** : Kid Francescoli, Mehmet Aslan et Alsarah & the Nubatones) www.les3elephants.com

■ **This Is Not A Love Song :** 29 au 31/5, Nîmes (Paloma, avec – le **29** : Caribou, Thurston Moore, Thee Oh Sees, Kevin Morby, Ought, Dan Deacon, Public Service Broadcasting, Morgan Delt, Aquaserge, Swans, Fucked Up, Shamir et Mikal Cronin – le **30** : Vaudou Game, Divine Comedy, Neil Hannon, Paranoid London et Only Real – le **31** : Interpol, Allah-Las, Badbadnotgood, Foxygen, Viet Cong, Weedeater, Unknown Mortal Orchestra, Torche et Sleaford Mods) www.thisisnotalovesong.fr

■ **L'Original Festival :** 29/5 au 1er/6, Lyon (Transbordeur, avec – le **29** : Lino, Vald, Big Pooh et Apollo Brown (The Left) & Raskass – le **30** : Gradur et Dosseh – le **1er** : Joey Bada$$, Little Simz et Everydayz) www.loriginal-festival.com

■ **Indigènes :** 29/5 au 5/6, Nantes (Stéréolux et Stakhanov, avec – le **29** : Health, Marvin, The Babies et Guards – le **30** : Bass Drum Of Death, Spectral, Seilman Bellinsky et Pins – le **31** : Dark Dark Dark, The Besnard Lakes, Master Musicians of Bukkake, Cantaloupe, North America et Von Pariahs – le **1er** : Hanni El Khatib, Paon, Mesparrow, Money, Esben & the Witch et Alba Lua – le **4** : Civil Civic et Gratuit – le **4** : Liars et Fordamage) www.stereolux.org

■ **Eurometropolis Music :** 5 et 6/6, Halluin (parc fluvial, avec – le **5** : Metronomy, Caribou, Ibeyi, Years & Years et Magnus – le **6** : Deus, Roisin Murphy, Anna Calvi, José Gonzalez, Badbadnotgood, Hælos et Rocky) www.heartbeatsfestival.eu

■ **Montereau Confluences :** 5 et 6/6, Montereau Fault Yonne (parc des Noues, avec – le **5** : Shaka Ponk, The Parov Stelar Band, Puggy, Vulcain, Floyd Factory et The Cognac Saints – le **6** : Lily Wood and the Prick, The Ting Tings, The Cognac Saints, County Jels et Zebda) www.ville-montereau77.fr

■ **Le Crumble Fest :** 5 et 6/6, Montaigu (Zinor, avec – le **5** : Herder, Sardonis, Sofy Major, Revok, Fat Supper, Pord, DeadLake – le **6** : My Sleeping Karma, Greenleaf, We Instit!, Eagles Gift, Mort Mort Mort, Lady Jane, Dirty Deep, King Hawl Quartet, Rik Van Looy) www.crumblefight.com

■ **Yeah! :** 5 au 7/6, Lourmarin (château, avec – le **5** : Julien Gasc, Volage, The Chap, Shannon Wright, Motorama et WhoMadeWho – le **6** : Michel Cloup, Forever Pavot, Steeple Remove, Black Strobe, Movie Star Junkies et Fujiya & Miyagi – le **7** : Mendelson, Rodolphe Burger, Husbands, Laurent Garnier et Etienne Daho) www.festivalyeah.fr

■ **Rootsrock Eté :** 6/6, Colmar (parc expos, avec Yaniss Odua, Taïro, Pierpoljak, Israel Vibration, Spirit Revolution et Skyman Selecta)

■ **Aucard de Tours :** 9 au 13/6, Tours (parc de la Gloriette, avec – le **9** : Beaujardin, The Shoes, Hollie Cook, Slow Joe and the Ginger Accident, The Geek x VRV, Jessica93 et Ultra Panda – le **10** : Altamon, Foued Experience, Rod Anton and the Ligerians, Asian Dub Foundation, Locofrank, Help Me Devil, Brahman et A State Of Mind – le **11** : Les Wampas, Worakls, Peter Kernel, Organic Bananas, Have The Moskovik et Scoop & J.Keuz – le **12** : Chill Bump & Friends, Isaac Delusion, Rich Aucoin, Bass Drum Of Death, Peter Pitches et Verbal Razors – le **13** : Balthazar, Associal Club, OBF feat Shanti D, Agoria, Powersolo, Cotton Claw, Andrea et Dawa Hifio) www.radiobeton.com/aucard/

■ **Les Franco-Gourmandes :** 12 et 13/6, Tournus (Grande Prairie, avec – le **12** : Fauve, Asaf Avidan, Sinsemilia, Skrib et Pethrol – le **13** : Mika, Mathieu Boogaerts, Luce, Gary et Jeanette Berger) www.francogourmandes.fr

■ **Les Mouillotins :** 12 et 13/6, Cuillé (plein air, avec – le **12** : The Onironauts, Yaniss Odua & Artikal Band, DJ Vadim feat Governor Tiggy, Symbiz feat Zhi MC et Inity feat Jamanle & Missié Bamboo– le **13** : La BUL, Toma Sidibé, Bob's Not Dead, Cie Joe Sature, Collectif 13, Rotters Damn, Christine et la Fanfare du Coin) www.mouillotins.fr

■ **South Metal Fest Open Air :** 13/6, Peynier (base de loisirs, avec Dagoba, Eths, Zuul FX, Acod, Heart Attack, Heavy Duty, Witches, Kopper8, Colorblind et Crowling) www.southmetalfest.com

■ **Rock & Cars :** 13 et 14/6, Lavaur (plein air, avec – le **13** : Jerry Khan Bangers, Avril For Louve, Awek, Nine Below Zero, Nico Duportal & his Rhythm Dudes – le **14** : Memories et The Money Makers)

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***15/6 au 31/7*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/5au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

NOUVEAU, découvrez la version numérique enrichie pour tablette

Des diaporamas d'images inédits

Des liens actifs pour naviguer

Des vidéos à découvrir d'un simple clic

Votre mensuel, encore plus complet

OFFRE DECOUVERTE

Téléchargez **gratuitement** Rock & Folk 572

Disponible sur App Store

amazonkindle

DISPONIBLE SUR Google play

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	**ALABAMA SHAKES**	"Sound & Color"	*ATO Records*
02	➤	**(various artists)**	"Soundtrack - Furious 7"	*Atlantic*
03	➤	**YelaWolf**	"Love Story"	*Shady*
04	➤	**Drake**	"If You're Reading This It's Too Late"	*Cash Money*
05	➤	**(various artists)**	"Soundtrack - Fifty Shades Of Grey"	*Fifty Shades Of Grey*
06	➤	**Taylor Swift**	"1989"	*EMI*
07	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
08	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
09	➤	**Sam Hunt**	"Montevallo"	*MCA Nashville*
10	➤	**Meghan Trainor**	"Title"	*Epic*

Classement au 9 mai 2015

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	**BLUR**	"The Magic Whip"	*Parlophone*
02	➤	**Taylor Swift**	"1989"	*EMI*
03	➤	**James Bay**	"Chaos And The Calm"	*Republic Records*
04	➤	**Josh Groban**	"Stages"	*Warner*
05	➤	**Meghan Trainor**	"Title"	*RCA*
06	➤	**Paul Simon**	"The Ultimate Collection"	*Sony*
07	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
08	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
09	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
10	➤	**Imagine Dragons**	"Smoke + Mirrors"	*Interscope*

Classement au 3 mai 2015

FNAC

Top Pop - Rock

Avril 2015

01	➤	**NIGHTWISH**	"Endless Forms Most Beautifull"	*Pias*
02	➤	**Mark Knopfler**	"Tracker"	*Universal*
03	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
04	➤	**Björk**	"Vulnicura"	*Wagram*
05	➤	**Fauve**	"Vieux Frères Partie 2"	*Because*
06	➤	**Asaf Avidan**	"Gold Shadow"	*Polydor*
07	➤	**Benjamin Clementine**	"At Least For Now"	*Barclay*
08	➤	**Sufjan Stevens**	"Carrie & Lowell"	*Asthmatic Kitty*
09	➤	**Toto**	"Toto XIV"	*Frontiers Records*
10	➤	**Jimi Hendrix**	"Live At Monterey"	*Barclay*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	**WALK THE MOON**	"Shut Up And Dance"	*RCA*
02	➤	**Panic! At The Disco**	"Hallelujah"	*Decaydance*
03	➤	**Sawyer Fredericks**	"Iris"	*CD Baby*
04	➤	**George Ezra**	"Budapest"	*Columbia*
05	➤	**X Ambassadors**	"Renegades"	*Interscope*
06	➤	**Nate Ruess**	"Nothing Without Love"	*Warner*
07	➤	**Hozier**	"Take Me To Church"	*Columbia*
08	➤	**Fall Out Boy**	"Centuries"	*Island*
09	➤	**Vance Joy**	"Riptide"	*Atlantic*
10	➤	**Mumford & Sons**	"Believe"	*Glassnote*

Classement au 9 mai 2015

FNAC

Top Imports

Avril 2015

01	➤	**NNEKA**	"My Fairy Tales"
02	➤	**(various artists)**	"Soundtrack - Empire Cast : Season 1"
03	➤	**Skints**	"FM"
04	➤	**Hollywood Undead**	"Day Of The Dead"
05	➤	**Three Days Grace**	"Human"
06	➤	**Chris Spedding**	"Joyland"
07	➤	**Fantasma**	"Free Love"
08	➤	**Ian Dury**	"New Boots And Panties"
09	➤	**Monarchy**	"Abnocto"
10	➤	**Gemma Hayes**	"Bones+Longing"

STARTER 30

Top Pop Rock

Avril 2015

01	➤	**LOUANE**	"Chambre 12"	*Universal*
02	➤	**Selah Sue**	"Reason"	*Warner*
03	➤	**Christine & The Queens**	"Chaleur Humaine"	*Warner*
04	➤	**Nightwish**	"Endless Forms Most Beautifull"	*Pias*
05	➤	**Moriarty**	"Epitaph"	*Starter*
06	➤	**Yael Naim**	"Older"	*Wagram*
07	➤	**Prodigy**	"The Day Is My Enemy"	*Pias*
08	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
09	➤	**Sufjan Stevens**	"Carrie & Lowell"	*Asthmatic Kitty*
10	➤	**Calogero**	"Les Feux D'Artifice"	*Universal*
11	➤	**Dominique A**	"Eleor"	*Wagram*
12	➤	**Alain Chamfort**	"Alain Chamfort"	*Warner*
13	➤	**Johnny Hallyday**	"Seul"	*Wagram*
14	➤	**Souchon & Voulzy**	"Alain Souchon & Laurent Voulzy"	*Warner*
15	➤	**Kendrick Lamar**	"To Pimp A Butterfly"	*Interscope*
16	➤	**Mark Knopfler**	"Tracker"	*Universal*
17	➤	**Raphaël**	"Somnambules"	*Warner*
18	➤	**Izia**	"La Vague"	*Universal*
19	➤	**Van Halen**	"Tokyo Dome In concert"	*Warner*
20	➤	**Avener**	"The Wanderings Of The Avener"	*Universal*
21	➤	**Ibeyi**	"Ibeyi"	*Wagram*
22	➤	**David Bowie**	"Changes"	*Parlophone*
23	➤	**Björk**	"Vulnicura"	*Wagram*
24	➤	**Ogres De Barback**	"20 Ans !"	*Starter*
25	➤	**Godspeed You Black...**	"Asunder, Sweet And Other Distress"	*Starter*
26	➤	**Marcus Miller**	"Afrodeezia"	*Universal*
27	➤	**Beth Hart**	"Better Than Home"	*Wagram*
28	➤	**Courtney Barnett**	"Sometimes I Sit And Think..."	*Pias*
29	➤	**I Muvrini**	"Invicta"	*Sony*
30	➤	**Hindi Zahra**	"Homeland"	*Warner*

FNAC

Top Vinyles

Avril 2015

01	➤	**BJORK**	"Vulnicura"	*Wagram*
02	➤	**David Bowie**	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
03	➤	**Benjamin Clementine**	"At Least For Now"	*Barclay*
04	➤	**Balthazar**	"Thin Walls"	*Pias*
05	➤	**Mark Knopfler**	"Tracker"	*Universal*
06	➤	**Sufjan Stevens**	"Carrie & Lowell"	*Asthmatic Kitty*
07	➤	**David Bowie**	"Life On Mars"	*Parlophone*
08	➤	**Led Zeppelin**	"Physical Graffiti"	*Atlantic*
09	➤	**Noel Gallagher**	"Chasing Yesterday"	*Pias*
10	➤	**David Bowie**	"Space Oddity"	*RCA*

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Ça ne s'invente pas

Juin 1975 R&F 101

L'ondulé **Roger Daltrey** est Tommy dans l'adaptation au cinéma par Ken Russell de l'opéra de Pete Townshend. Mais qui est Tommy ? *"Un bambin qui dès l'âge de six ans tente de guérir une lourde blessure affective, la perte de son père"*, c'est triste. *"Il refuse de parler, d'entendre, de voir comme d'autres boivent ou se droguent"*, on peut le comprendre. Pourtant, *"il devient champion du monde de flipper"*, ce qui n'est pas rien pour un aveugle. Enfin, *"il cassera le miroir qui renvoyait les conventions et le dérisoire de la vie, il retrouvera la parole, la vue et l'ouïe"*, on est en larmes. **Elton John** est le Pinball Wizard, *"le numéro un du flipper qui se fait battre par Tommy"*, **Eric Clapton** est le preacher, **Keith Moon** est Oncle Ernie, *"qui sodomise Tommy pour la bonne cause"*, **Jack Nicholson**, **Ann-Margret**, **Arthur Brown** et **Tina Turner** composent ce casting assez éloigné de ceux des films de Jean-Marie Poiré. Ces émotions passées, le journal propose de traverser le Rhin à la rencontre du *rock allemand* ou *Kosmische Musik*. **Amon Düül**, **Tangerine Dream**, **Ash Ra Temple**, **Klaus Schulze**, **Kraftwerk**, **Can**, **Popol Vuh** ou **Faust** sont ces *"pionniers du cosmos"* tout autant inspirés par *"la théorie de la forme du Bauhaus que du sérialisme de Schönberg et sa Verein Für Musikalische Privataufführungen"*. Un schnaps quelqu'un ?

Juin 1985 R&F 220

"Insupportable, prétentieux, mégalo, provocant, sacrilège, violent, capricieux, teigneux arrogant : pas de doute, **Prince** *rime bien avec rock'n'roll."* Mieux, pour le journaliste, *"le petit bonhomme a sorti le disque qui, sur le cadavre du rock, remplace si bien le rock qu'il le ressuscite presque"*. Les six boutons nacrés de la braguette de son costume satin imprimé Paisley ne sont pas loin de sauter. Les dentelles du jabot de la chemise, c'est déjà fait. A six jours d'un concert des **Kinks** au Bataclan, **Ray Davies** avertit : *"Quand nous sommes bons, nous sommes très bons. Quand nous sommes mauvais, nous sommes lamentables."* Séparation pas vraiment à l'amiable chez les Californiens psychédéliques : *"Le Starship va devoir abandonner le Jefferson de son nom suite au départ de* **Paul Kantner**, *qui aurait menacé ses anciens camarades d'apporter un M 16 à leurs shows s'ils ne s'exécutaient pas."* Avant l'été et pour pouvoir enfiler un slip de cuir, **Meatloaf** a adopté un régime particulièrement efficace, *"il a perdu 45 kilos"*. Enfin, toujours très rock, le Bus d'Acier est décerné à **Etienne Daho** qui succède au palmarès à Lizzy Mercier-Descloux.

Juin 1995 R&F 334

Courtney Love est en grande forme et ne souhaite plus la mort de personne. *"Qu'ils attrapent juste le cancer de la prostate. Je suis bouddhiste. J'ai rencontré Richard Gere et il a écrit pour moi une lettre d'introduction au dalaï-lama."* *"Ce que je trouve drôle c'est d'avoir à fuir les vieilles rock stars mâles qui me faisaient flasher quand j'avais seize ans. Genre :* 'Oh non ! Un type en futal peau de serpent ! Fuyons'." La vanne ne s'adresse pas forcément à **Robert Plant** ou **Jimmy Page** en concert à la Nouvelle-Orléans : *"Plant arbore une mine superbe en dépit de traits un peu hagards et de hanches légèrement empâtées"*. Quant à Page, *"le guitariste a plus fière allure que depuis des lustres. Certes il a l'air un peu bêta à jeter des sorts par-dessus son manche de guitare avec ses cheveux teints en noir et son visage de gnome"*. Ils seront à Bercy dans quelques jours. Une nouvelle rubrique fait son apparition. Elle est consacrée à une musique encore plus ancienne que le rock, le jazz. Elle se termine ainsi : *"Il faut écouter comme on attrape au vol la vie qui passe, comme on siffle une fille depuis la terrasse d'un café."*

Juin 2005 R&F 454

Réunir les deux frères Gallagher sur une même photo ce n'est pas rien tant l'enregistrement de "Don't Believe The Truth" semble avoir été éprouvant. **Liam** : *"Noel a voulu jouer au producteur et ça ne s'est pas bien passé. Lui et moi on ne s'est pas bien entendus, il a fait son dictateur. J'aurais dû chanter toutes les chansons !* 'C'est moi le chanteur du groupe, toi t'as qu'à les écrire, jouer de ta gratte et fermer te gueule', *c'est ça le débat."* **Noel :** *"Liam voulait sortir un double album, ce con. Il ne sait pas ce qu'il raconte, c'est un débile mental. Mais je ne peux pas virer mon frère, comment j'irais expliquer ça à ma mère ?"* On ne sait pas si **Asia Argento**, elle, s'en est expliqué avec sa génitrice mais l'invitée de Mes Disques A Moi se souvient : *"J'aime Led Zeppelin, j'ai perdu ma virginité sur 'Ramble On'."* Elle possède 5000 CD, 1000 vinyles et collectionne tout Elvis. *"Mon Elvis préféré, c'est le gros, à la fin de sa vie. Je suis fascinée par les héros romantiques qui deviennent bouffis."* Pas eu le temps d'en arriver là, **Billy Wolf**, bassiste de Guitar Wolf a succombé à une crise cardiaque à Tokyo. En Perfecto ?

LIVE MUSIC

BIKE SHOW

2015

MORZINE

11 - 14 JUILLET

HARLEY-DAYS

AN EVENING WITH

TOTO

BETH HART

JOAN OV ARC - RIVAL SONS - SOFAÏ

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

DEMO RIDE

EXPOSANTS

SPIRIT OF EAGLE ANNECY - FRANCE

Fender

Harley-Davidson Financial Services

MAG Freeway

VERYSHOW Productions

Y and Co.

Road Trip Factory

pepsi

ROCK & FOLK LA VIE EN ROCK

MORZINE AVORIAZ Portes du Soleil

RTL2 LE SON POP-ROCK

ACTUELLEMENT EN TOURNÉE
DANS TOUTE LA FRANCE.*

Kronenbourg®

l'Originale

BK RCS Strasbourg 775 614 308 la chose * Kronenbourg est vendu dans plus de 14 000 points de vente hors domicile à travers toute la France - Source Interne

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION